



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

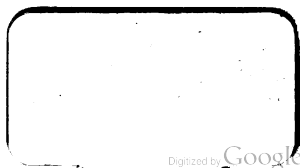
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08172082 7



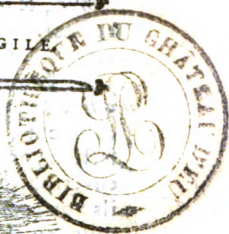
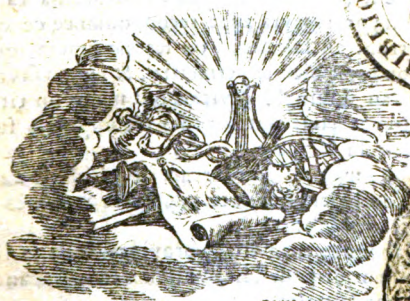
X Day

MERCURE DE FRANCE, DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES:

A O U S T , 1 7 7 3 .

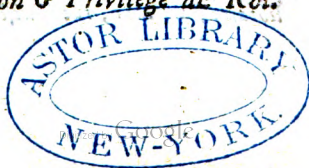
Mobilitate viget. VIRGILE



A P A R I S ,

Chez LACOMBE , Libraire , Rue
Christine , près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



AVERTISSEMENT.

C'EST au Sieur LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public, & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au Sieur LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.*

JOURNAL DES SÇAVANS , in-4° ou in-12, 14 vol. par an à Paris.	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 s.
L'AVANTCOUREUR , feuille qui paroît le Lundi de chaque semaine. L'abonnement, soit à Pa- ris, soit pour la Province, port franc par la poste, est de	12 liv.
JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE par M. l'Abbé Di- nouart; de 14 vol. par an, à Paris,	9 liv. 16 s.
En Province, port franc par la poste,	14 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE ; port franc par la poste; à PARIS, chez Lacombe, libraire,	18 liv.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 8 vol. in 12. par an, à Paris,	13 l. 4 s.
En Province,	17 l. 14 s.
JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE , 24 vol. 33 liv. 12 s.	
JOURNAL historique & politique de Genève, 36 cahiers par an,	18 liv.
JOURNAL de musique des Deux-Ponts, partition imprimée, 24 cahiers par an, franc de port,	30 liv.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS , 15 cahiers par an, à Paris,	9 liv.
En Province,	12 liv.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , vingt-cinq cahiers par an,	14 liv.
En Province,	18 liv.
LA MUSE LYRIQUE ITALIENNE avec des paroles françoises, basse chiffrée & accompagnement, 12 cahiers par an, à Paris,	18 liv.
En province,	24 liv.

A ij

Nouveautés chez le même Libraire.

- FABLES** nouvelles par M. Boissard, in-8°. orné de gravures, br. 2 l. 10 f.
Annales de la Bienfaisance, 3 vol. in-8°. brochés, 6 l.
Lettres du Roi de Prusse, in-18. br. 1 l. 16 f.
Eloge de Racine avec des notes, par M. de la Harpe, in-8°. br. 1 l. 10 f.
Réponse d'Horace en vers, 12 f.
Fables orientales, par M. Bret, 3 vol. in-8°. brochés, 3 liv.
La Henriade de M. de Voltaire, en vers latins & françois, 1772, in-8°. br. 2 l. 10 f.
Traité du Rakitis, ou l'art de redresser les enfans contrefaits, in-8°. br. avec fig. 4 l.
Lettres d'Elle & de Lui, in-8°. b. 1 l. 4 f.
Le Phasma ou l'Apparition, histoire grecque, in-8°. br. 1 l. 10 f.
Les Muses Grecques, in-8°. br. 1 l. 16 f.
Les Nuits Parisiennes, 2 parties in-8°. nouv. édition, broch. 3 liv.
Les Odes pythiques de Pindare, in-8°. broché, 5 liv.
Le Philosophe sérieux, hist. comique, br. 1 l. 4 f.
Du Luxe, broché, 12 f.
Traité sur l'Equitation, in-8°. br. 1 l. 10 f.
Monumens érigés en France à la gloire de Louis XV, &c. in-fol. avec planches, rel. en carton, 24 l.
Mémoires sur les objets les plus importants de l'Architecture, in-4°. avec figures, rel. en carton, 12 l.
Les Caractères modernes, 2 vol. br. 3 l.
Maximes de guerre du C. de Kevenhüller, 1 l. 10 f.
Histoire naturelle du Thé, avec fig. br. 1 l. 16 f.



MERCURE

DE FRANCE.

A O U S T , 1773.

PIÈCES FUGITIVES

EN VERS ET EN PROSE.

*RÉPONSE de M. de la Harpe aux vers
de M. L. C. de **, insérés dans le
Mercure de Juillet.*

Vous avez , sur un noble ton ,
Chanté l'astre de notre Europe , *
Et jusqu'à mon humble horizon
Vous baissez votre télescope.
Vous êtes comme Salomon ,
Vous allez du cèdre à l'hysope.

* M. de Voltaire , à qui le même auteur avait
adressé une épître.

6 MERCURE DE FRANCE.

Ainsi le peintre des héros,
Apelle, au vainqueur de l'Asie,
Consacrait ses premiers travaux,
Et dessinait de fantaisie
Un page à la mine étourdie
Qu'immortalisoient ses pinceaux.
Quand Pierre vint dans cet Empire
Du fond de vos climats glacés,
A peine en saviez-vous assez
Pour nous connoître & pour nous lire,
Et déjà vous nous surpassez.
Chantez. Vous êtes à la source
Des grands exploits, du grand talent.
La Gloire au plus haut de sa course
Roule son char étincelant
Au tour des sept astres de l'Ourse.
Vous voyez l'Ottoman cruel
Trembler devant votre Génie,
Le pavillon de la Russie
Commande aux mers de l'Archipel.
L'Amour qu'à Bizance on enchaîne
Sous le plus lugubre attirail,
Croyant sa vengeance prochaine,
Entend le canon d'une Reine
Tonner sous les murs du Sérail.
Célébrez tout ce que vous faites ;
Chantez la gloire & vos grandeurs.
Avec les lyres des neuf Sœurs
Mars peut accorder ses trompettes ;

Et ces exploits des Souverains ,
 Qui troublent un peu les humains
 Font les héros & les poëtes.
 Pour moi, si je savais toucher
 Le luth de Tibulle & d'Horace ,
 Si, comme l'Albane ou Boucher ,
 J'étais né pour peindre une Grace ,
 De ces artistes excellens ,
 Si, par une faveur divine,
 Je réunissais les talens ,
 Je vous peindrais notre Dauphine.
 Je voudrais chanter dignement
 Ces traits, cet éclat de jeunesse ,
 Cet air de nymphe ou de déesse ,
 Ce port & ce maintien charmant ,
 Ce front où la candeur tracée
 S'unit à l'aimable enjouement ,
 Ces yeux où brille également
 La finesse de la pensée
 Et la douceur du sentiment.
 Je peindrais la publique ivresse ,
 Et ces cris, ces transports si doux
 Au tour de l'auguste Princesse ,
 Et les larmes de son époux ,
 Larmes de joie & de tendresse ,
 Larmes qui du bonheur de tous
 Sont la plus touchante promesse ;
 Et, si vous pouviez comme nous
 Voir ce spectacle d'âlegresse ,
 Quoique le sort ait fait pour vous
 Sur le Danube & dans la Grèce ,
 Vous pourriez être encor jaloux.

A iv

ÆNEIDOS, lib. II.

Hic ubi disiectas moles, avulsaque saxi
 Saxa vides, mixtoque undantem pulvere fumum,
 Neptunus muros, magnoque emota Tridenti
 Fundamenta quatit, totamque à sedibus urbem
 Eruit. Hic Juno Scæas sævissima portas
 Prima tenet, sociumque furens à navibus agmen,
 Ferro accincta, vocat.

Jam summas arces Tritonia, respice, Pallas
 Infedit, nimbo effulgens & Gorgone sævâ.
 Ipse Pater Danaïs animos viresque secundas
 Sufficit: ipse Deos in Dardana suscitât arma.
 Eripe, nate, fugam, finemque impone labori.
 Nusquam abero, & tutum patrio te limine sistam.
 Dixerat, & spissis noctis se condidit umbris.
 Apparent diræ facies, inimicaque Trojæ
 Numina magna Deûm.

Tum verò omne mihi visum considerare in ignes
 Ilium, & ex ino verti Neptunia Troja.
 Ac veluti summis antiquam in montibus ornum
 Cum ferro accisam, crebrisque bipennibus in-
 tant

Eruere agricolæ certatim; illa usque minatur,
 Et tremefacta comam, concusso vertice, nutat:
 Vulneribus donec paulatim evicta, supremum
 Congemuit, traxitque jugis avulsa ruinam.

*Suite du second Livre de L'ENÉIDE.**Par M. D. L. C.*

Où tu vois ces rochers l'un sur l'autre entassés,
La poussière & les feux jusqu'aux cieux élançés ;
Le trident de Neptune ébranle les murailles.
Là , Junon , des Troyens bâtant les funérailles ,
De la porte de Scée appelant l'ennemi ,
Presse le bataillon que la flotte a vomî.
Pallas , du haut des forts , aux Grecs servant de
guide ;

Tu la vois sur la nue , où brille son Égide.
Jupiter en ce jour & les dieux réunis
Se déclarent pour eux ; éloigne-toi , mon fils.
C'est assez : sois docile à la voix d'une mère ,
Je conduirai tes pas au palais de ton père ;
Je défendrai tes jours : après ces mots , Vénus
Se replongea dans l'ombre , & je ne la vis plus.
Mais j'aperçus dans l'air mille spectres horri-
bles ,

Et la foule des Dieux aux Troyens si terribles.
Des tourbillons de flamme en ces affreux momens
Dévorent d'Ilion jusques aux fondemens.
Ainsi du haut des monts on voit un chêne anti-
que

Qu'ébranle à coups pressés mainte hache rustique ,
Cédant à tant d'efforts , aidé des aquilons ,
Rouler avec fracas dans les sombres vallons.

A V

10 MERCURE DE FRANCE.

Descendo, ac, ducente Deâ, flammam inter &
hostes

Expeditior : dant tela locum, flammæque recedunt.
Ast ubi jam patriæ perventum ad limina sedis,
Antiquasque domos, genitor, quem tollere in
altos

Optabam primùm montes, primùmque petebam,
Abnegat excisâ vitam producere Trojâ,
Exiliumque pati. Vos ô quibus integer ævi
Sanguis, ait, solidæque suo stant robore vires,
Vos agitate fugam.

Me si cœlicolæ voluissent ducere vitam,
Has mihi servassent sedes: satis una superque
Vidimus excidia, & captæ superavimus urbi.
Sic, ô sic positum affati discedite corpus.
Ipse manu mortem inveniam: miserebitur hostis,
Exuviasque petet: facilis jactura sepulchri est.
Jam pridem invisus Divis & inutilis annos
Demoror: ex quo me Divûm pater atque homi-
num rex

Fulminis afflavit ventis, & contigit igni.
Taliam perstabat memorans, fixusque manebat.
Nos contrâ effusi lacrymis, conjuxque Creûsa,
Ascaniusque, omnisque domus, ne vertere secum
Cuncta pater, fatoque urgenti incumbere veller.
Abnegat, inceptoque & sedibus hæret in îdem.

Mais, graces à Vénus , au milieu du carnage
 Les flammes & les traits me livrent un passage.
 Au palais de mon père à peine parvenu ,
 J'allois le transporter dans un lieu peu connu.
 Anchise obstinément refuse de me suivre ,
 Jure qu'à Troye en cendre il ne veut point sur-
 vivre.

Moi, fuir, dit-il ! ô vous dont l'âge est dans sa fleur,
 Fuyez, vous dont le sang entretient la vigueur.
 Si le Ciel eût voulu me conserver la vie,
 Il eût de tant de maux prélevé ma patrie.
 Hélas ! dans mon printemps déjà mes yeux ont vu
 Succomber Ilion : Anchise a trop vécu.
 Allez, & laissez-moi mourir dans les ténèbres ,
 Qu'importent les tombeaux & les pompes funè-
 bres ?

Recevez mes adieux ; pour terminer mes jours
 Je saurai de mon bras emprunter le secours :
 Et peut-être qu'un Grec , devenant mon complice,
 Avide ou généreux, me rendra ce service.
 De la foudre touché par le maître des dieux ,
 Dès long-tems je leur suis un objet odieux.
 Envain, baignés de pleurs , nous conjurons mon
 père ,

Moi , les miens prosternés , & mon fils & sa mère ;
 D'avoir pitié de lui , d'avoir pitié de nous ;
 De ne pas tous nous perdre : il nous résiste à tous.
 Il s'obstine à rester, il dédaigne nos larmes.

A vj

Rursus in arma feror , mortemque miserimus
opto.

Nam quod consilium , aut quæ jam fortuna da-
barur ?

Mene efferre pedem , genitor , te posse relicto
Sperasti ; tantumque nefas patrio excidit ore ?
Si nihil ex tantâ Superis placet urbe relinqui ,
Et sedet hoc animo , perituræque addere Trojæ
Teque tuosque juvat : patet isti janua letho.
Jamque aderit multo Priami de sanguine Pyr-
rhus ,

Natum ante ora patris , patrem qui obtruncat ad
aras.

Hoc erat , alma parens , quod me , per tela , per
ignes ,

Eripis ? ut mediis hostem in penetralibus , utque
Alcaniumque patremque meum , juxtâque Creü-
sam ,

Alterum in alterius mactatos sanguine cernam ?
Arma , viri , ferte arma : vocat lux ultima victos.
Reddite me Danais , finite instaurata revivam
Prælia : numquam omnes hodiè moriemur inulti.
Hic ferro accingor rursus : clypeoque sinistram
Infertabam aptans , meque extra tecta ferebam.
Ecce autem complexa pedes in limine conjux
Hærebat , parvumque patri tendebat Jülum.
Si periturus abis , & nos rape in omnia tecum :
Sin aliquam expertus sumptis spem ponis in ar-
mis ,

De nouveau je m'élançai au milieu des alarmes.
Je vais chercher la mort. Pouvez-vous m'ordon-
ner,

Mon père, en ce moment de vous abandonner ?
Voulez-vous ajouter au désastre de Troie
Et redoubler les maux que le Ciel nous envoie ?
Pyrrhus, bourreau d'un fils dans les bras pater-
nels,

Qui du sang de tous deux, inonda les autels,
Va paroître en ces lieux & remplir votre attente.
O ma mère ! ô Vénus ! ta main toute puissante
M'a donc sauvé du fer & des feux ennemis,
Pour voir périr mon père, & ma femme & mon
fils.

Je les verrai baignés dans le sang l'un de l'autre.
Mon père... Au nom des dieux quel dessein est le
vôtre ?

Vous ne m'écoutez point, vous ne me verrez plus:
Le trépas où je cours est l'espoir des vaincus.
Mourons; mais en mourant signalons ma ven-
geance.

A ces mots je reprends mon épée & ma lance,
Je sortois; quel obstacle arrête encor mes pas ?
Creüse est à mes pieds & mon fils dans ses bras.
« Si tu cours à la mort nous te suivrons, dit elle :
« La plus prompte pour nous sera la moins cruelle.
« Mais plutôt, si l'espoir nous est encor permis,

14 MERCURE DE FRANCE.

Hanc primùm tutare domum : cui parvus Iùlus ,
Cui pater , & conjux , quondam tua dicta , relin-
quor ?

Talia vociferans , gemitu tectum omne replebat ,
Cum subitum dictuque oritur mirabile monf-
trum ;

Namque manus inter mœstorumque ora paren-
tum ,

Ecce levis summo de vertice visus Iùli
Fundere lumen apex , tactuque innoxia molli
Lambere flamma comas , & circum tempora
pasci.

Nos pavidì trepidare metu ; crinemque flagrantem
Excute , & sanctos restinguere fontibus ignes.

At pater Anchises oculos ad sidera lætus

Extulit , & cœlo palmas cum voce tetendit.

Jupiter omnipotens , precibus si flecteris ullis ,

Aspice nos , hoc tantum : & , si pietate meremur ,

Da deinde auxilium pater , atque hæc omina
firma.

Vix ea fatus erat senior , subitoque fragore

Intonuit lævum , & de cœlo lapsa per umbras

Stella facem ducens multâ cum luce cucurrit.

Illam , summa super labentem culmina tecti ,

Cernimus Ideâ claram se condere sylvâ ,

Signantemque vias : tum longo limite sulcus

Dat lucem , & latè circum loca sulphure fumant :

Hic verò victus genitor se tollit ad auras :

Affaturque Deos , & sanctum sidus adorat :

» Défends dans tes foyers ton épouse & ton fils,
 Et n'abandonne pas celle qui te fut chère. »
 Je me sens déchiré : tandis que je diffère
 Que l'écho retentit de sanglots & de cris,
 Un prodige nouveau s'offre à nos yeux surpris.
 De la tête d'Ascagne une flamme légère.
 Se lève , & , répandant une douce lumière ,
 Voltige sur son front , effleure les cheveux ;
 Nous redoutons l'effet de ces célestes feux :
 On court : chacun de nous s'empresse à les étein-
 dre.

Anchise nous arrête. « Amis, cessez de craindre ,
 Dit-il , puis élevant & les mains & les yeux ,
 Il profère ces mots : « Puissant maître des dieux ,
 » Si vous êtes sensible aux maux d'un misérable ,
 » Daignez jeter sur nous un regard favorable ;
 » Et si nos vœux sont purs & nos cœurs vertueux ,
 » Confirmez ce présage en exauçant nos vœux. »
 A peine il achevoit cette ardente prière
 Qu'à sa gauche on entend un éclat de tonnerre :
 Un astre flamboyant tombe , & nous le voyons
 Sur le faite du toit épandre ses rayons.
 Il laisse dans les airs une trace brillante ,
 Qui dans les bois d'Ida , se plonge étincelante.
 Vaincu par ce prodige , Anchise ouvre les yeux :
 Il adore l'étoile , il invoque les Cieux ;

16 MERCURE DE FRANCE.

Jam jam nulla mora est, sequor, & quâ ducitis,
adsum.

Dii patrii, servate domum, servate nepotem.
Vestrum hoc augurium, vestroque in numine
Troja est.

Cedo equidem, nec, nate, tibi comes ire recuso.
Dixerat ille, & jam per mœnia clarior ignis
Auditur, propiusque æstus incendia volunt.
Ergo age, care pater, cervici imponere nostræ:
Ipse subibo humeris: nec me labor iste gravabit.
Quo res cumque cadent, unum & commune pe-
riculum;

Una salus ambobus erit, mihi parvus Iulus
Sit comes, & longè servet vestigia conjux:
Vos famuli, quæ dicam, animis advertite vestris.
Est urbe egressis tumulus, templumque vetustum
Desertæ Cereris: juxtaque antiqua cupressus,
Religione patrum multos servata per annos.
Hanc ex diverso sedem veniemus in unam.
Tu, genitor, cape sacra manu, patriosque Pe-
nates.

Me, bello è tanto digressum & cæde recenti,
Attrectare nefas: donec me flumine vivo
Abluero.

Hæc fatus, latos humeros subjectaque colla
Veste super, fulvique internor pelle leonis,
Succedoque oneri: dextræ se parvus Iulus,
Implicuit, sequiturque patrem non passibus
æquis.

Dieux puissans, conservez ce qui reste de Troye ;
Mon fils, mon petit-fils : mon cœur s'ouvre à la
joie.

L'augure vient de vous ; je l'accepte, ô mon fils ,
Je ne résiste plus & par-tout je te suis.

Il dit ; au même instant la flamme nous assiége ,
Nos murs sont embrasés ; mon père , m'écriai-je ,
Osez sur mon épaule échapper au danger ,
Un père pour un fils est un fardeau léger.

Notre sort est commun , mon péril est le vôtre ;
Le salut d'un de nous sera celui de l'autre.

Approchez-vous , Ascagne , & ne me quittez pas.
Votre mère, mon fils , suivra de loin nos pas.

Prêtez-moi, mes amis , une oreille attentive ;
Par des sentiers divers ren lions-nous sur la rive.

Là , parmi les débris du temple de Cérès ,

Près du tronc respecté d'un antique cyprès ,

J'attends le ralliement de ma troupe chérie ,

Mon père , chargez-vous des dieux de la patrie ;

Mes mains teintes de sang n'oseroient y toucher ,

Je dois me rendre pur avant d'en approcher.

Un peau de lion à mon col suspendue

Aussi-tôt pour Anchise est mollement rendue.

Précipitant ses pas , mon fils dans le chemin

Marchoit à mes côtés, me tenant par la main.

18 MERCURE DE FRANCE.

Ponè subit conjux. Ferimur per opaca locorum :
 Et me , quem dudùm non ulla injecta movebant
 Tela ; neque adverso glomerati ex agmine Graii ,
 Nunc omnes terrent auræ , sonus excitat omnis
 Suspensum , & pariter comitique onerique timen-
 tem.

Jamque propinquabam portis , omnemque vide-
 bar

Evasisse viam , subito cum creber ad aures
 Visus adesse pedum sonitus ; genitorque per um-
 bram

Prospiciens : nate , exclamat , fuge , nate : propin-
 quant :

Ardentes clypeos atque æra micantia cerno.
 Hic mihi nescio quod trepido male numen ami-
 cum

Confusam eripuit mentem : namque avia cursu
 Dum sequor , & notâ excedo regione viarum ,
 Heu ! misero conjux fato ne erepta Creûsa
 Substitit , erravit ne viâ , seu lasa resedit ,
 Incertum : nec post oculis est reddita nostris.
 Nec priùs amissam respexi , animumque reflexi ,
 Quàm tumultum antiquæ Cereris , sedemque sa-
 cratam

Venimus , hic demùm , collectis omnibus , una
 Defuit , & comites natumque virumque fefellit.
 Quem non inculcavi amens hominumque Deorum-
 que ?

Aut quid in eversâ vidi crudelius urbe ?

Creüse nous suivoit à travers les décombres ,
 Nous cherchions les détours & les lieux les plus
 sombres.

Moi , que rien n'effrayoit , je tremble au moindre
 bruit

Pour celui que je porte & celui qui me suit.

Nous étions rassurés , nous approchions des por-
 tes ,

Quand un sourd cliquetis d'armes de toutes sortes
 Se fait entendre au loin : fuyez , fuyez , mon fils ,
 Dit Anchise éperdu : voilà nos ennemis.

Ils approchent : déjà je vois briller leurs armes ,

Un Génie ennemi redouble mes alarmes :

Je m'égare en voulant m'écarter du chemin.

Est-ce un dieu malfaisant ou la loi du destin ? ..

Ma tendre épouse , hélas ! disparoît à ma vue ;

Et depuis ce moment elle est pour moi perdue.

En nous rassemblant tous au temple de Cérès ,

Elle seule nous manque & cause nos regrets.

Les hommes & les dieux, que tour-à-tour j'accuse ,

Ont comblé tous mes maux en m'enlevant Creüse ;

20 MERCURE DE FRANCE.

Ascanium , Anchisenque patrem , Teucrosque
Penates

Commendo sociis , & curvâ valles recondo.
Ipse urbem repeto , & cingor fulgentibus armis.
Stat casus renovare omnes , omnemque reverti
Per Trojam , & rursus caput objectare periculis.
Principio muros , obscuraque limina portæ ,
Quâ gressum extuleram , repeto : & vestigia retrò
Observata sequor per noctem , & lumine lustro.
Horror ubique animos , simul ipsa silentia ter-
rent.

Indè domum , si fortè pedem , si fortè tulisset ,
Me refero : irruerant Danaï , & tectum omne te-
nebant.

Illicet ignis edax summa ad fastigia ventos
Volvitur , exuperant flammæ , furit æstus ad auras.
Præcedo ad Priami sedes , arcemque reviso.
Et jam porticibus vacuis , Junonis alylo ,
Custodes lecti Phœnix & dirus Ulysses
Prædam asservabant : huc undique Troia gaza
Incensæ erepta adytis , mensæque Deorum ,
Crateresque auro solidi , captivæque vestis
Congeritur : pueri & pavidæ longo ordine matres
Stant circum.

Je pars, je recommande à mes tristes amis
 Les dieux de la patrie, & mon père & mon fils.
 Je retourne dans Troye, en reprenant mes armes,
 Dans des périls nouveaux je trouverai des char-
 mes.

Je suis tous nos détours dans une sombre hor-
 reur,

Le silence & la nuit inspirent la terreur.
 Peut être à ma demeure est-elle retournée.
 J'y vole : elle est en feu, de Grecs environnée.
 La flamme est par les vents roulée en tourbillons,
 Et semble sur les toits se creuser des sillons.
 Je cours jusqu'au palais, & de la citadelle
 Aux portiques déserts de Junon la cruelle,
 Ulysse avec Phœnix y gardoient le butin;
 Vases & trépiés d'or, immense magasin,
 Aux autels arraché par le soldat avide,
 De femmes & d'enfans une troupe timide
 Sont rangés à l'entour & destinés aux fers.

22 MERCURE DE FRANCE.

Aufus quinetiam voces jactare per umbram ,
Implevi clamore vias , mæstusque Creüſam
Nequicquam ingeminans , iterumque iterumque
vocavi.

Quærenti , & tectis urbis sine fine furenti ,
Infelix simulacrum atque ipsius umbra Creüſæ
Viſa mihi ante oculos , & notâ major imago.
Obſtupui , ſteteruntque comæ , & vox faucibus
hæſit.

Tum ſic affari , & curas his demere dictis :
Quid tantum infano juvat indulgere dolori ,
O dulcis conjux ! non hæc ſine numine Divum
Eveniunt : nec te hinc comitem aſportare Creüſam
Fas , haud ille ſinit ſuperi regnator Olympi.
Longa tibi exilia , & vaſtum maris æquor aran-
dum.

Ad terram Hesperiam venies , ubi Lydius , arva
Inter opima virum , leni fluit agmine Tybris.
Illæ res lætæ , regnumque , & regia conjux
Parta tibi : lacrymas dilectæ pelle Creüſæ.
Non ego Myrindonum ſedes Dolopumve ſuper-
bas

Aſpiciam , aut Graiis ſervitum matribus ibo ,
Dardanis , & Divæ Veneris purus ;

Mes lamentables cris se perdent dans les airs.
 J'appelle mille fois une épouse chérie.
 Son nom retentissoit : tandis que je m'écrie,
 Portant par-tout mes pas , égaré , furieux ,
 Un spectre colossal se présente à mes yeux.
 C'est l'ombre de Creüse : effrayé, je m'arrête,
 Et d'horreur mes cheveux se dressent sur ma tête.
 L'ombre me dit ces mots : « Calmez votre dou-

» leur ,

» Chez époux , de nos maux le Ciel même est l'au-
 » teur.

» Hélas ! l'unique vœu de la tendre Creüse

» Fut de suivre vos pas ; Jupiter s'y refuse.

» Quand vous aurez long-tems erré de mers en
 » mers ,

» Le bonheur vous attend : après tant de revers

» Vous verrez l'Helspérie, & sur les bords du Tibre

» Vous serez fondateur & Roi d'un peuple libre :

» La fille d'un grand Roi vous donnera la main.

» Oubliez donc Creüse & son triste destin.

» Ne craignez point pour moi , qu'esclave dans la
 » Grèce

» J'aie ramper aux pieds d'une fière maîtresse,

» Femme du grand Enée & fille de Vénus.

24 MERCURE DE FRANCE.

Sed me magna Deûm genitrix bis detinet oris.

Jamque vale , & nati serva communis amorem.

Hæc ubi dicta dedit , lacrymantem & multa vo-
lentem

Dicere , deseruit , tenuesque recessit in auras.

Ter conatus ibi collo dare brachia circum :

Ter frustra comprehensa manus effugit imago ,

Par levibus ventis , volucrique simillima somno.

Sic demùm sociòs , consumptâ nocte , reviso.

Atque hîc ingentem comitum affluxisse novo-
rum

Invenio admirans numerum , matresque viros-
que ,

Collectam exilio pubem , miserabile vulgus.

Undique convenere , animis opibusque parati ,

In quascumque velim pelago deducere terras.

Jamque jugis summæ surgebat Lucifer Idæ ,

Ducebatque diem : Danaïque obsessa tenebant

Limina portarum : nec spes opis ulla dabatur.

Cessi , & sublato montem genitore petivi,

» Par Cybèle en ces lieux mes pas sont retenus.
 » Adieu : souvenez-vous de notre cher Ascagne. »
 Trois fois je tends les bras à ma tendre compa-
 gne ,

Trois fois elle m'échappe ; & ses tendres adieux
 Sont troublés par les pleurs qui coulent de mes
 yeux.

Son ombre dispaçoit & dans la nuit se plonge ,
 Telle qu'un vent léger ou la vapeur d'un songe.
 L'aurore paroïtoit , je me rejoins aux miens :
 Leur nombre étoit accru d'un concours de
 Troyens :

Hommes , enfans , vieillards , de tout sexe & tout
 âge ,

Surchargés des débris de leur triste naufrage.
 Ils sont prêts à me suivre & m'offrent leur se-
 cours.

L'étoile du matin renouvelant son cours ,
 Sur la cime d'Ida commençoit à paroître :
 De la ville & des forts le vainqueur étoit maître :
 Plus d'espoir ; vers le mont précipitant mes pas ,
 J'en atteins le sommet , mon père dans mes bras.

Fin du second livre de l'Enéide.

*EPIGRAMME.**Par le même.*

POUR me distraire ou pour me délasser,
 Je lis Virgile & j'ose le traduire ;
 Ainsi je puis m'exercer & m'instruire
 En m'épargnant la peine de penser.
 Mais c'est lutter, dit-on, contre de Lille.
 Quelle chaleur ! quelle verve ! quel style !
 Les vers latins par lui sont éclipsés.
 Ah ! c'en est trop, & vous le rabaissez.
 Il est moins beau, s'il l'est plus que Virgile :
 Reste à savoir si je le suis assez.

LA DISSIMULATION PUNIE.

MISS HOVE & Miss Sophie furent élevées ensemble dans la même pension, à quelques milles de Londres. Leur âge étoit à peu-près égal, & leurs qualités personnelles l'étoient encore davantage ; mais quoique leur famille fût du même rang, Miss Hove étant fille unique, avoit de plus que son amie l'espérance d'une fortune très-considérable.

Lorsqu'elles furent rentrées dans la maison paternelle , Miss Hove fut demandée en mariage par le capitaine Fréman, qui servoit dans les Gardes, & avoit quelque bien de patrimoine. Mais ce parti ne paroissant pas assez avantageux , les parens prièrent le jeune homme de mettre fin à ses visites, & la Demoiselle de ne point y penser davantage. Cet ordre si aisé à donner est souvent dur à recevoir. Fréman étoit aimable : Miss Hove étoit sensible , & son cœur s'ouvroit à l'amour. Il fallut effacer cette première impression ; le combat fut pénible , mais enfin elle remporta sur elle-même cette triste victoire. Cependant, pour aider Miss Hove dans ses résolutions , on jugea qu'il étoit nécessaire de lui faire passer quelques mois à la campagne. On l'envoya chez sa tante Milédy Meadows , qui s'étoit retirée dans ses terres avec sa fille à plus de vingt-quatre milles de la capitale. Elle resta depuis le mois d'Avril jusqu'au mois d'Août dans cette solitude , sans autre occupation que son ennui. Un soir elle fut fort étonnée de voir arriver son père avec le sieur James Forrest , jeune gentilhomme qui venoit d'hériter du titre de Baron & d'une fortune immense. Sir James étoit d'un heureux caractère & d'une figure préve-

28 MERCURE DE FRANCE.

nante. Miss s'ennuyoit : cette nouvelle compagnie lui plut. Sa vanité avoit un objet , & quelquefois ce sentiment tient lieu d'amour. Enfin par soumission pour son père , par égard pour ses amis , par complaisance pour son amant , Miss consentit à quitter le triste état de fille pour devenir femme & Milédy. Les deux jeunes époux demeurèrent à la campagne jusqu'au mois d'Octobre , & la quittèrent pour retourner à Londres. Il pressèrent avec tant d'instance leur tante , qu'elle consentit à les accompagner , & la jeune Miss Meadows, qui connoissoit les plaisirs de la campagne pendant l'été , ne fut pas fâchée de connoître ceux de la ville pendant l'hiver.

Lorsque le capitaine Fréeman eut appris que Miss Hove étoit mariée , il fit ses propositions à Miss Sophie avec laquelle il avoit fait connoissance lorsqu'il faisoit la cour à son amie , & peu de tems après il l'épousa.

L'amitié des deux jeunes Milédy parut s'accroître encore avec la liberté que leur nouvel état leur donnoit. Elles partageoient tous leurs plaisirs & se voyoient familièrement sans les formalités ordinaires de la parure & de l'étiquette. Cependant James Forrêts & Milédy Fréeman firent sçavoir

parément quelques réflexions chagrines sur ces fréquentes entrevues : ils songèrent que cette familiarité rapprochoit deux amans que la force seule avoit séparés ; & quoiqu'ils fussent toujours témoins de leurs visites, James devint insensiblement jaloux de son épouse , & Mde Fréeman jalouse de son mari.

Il arriva qu'au mois de Mai suivant , James Forrest fut obligé de se rendre à dix milles de Londres pour être présent à l'élection d'un membre du parlement de son Comté. Comme il ne devoit revenir que le lendemain , Milédy prit des porteurs & se rendit chez Milédy Fréeman. La compagnie se retira de bonne-heure. Le capitaine étoit de garde. Les deux maris étoient absens, & les deux femmes restées seules, soupèrent & jouèrent ensemble au piquet. La conversation & le jeu les conduisirent insensiblement jusqu'à trois heures du matin. Milédy Forrest vouloit retourner chez elle , mais Mde Fréeman , peut-être pour cacher un desir contraire , la pressa de rester jusqu'à ce que le capitaine fût de retour. Il revint à cinq heures , & aussi-tôt Milédy envoya chercher des porteurs ; il étoit difficile d'en trouver , & en effet l'on ne trouva qu'un ca-

rosse de louage que l'on fit approcher. Le Capitaine lui offrit poliment de l'accompagner chez elle, ce qu'elle refusa avec quelque émotion. Il est probable qu'elle regardoit toujours le capitaine avec moins d'indifférence qu'elle n'auroit souhaité, ce qui lui faisoit encore mieux sentir tout ce que cette offre avoit d'embarrassant : mais quoique sa raison fût assez forte, comme elle ne pouvoit la donner, il insista & elle fut obligée de céder. Le capitaine, par cette complaisance indiscrette, avoit tout à la-fois gêné Milédy Forrest, & déplu à son épouse, qui cependant ne pouvoit s'y opposer sans impolitesse. Au contraire, pour dissimuler son petit chagrin, elle affecta de se joindre aux instances de son mari, & crut même se venger de lui, en disant d'un air d'indifférence qu'elle alloit se coucher sur le champ, & qu'il ne la réveillât point à son retour. Elle ajouta en étendant les bras avec une espèce d'engourdissement : je dormirai dans cinq minutes.

Milédy Forrest & le capitaine allèrent de Haymarket au quarré de Grosvenow. Il étoit près de six heures lorsqu'ils montèrent en voiture. L'aurore promettoit le plus beau jour. Ce dernier combat de po-

litesse avoit tout-à-fait chassé le sommeil, & Milédy en regardant le Ciel, dit, sans y penser, qu'elle iroit plus volontiers se promener au Parc que coucher chez elle. Le capitaine témoigna avec beaucoup d'empressement le même sentiment, & proposa à Milédy de la conduire au Parc St James. Elle sentit son indiscretion & vit bien qu'il étoit aussi imprudent d'aller seule avec lui à la promenade, qu'il l'avoit été de s'exposer à être vue en tête à-tête dans une voiture publique. Pour se débarrasser de cette seconde difficulté, elle se détermina à aller chez son père dans Bond Street pour prendre avec elle sa cousine Meadows, qui se levoit volontiers de bonne-heure. Mais elle la trouva indisposée d'un rhume, & lorsqu'elle lui eut fait part de son dessein, sa cousine la pria de renoncer à sa promenade & de retourner tout simplement chez elle, dès qu'elle auroit déjeûné. Non, répliqua Milédy Forrest : je suis décidée à m'aller promener ; mais comme il faut que je me débarrasse du Capitaine qui m'attend à votre porte, je vais lui faire dire que je reste avec vous. Aussi-tôt on fit descendre un laquais pour dire au capitaine Fréeman que Miss Meadows étoit indisposée, & avoit engagé Lady Forrest à déjeûner.

B iv

32 MERCURE DE FRANCE:

Le Capitaine descendit de sa voiture ; & la renvoya ; mais piqué de l'indifférence affectée de sa femme, & sentant ce flux d'esprits qui nous ranime & cette fraîcheur rivale du sommeil qui nous rend le matin ce que nous avons perdu par l'insomnie , il résolut de jouir de cette belle matinée , & fut seul se promener au Parc.

Lady Forreft ne douta point qu'il ne fût immédiatement rentré chez lui ; elle voulut aussi satisfaire sa première idée de promenade , & tout en se félicitant d'être délivrée de la compagnie du Capitaine , elle le suivit à St James.

Elle n'avoit pas fait cent pas lorsqu'elle apperçut le Sr Fréeman. Dès le moment qu'elle le vit , toutes les circonstances de sa conduite se rapprochèrent dans son esprit. Comment le Capitaine pouvoit-il ne pas lire dans ces fausses défaites , dans ces petits détours , dans ces prétextes affectés, le sentiment qui les avoit produits, & quel avantage ne pouvoit-il pas en retirer ? D'ailleurs Milédy ne se trouvoit-elle pas précisément dans la même situation qu'elle croyoit avoir tant de raisons d'éviter ? Cependant un mot pouvoit tout réparer : la prudence devoit faire parler la vérité ; mais la fierté naturelle & la politesse, fruit de l'éducation , lui conseilla-

rent de dissimuler son trouble & servirent de voile à sa confusion. Elle ne voulut point laisser soupçonner à Fréeman qu'elle eût eu le dessein d'aller au Parc lorsqu'elle l'avoit congédié à la porte de son père, & affectant le calme d'un héros qui sourit au milieu des souffrances, elle lui dit qu'elle étoit charmée de le revoir; qu'elle avoit changé deux ou trois fois de résolution, & ne donna pour toute excuse que la légèreté de son esprit, attribut ordinaire de son sexe. Ce discours ne lui laissoit plus la liberté de se retirer, & ils se promenèrent ensemble jusqu'à huit ou neuf heures. Mais le temps changea tout-à-coup: un vent du midi rassembla les nuages dispersés, & la pluie tomba avec violence. Ils étoient près de Spring-Gardens: on fit avancer une chaise. Le Capitaine y renferma Milédy, & prit congé d'elle.

Cependant le Baronet James Forrest, qui devoit passer la nuit hors de la ville, changea de résolution & revint coucher à Londres le jour même qu'il en étoit parti. Il apprit chez lui que sa femme passoit la soirée chez le capitaine Fréeman, & il fut intérieurement fâché qu'elle eût fait cette visite en son absence. La magie de

B v

la jalousie lui grossit l'importance d'une chose fort simple en elle-même. Mais la réflexion condamna ce premier mouvement, puisqu'il avoit pour garant de son honneur les sentimens de sa femme, & sur-tout la présence de la femme du Capitaine. Pendant que la jalousie combattoit avec la raison, ses soupçons augmentoient avec la nuit. Il se coucha pour veiller. Il doutoit si l'absence de sa femme étoit l'effet du hasard ou de sa volonté : il frémissait au moindre bruit, prétait l'oreille avec avidité aux moindres mouvemens, & son esprit s'égarait dans une multitude de suppositions extravagantes. Il se leva dès la pointe du jour, après avoir délibéré long-tems s'il devoit attendre son épouse. L'impatience de sa curiosité l'emporta ; à huit heures il se détermina à aller chez le capitaine Fréeman, & dit à ses gens qu'il alloit au café voisin.

James Forrest n'étoit pas le seul dans cette pénible situation ; M^{de} Fréeman, dont l'indifférence affectée, & le besoin de sommeil supposé avoit décidé le Capitaine à ne point retourner chez lui, souffroit, pendant son absence, tous les tourmens d'une inquiétude inexprimable : elle n'avoit assurément ni l'intention de se cou-

cher, ni l'envie de dormir; elle se promenoit dans son appartement, & son esprit en suspens, tourmentoit son cœur jaloux, lorsqu'on lui annonça l'époux de son ami. James Forrest vit aussi-tôt sur son visage sa douleur & ses larmes. Sa tendresse fut plus alarmée que sa jalousie, & il crut qu'il étoit arrivé quelque accident funeste à son épouse; mais il apprit qu'elle & le capitaine étoient sortis depuis cinq heures du matin, & qu'il n'étoit point encore de retour. Mde Fréeman apprit de son côté que Milédy Forrest n'étoit point encore rentrée chez elle. Tous leurs soupçons réciproques furent confirmés par ces détails, & la jalousie de Mde Fréeman, quoiqu'elle s'efforçât de la cacher pour prévenir un duel, ne servit qu'à augmenter celle du Baron. Il résolut donc d'attendre le capitaine le plus déceamment qu'il seroit possible, & jamais peut-être deux personnes ne furent plus embarrassées en la présence l'une de l'autre. Quand le déjeuner fut servi, le docteur Taltle vint faire la visite du matin, & on le fit entrer au grand regret de Madame & du Baron. Le Docteur étoit un de ces hommes qui ne sont que jaseurs & que l'on croit plaisans; il fit sentir à Mde Fréeman que son esprit

n'étoit pas libre , & il s'efforça de l'amuser ; mais sa dépense d'esprit fut inutile : il lui dit enfin d'un ton ironique & d'importance , qu'il pouvoit lui apprendre une nouvelle qui la rendroit sérieuse pour de bonnes raisons. Le Capitaine , continuant-il , vient de cacher une femme dans une chaise , à la porte d'un baigneur , proche Spring Gardens. Il s'aperçut sur le champ que ces paroles produisoient une émotion violente , & pour corriger sa maladresse , il ajouta qu'elle ne devoit pas être jalouse , & que la personne dont il parloit , étoit , autant qu'il en avoit pu juger , par les apparences , de la première distinction. Cette particularité acheva de confirmer le soupçon qu'il vouloit éloigner : il vit bien qu'il n'étoit pas en si bonne compagnie qu'à l'ordinaire , & il se retira. Mais il rencontra à la porte le Capitaine qui le fit rentrer. Sa présence , quoique sans conséquence , imposa quelque retenue au Baron. Il prit l'air le plus calme qu'il lui fut possible , & demanda à Sir Fréeman , avec un ton badin , ce qu'il avoit fait de son épouse ; le Capitaine hésita , & lui dit qu'il l'avoit laissée le matin chez son père , & que s'étant fait un devoir de l'attendre pour la conduire chez elle , elle lui avoit fait dire

que sa cousine Meadows étoit indisposée, & l'avoit engagée à déjeuner. Le Capitaine, qui ignoroit les rapports du Docteur, crut devoir cacher la vérité à la femme, & à Sir James, & l'envelopper sous ce mensonge indirect. Il supposoit, il est vrai, que Sir James iroit immédiatement chez son beau-père, & apprendroit que sa femme n'y étoit point restée; mais comme il ne s'ensuivoit pas qu'ils eussent été ensemble, il lui laissoit la liberté de donner le prétexte qu'elle jugeroit à-propos, s'imaginant bien qu'elle auroit les mêmes raisons que lui pour dissimuler, & que si elle disoit la vérité, comme il n'avoit rien dit de contraire, il se justifieroit par quelque plaisanterie qui serviroit de voile à sa discrétion. Sir James, content de cette explication, quitta Monsieur & Mde. Eréman, & fut suivi par le Docteur.

Les deux époux demeurèrent seuls, & il fallut bientôt satisfaire la jalouse curiosité de Mde Eréman sur cette femme que l'on avoit vue entrer dans une chaise. Lorsque le Capitaine apprit que Sir James avoit été témoin de la conversation du Docteur, il craignit pour Milédy Forrest les suites d'un éclaircissement, & sur-tout

que cette jeune femme n'augmentât les soupçons de son mari, en cachant une conduite dont il ne pouvoit pas manquer de s'instruire au plutôt. Il se condamna lui-même ; & pour mieux tranquiliser sa femme & obtenir son secours , il avoua tout ce qui s'étoit passé , & lui fit part de toutes ses craintes. Il la pressa de se rendre chez Lady Miss Meadows , afin de concerter ensemble les moyens d'instruire Lady Forrest , & de l'avertir d'être sincère. Le Capitaine paroissoit trop affecté pour n'être pas de bonne foi. La jalousie de son épouse se changea en inquiétude pour son mari , & en compassion pour son amie ; elle se hâta d'aller chez Miss Meadows , & apprit que Sir James avoit interrogé les domestiques , & qu'on lui avoit répondu que sa femme étoit venue de bonne heure avec le Capitaine , mais qu'elle étoit sortie quelques instans après lui. Elle raconta à Miss Meadows ce que son mari lui avoit appris ; & , dans le cas où Sir James ne seroit pas rentré immédiatement chez lui , elle écrivit le billet suivant.

« Ma chère Milédi Forrest , Sir James a des soupçons que la vérité seule peut détruire , & dont mon indiscrétion est

» la cause. Si je n'avois pris le soin injuste
 » de cacher à mon mari l'impatience
 » avec laquelle j'allois l'attendre, vous
 » vous seriez débarrassée de lui, suivant
 » votre premier projet que j'apprends par
 » Miss Meadows. Sir James est venu
 » chez moi à Haymarket, & est allé delà
 » chez votre père où je vous écris. Il sçait
 » que vous y êtes restée peu de tems, & a
 » des raisons pour croire que le Capitaine
 » vous a donné la main pour monter en
 » chaise quelques heures après, à Spring-
 » Gardens. J'espère, ma chère Lady, que
 » cette lettre vous sera remise assez tôt
 » pour vous prévenir de ne rien dissimu-
 » ler. Il seroit plus agréable pour vous
 » que Sir James n'eût rien su, & ne fût
 » pas en droit de soupçonner son épouse ;
 » mais actuellement il faut qu'il sache
 » tout, ou vous ne pouvez vous justifier.
 » Pardonnez la franchise avec laquelle je
 » vous écris, & croyez-moi la plus affec-
 » tionnée de vos amies,

» SOPHIE FRÉEMAN.

» *PS.* J'ai donné ordre au porteur de
 » dire qu'il venoit de chez Mde Fashion
 » votre marchande de modes. »

On remit cette lettre à un commission-
 naire avec ordre de dire qu'il venoit de

chez cette Dame Fashion. On craignoit que Sir James n'eût la curiosité de la lire, si elle tomboit par hasard entre ses mains, & de questionner sa femme sans lui faire part du contenu.

Sir James, convaincu par la réponse de son beau père que son épouse avoit passé la matinée avec le Capitaine, retourne directement à sa maison. Milédy étoit arrivée avant lui, & n'étoit pas encore remise du trouble & de la crainte qui l'avoit saisie, quand elle apprit que Sir James étoit revenu la veille au soir. La plus légère indiscretion dans l'ordre moral ne demeure jamais impunie. Lady Forrest vit avec effroi toutes les conséquences de la sienne, & cet effroi fut son premier châtiement. On lui dit que son mari étoit au café; mais il ne tarda pas à revenir; elle l'entendit frapper, & le coup passa jusqu'à son cœur. Tout son corps en frémit. Sir James la regarda avec l'œil de la colère, & n'attribua sa terreur qu'au sentiment de son crime. Il devint pâle de rage, & d'autant plus furieux qu'il vouloit le paroître moins: il lui demanda d'un ton aussi froid qu'effrayant, où & comment elle avoit passé la nuit. Elle répondit qu'elle étoit restée chez M^{de} Freeman jusqu'au retour

du Capitaine , qui étoit de garde , qu'il avoit insisté pour la reconduire chez elle , mais qu'elle s'étoit fait descendre chez son père , où il l'avoit laissée le matin. A ces mots le courage l'abandonna , & sa langue demeura glacée dans sa bouche. Ce silence subit dépoisoit contr'elle , & disoit plus de choses qu'elle ne vouloit en taire. Sir James insista. « En quittant votre père , » êtes - vous venue directement chez » vous ? » Cette question & le ton dont il la fit augmenta la confusion de Milédy. Persuadée que son mari n'avoit été qu'au café , elle osa répondre : « Oui , Mon- » sieur , j'ai quitté Miss Meadows à huit heures , & j'étois de retour ici quelques instans avant vous ; mais la vérité a toujours un air & un langage simples comme elle , & le mensonge soit avec la hardiesse pénible qu'on lui prête , soit avec la timidité naturelle qui le suit , a toujours des caractères honteux qui le trahissent. Sir James les reconnut , & ne douta plus de son malheur & de sa honte. Ce récit s'accordoit avec celui du capitaine Fréeman. L'un avoit caché la vérité que l'autre nioit. Il conclut qu'ils étoient d'intelligence , & se détermina à venger son outrage ; il la quitta brusquement , prit son épée , & sortit.

42 MERCURE DE FRANCE.

Il rencontra à la porte le messager que Mde Fréeman avoit envoyé à Milédy , & lui demanda ce qu'il venoit faire dans sa maison. Celui-ci montra la lettre, & dit, comme on lui avoit ordonné , qu'il venoit de chez la Dame Fashion. Sir James prit le billet , murmura quelques expressions de colère & de mépris , & le mit dans sa poche.

Le Capitaine n'étoit point chez lui. Sir James l'invita par un billet à se rendre au café voisin , & lui recommanda de prendre son épée.

Cependant Milédy Forrest appréhendant que son époux ne découvrit sa fausseté , écrivit deux mots au Capitaine, & le conjura comme homme d'honneur de ne point avouer à Sir James, ni à qui que ce fût , qu'il l'eût vue après l'avoir quittée chez son père ; elle pria aussi par écrit sa cousine Méadows de dire à Sir James qu'elle n'étoit sortie de chez elle qu'à huit heures passées.

Ce dernier billet arriva chez Miss Méadows aussi tôt après le retour du messager qui rapporta le sort de la lettre dont on l'avoit chargé. Mde Fréeman venoit de partir pour instruire le Capitaine , avant qu'il revît Sir James ; mais le Capitaine

de retour chez lui , avoit reçu tout à-la-fois , le billet de Sir James , & celui de Milédy son épouse. Il se rend immédiatement au café , & monte à l'appartement où il étoit attendu. James Forrest reçut son salut sans lui rendre , & ferma sur le champ la porte. Sa jalousie étoit mêlée de cette indignation & de ce mépris que l'orgueil jette toujours sur un inférieur qui l'outrage. Il demanda avec hauteur au Capitaine s'il n'avoit point vu sa femme après l'avoir laissée chez son père. Fréeman irrité lui répondit , sur le même ton , qu'après ce qu'il lui avoit dit le matin , nul homme n'avoit le droit de supposer qu'il eût vu Milédy ; qu'insinuer le contraire , c'étoit le charger d'une fausseté , & qu'il n'y connoissoit qu'une réponse , que tout gentilhomme devoit connoître. Sir James ne laissa plus de frein à sa fureur. Fourbe exécration ! s'écria-t'il avec imprécation , toi qui m'ôtes l'honneur , arrache-moi donc aussi la vie. Quoique le Capitaine eût le dessein d'être modéré avec son ami , & de le réconcilier avec sa femme , il fut aussi furieux qu'il avoit droit de l'être ; il tira son épée , & , après quelques bottes portées des deux côtés avec une égale furie , il reçoit dans la poi-

44 MERCURE DE FRANCE.

trine le fer de son ami, chancelle & tombe à la renverse.

Le bruit avoit attiré beaucoup de monde à la porte de leur appartement, & elle fut forcée dans le moment que le Capitaine reçut le coup mortel. On arrêta Sir James, & on fit venir un chirurgien. Le Capitaine sentit la mort approcher. C'est alors que l'homme connoît son devoir & perd ses préjugés. Quelles que fussent ses idées sur le point d'honneur, il crut que si la franchise eût été criminelle quelques instans auparavant, la dissimulation le seroit encore plus à cette heure, & que son meurtrier avoit des droits sur une vérité qu'il devoit cacher à son ami. Il fit paroître le desir de lui parler en particulier, & aussi tôt les assistans se retirèrent & se contentèrent de faire la garde à la porte. Freeman fit signe à son ami de s'approcher, & lui dit que quoique l'orgueil ou la crainte eussent pu conduire Milédy à la dissimulation qui l'avoit trahie, elle étoit innocente du crime qu'on lui supposoit le dessein de cacher. Alors il lui fit un court récit de ce qui étoit arrivé. Il finit par lui serrer tendrement la main, & le pressa de s'échapper par la fenêtre, & de conserver un ami à sa veuve & à son fils, si l'affliction de sa mère lui permettoit de recevoir

le jour. Sir James céda à ses motifs & à ses prières, & se sauva comme le Capitaine lui avoit conseillé. Dans son chemin de Douvres il lut la lettre que le commissionnaire lui avoit remise à sa porte, il la renferma dans le billet suivant, qu'il adressa à son épouse,

• Ma chère Hove, je suis le plus infortuné des hommes; mais trop heureux encore de n'avoir point à vous reprocher d'en être la cause. Plût au Ciel que je ne fusse point plus coupable que vous; nous sommes les martyrs de la dissimulation : c'est elle qui a déterminé mon ami à passer avec vous des momens dont il pouvoit jouir dans les bras de son épouse, qui avoit elle-même trahi ses desirs. Trop assurée du succès de votre détour, vous avez hasardé d'aller au Parc, où vous avez rencontré celui que vous vouliez éviter. La dissimulation du Capitaine que j'ai découverte, a accru mes soupçons que la vôtre a confirmés. Mais votre fausseté est le fruit de la mienne. La vôtre a été sans effet, la mienne seule a eu le malheur de réussir. J'ai dit en partant que je n'allois qu'au café, afin que vous ne pussiez soupçonner que j'étois trop instruit pour être trompé; & vous l'avez cru. Un men-

46 MERCURE DE FRANCE.

» songe mis dans la bouche d'un valet
 » m'a empêché de lire un billet qui m'au-
 » roit détrompé, & le Capitaine, trop
 » fidèle à sa première feinte, a rendu sa
 » femme veuve & son ami fugitif. C'est
 » ainsi que la mauvaise foi, quelque suc-
 » cès qu'elle puisse avoir d'abord, ne con-
 » duit jamais qu'à l'infortune. O ma chère
 » Hove ! si jamais le sort nous réunit . . .
 » Hélas ! seroit-il donc impossible de nous
 » revoir encore & d'être heureux ? Mais si
 » jamais je puis embrasser mon épouse,
 » prenons la résolution d'être sincère. Être
 » sincère, c'est être sage, innocent & tran-
 » quille. Nous hasardons de commettre
 » des fautes, que la honte ou la crainte
 » préviendrait, si nous n'avions pas l'es-
 » pérance de les cacher par un mensonge.
 » Mais dans le labyrinthe de la fausseté
 » les hommes rencontrent les maux qu'ils
 » veulent éviter. Le sentier seul de la vé-
 » rité est le chemin sûr qui conduit au
 » bonheur. Adieu . . . Je suis ; . . ma main
 » tremble, . . je ne puis rien signer . . .
 » Que je dois me haïr ! . . . Que je me
 » hais ! . . . adieu . . . adieu . . . »

Quelques semaines après avoir reçu
 cette lettre, la malheureuse Milédi apprit
 que son mari avoit fait naufrage en pas-
 sant en France.

*SUITE & fin de l'Été. Chant second du
Poëme des Saisons ; imitation libre de
Thompson.*

Nuit d'Été.

VERS l'horison l'astre du jour s'abaisse ;
Et s'élargit en approchant des flots :
Donnant relâche à ses bouillans chevaux ;
Si l'on en croit les chantres de la Grèce ,
Au sein des mers il goûte un doux repos.
De ses rayons la splendeur qui s'affaïlle ,
Tempère alors la chaleur de ses feux :
Il jette encore un regard lumineux
Et disparoît sous la mer qui le presse.
Ainsi le jour s'échappe pour jamais !
Vérité triste à la fois & sublime !
Retour fatal qui fait pâlir le crime ,
Mais qui du sage augmente encor la paix !

De plus en plus les ombres s'épaïssent ,
La nuit enfin vient s'emparer des airs :
Tout se confond ; les objets s'obscurcissent
Et l'horizon est sillonné d'éclairs.
Un vent plus frais ranime la campagne ;
Son souffle doux fait ondoyer les champs :
Dans le bocage on n'entend plus de chants ;

48 MERCURE DE FRANCE.

Le Ramier seul pleure encor sa compagne
Que l'oiseleur lui ravit au printemps.
En ramenant le troupeau de son père,
Le jeune Alain rencontre sa bergère,
Vole auprès d'elle & lui peint son tourment.

Le calme règne ; on voit le ver luisant
Sur les gazons , que sa présence éclaire ,
Rouler sans bruit son corps étincelant.
Vénus annonce à l'amant solitaire
L'instant chéri qui comble ses desirs ,
Instant heureux , où le sombre mystère
Conduit l'amour & préside aux plaisirs !
Quels vastes champs ! que de clartés tremblantes
De leur éclat ornent le firmament !
Ces feux légers , ces lumières errantes
De toute part fuyent en serpentant.
Dans le milieu de la voûte céleste ,
Vers le soleil précipitant son cours ,
L'œil enflammé , la comète funeste
Annonce aux Grands le terme de leurs jours ;
Mais au dessus de la crainte servile
Qui fait pâlir le vulgaire ignorant ,
Le sage observe avec un front tranquille
Le cours réglé d'un Astre bienfaisant.

Eloge de la Philosophie.

Fille du Ciel , chaste Philosophie.
Que ton éloge embellisse mes chants !

Source

Source de biens , doux charme de la vie ,
 Ta voix sublime enfante le génie ,
 Et ton éclat féconde les talens.
 C'est sous tes loix que l'ame encouragée
 Tente avec fruit un essor généreux ;
 C'est avec toi que , des fers dégagée ,
 Elle s'élève & plane dans les Cieux.
 C'est par tes soins , que d'une aile rapide
 De la science elle atteint la hauteur ;
 C'est à l'abri de ta puissante égide ,
 Que la vertu la conduit au bonheur.
 Tu développe à l'œil contemplateur ,
 L'ordre infini , les loix de la nature :
 Du vil atome à l'Être créateur ,
 De l'Univers tu traces la structure ,
 Et tu remplis de son sublime Auteur.

— Embellis-tu l'auguste poésie ,
 Elle s'élève & plaît en s'élevant :
 A l'éloquence unissant l'harmonie ,
 Elle s'anime & peint le sentiment.

Que deviendrais-tu sans toi l'homme ignorant ?
 Privé des biens que ta présence octroie ,
 Nu , sans appui , tel qu'un sauvage errant ,
 Dans les forêts il chercheroit la proie.
 Des doux liens de la société
 Il n'eût jamais savouré les délices :
 Timide enfant , de frayeurs tourmenté ,

C

50 MERCURE DE FRANCE.

Toujours penché sur d'affreux précipices,
 Sans vivre un jour il auroit végété.
 Sur les chagrins qui consomment sa vie
 Ta main soigneuse a répandu des fleurs :
 Quand tu parus, chaste Philosophie,
 Le monde entier éprouva tes faveurs.

Loin d'en rester à cette étroite sphère,
 Tu sçais foumettre à tes calculs hardis
 Les champs des airs, espaces infinis
 Que le soleil empreint de sa lumière,
 Et, dominant sur la Nature entière,
 Tu fixes l'œil sur ces mondes roulans,
 Sur le foyer de ces vâstes volcans
 Dont tu décris l'inégale carrière.
 Ta voix commande à l'austère raison,
 Qui, pénétrant les vérités abstraites,
 Se les soumet : l'imagination
 Te prête aussi ses ailes indiscrètes.
 Mais arrêtons : à notre entendement
 L'Eternel mit des bornes immuables :
 Les vérités ne sont plus pénétrables,
 Et c'est à nous d'adorer en tremblant.
 Faibles humains, c'est assez de connoître
 Que notre essor doit être limité :
 Le voile épais qui s'étend sur notre être
 Est le secret de la Divinité.

Par M. Willemain d'Ablancourt.

VERS pour un PORTRAIT.

SENSIBLE, généreux, rempli de bienfaisance,
B***. par sa candeur digne du siècle d'or,
Joint tout le feu d'Achille au sang froid de Nestor;
Le plaisir d'obliger fait seul sa récompense.
De tout infortuné sublime protecteur,
Il n'est point de mortel, ni meilleur, ni plus sage:
Il réunit enfin, par un rare assemblage,
Les charmes de l'esprit & la bonté du cœur.

Par le même.

M A D R I G A L.

J'AI long-tems cherché le bonheur;
Mais, hélas! je perdis ma peine,
Je n'embrassai qu'une ombre vaine;
Je fus le jouet de l'erreur.
Las d'une recherche inutile,
J'y renonçais... Zélis m'ouvrit son cœur;
Je le trouvai dans cet asyle.

Par le même.

C ij

*L'OIE & LE LOUP.**Fable imitée de l'allemand.*

ON ose nous taxer de manquer de courage,
Disait une Oie au milieu d'un étang :
On n'ignore pas cependant
Qu'un monument *

Par nos cris autrefois fut sauvé du pillage.
Oui, l'Oie est intrépide en dépit des jaloux.
D'être avides de sang on nous accuse, nous !
Disait de son côté le Loup au bord de l'onde.
Une Louve, on le fait, allaita Romulus :

Voilà pourtant comme le monde
Effrontément dégrade les vertus !

Un Milan s'annonce à l'Aurore,
Et l'Oie au même instant de s'enfoncer sous l'eau :
Le Loup aperçoit un Agneau ;
Il s'en saisit & le dévore,

L'orgueil est à vanter ses faits
D'une activité surprenante :
Méfiez-vous de quiconque se vante ;
Le mérite est modeste & ne parle jamais.

Par le même.

* Le Capitole.

D I A L O G U E

*Entre MARIE D'ANGLETERRE &
MARIE MIGNOT.*

M A R I E D' A N G L E T E R R E.

L'AMOUR me fit descendre du rang de
Reine à celui de simple Comtesse.

M A R I E M I G N O T.

L'amour me fit monter du rang de simple
Bianchisseuse à celui de Reine.

M. D' A N G L E T E R R E.

Voilà une belle fortune.

M. M I G N O T.

Je la dus à un accident qui m'humilia
encore plus que tous ces honneurs ne me
flattèrent.

M. D' A N G L E T E R R E.

Je vous demande ma part de l'anecdote ;
elle promet d'être piquante.

M. M I G N O T.

Elle me coûte encore à rapporter. J'habitois le village , & venois d'être fiancée à un villageois qui bernoit tous mes goûts , & toute mon ambition. Je dansois avec lui , & c'étoit pour lui seul que je m'efforçois de bien danser. Une indiscretion de la Nature * déranger tous les projets de l'amour. Elle fit rire toute l'assemblée , excepté mon futur & moi. Il prit même si tragiquement la chose , que dès ce moment il protesta qu'il ne m'épouserait jamais. Jugez de ma désolation. Un magistrat , qui n'étoit là que pour s'amuser , fut d'autant plus touché de mes larmes que j'avois de beaux yeux. Il essaya de me consoler ; il porta même la compassion si loin qu'il s'offrit de réparer la perte que je venois de faire , c'est-à-dire de remplacer celui qui m'abandonnoit. Toute simple que j'étois alors , cette tournure de consolation me parut éloquente. J'épousai le magistrat qui , bientôt après , me laissa veuve & riche. Un Maréchal de France voulut remplacer le Magistrat. J'épousai le Maréchal de France, qui ne tarda pas lui même

* Un vent.

à me laisser veuve & plus riche encore qu'auparavant. Enfin un Roi qui avoit quitté le trône pour se confiner dans un cloître , me vit & voulut remplacer le Maréchal de France. J'épousai le Monarque , & je devins encore veuve ; mais attendu ma dignité , je résolus de ne plus épouser personne. *

M. D' A N G L E T E R R E.

C'est-à dire qu'il falloit un Empereur pour vous conduite au quatrième nœud conjugal.

M. M I G N O T.

Non : ma destinée étoit remplie, ainsi que la prédiction qui me fut faite à l'âge de dix ans.

M. D' A N G L E T E R R E.

Quoi ? encore des prédictions dans votre siècle !

M. M I G N O T.

Il y en eut , & il y en aura dans tous les tems. Quoiqu'il en soit , on me prédit que j'épouserois un Religieux , un Cardinal & un Roi.

C iv

M. D'ANGLETERRE.

Voilà une prophétie un peu bizarre.

M. MIGNOT.

Je la regardai long tems comme telle ,
& j'en plaisantois un jour avec Casimir.
N'en riez pas , me dit-il ; cette prédic-
tion est accomplie. Je fus Religieux & Car-
dinal, avant que d'être Roi , & me voilà
votre époux. J'espère qu'après moi vous
ne chercherez point à étendre le sens de
l'oracle.

M. D'ANGLETERRE.

Vos vues ne cessoient pas de s'élever.
L'amour fut restreindre les miennes. J'é-
tois née fille & sœur de Roi , & je devins
l'épouse d'un grand Roi. Il étoit juste ,
bienfaisant , il fut surnommé le père de
son Peuple ; mais il étoit vieux , & j'étois
jeune. Mon cœur s'étoit donné avant
qu'on me donnât à Louis XII. Un simple
Gentilhomme avoit captivé ce cœur fait
pour captiver des Rois. Je respectai mon
rang & mon époux , tant que la destinée
m'enchaîna à l'un & à l'autre. Mais aussitôt
qu'elle m'eut enlevé Louis XII, j'abdi-
quai le rang que je tenois de lui ; j'épou-

ſai mon amant , & j'éprouvai que ſi l'amour habite quelquefois ſur le thrône , il ſe plaît encore mieux loin de la foule qui l'environne & dans l'ombre du myſtère & de la ſolitude.

M. M I G N O T.

C'eſt ce que j'ai vérifié trop tard :

M. D' A N G L E T E R R E.

Comment votre cœur ſe trouva-t'il de vos nouvelles dignités ?

M. M I G N O T.

Il connut quelque tems l'ivreſſe des grandeurs ; mais au village il avoit connu celle de l'amour.

M. D' A N G L E T E R R E.

L'échange ne lui fut point favorable. Il eſt difficile à la fortune d'enchaîner long tems un cœur. Un deſir ſatisfait eſt bientôt ſuivi de quelque autre , qui fait bientôt lui-même place à d'autres vœux plus récents. Les amis de la fortune ſont des ingrats qu'elle ne retient qu'à force de bienfaits , & qui ne la croient jamais quitte envers eux. L'amour a moins de peine à nous ſatisfaire. Tous ſes dons nous

C v

58 MERCURE DE FRANCE.

semblent précieux , & tant qu'il nous les accorde , il est rare que d'autres soins lui disputent notre ame.

M. M I G N O T.

Il est plus rare encore que notre ame connoisse bien ce qu'elle ambitionne , & sache à propos s'arrêter dans ses vues. La fortune me servit d'abord au-delà de toutes mes espérances. Le premier pas qu'elle fit en ma faveur auroit pu la dispenser d'en faire d'autres. Moi-même j'aurois dû borner là mon ambition. Je n'en fis rien. Ce premier pas fait , ne me parut qu'un degré franchi pour m'élever plus haut. Le second pas ne parut encore à mes yeux qu'un nouveau degré. Le troisième ne m'offroit qu'un titre illusoire. Cependant , je préfèrai cette illusion à tout ce que ma fortune avoit eû jusqu'alors de réel.

M. D' A N G L E T E R R E.

Etrange effet de la prévention ! il falloit que votre esprit fût trompé pour que votre cœur fût satisfait. Apprenez moi quels moyens vous employâtes pour captiver tant de cœurs différens ? vous étiez belle , sans doute ?

M. M I G N O T.

Je passois pour l'être ; mais d'autres femmes qui l'étoient davantage n'ont peut-être jamais subjugué personne.

M. D' A N G L E T E R R E.

Vous eûtes apparemment ce que la beauté ne donne pas toujours : les graces.

M. M I G N O T.

J'eus d'abord celles qu'on n'acquiert qu'au village, & dont il faut se défaire à la ville. Je ne répondrois pas qu'il n'y eût alors quelque chose d'assez gauche dans mon maintien. Peut-être même ne m'en suis-je pas trop bien corrigée par la suite. Mais j'avois fixé l'attention ; j'étois devenue un objet de curiosité. On découvroit dans ma destinée quelque chose de bizarre qui me rendoit encore plus intéressante. Une jolie femme a de grands avantages quand elle excite en même tems la curiosité des yeux & celle de l'esprit.

M. D' A N G L E T E R R E.

C'est un rôle bien difficile que de satisfaire l'un & l'autre. Mais vos succès prouvent que ce rôle ne vous fut point

Cvj

60 MERCURE DE FRANCE.

étranger. Une seule chose m'embarasse : Qu'eussiez vous fait dans votre premier état , si la fortune vous y eût laissée ?

M. M I G N O T.

Je n'en fais rien. Peut-être cet état eût-il été pour moi un préservatif contre l'ambition. Le cœur ne desiré que ce qu'il connoît , ou tout au plus ce qu'il soupçonne. La fortune m'avoit placée si bas, qu'elle me réduisit à ne voir que ce qui m'environnoit. Les objets placés au dessus de moi ne pouvoient frapper mes regards, ni mes regards s'élever jusqu'à eux. J'habitois le vallon stérile sans examiner si le haut de la montagne étoit plus fertile & plus habitable.

M. D' A N G L E T E R R E.

L'amour m'apprit de bonne heure à regarder au-dessous du rang où la fortune m'avoit élevée. L'amour est le seul contre-poids de l'ambition. Il rapproche ceux que le préjugé sépare ; ceux même que l'intérêt s'efforce de désunir. Il aime à se jouer de toutes les autres passions , à déranger tous les projets qu'on a formés sans lui. Ce qu'il désapprouve nous coûte & des regrets & de puillans efforts ; & si la rai-

son l'emporte , il lui fait toujours trop acheter sa victoire.

M. M I G N O T.

Est il bien vrai qu'il ne vous laissa aucuns regrets quand vous revintes à lui ?

M. D' A N G L E T E R R E.

Notre cœur est un labyrinthe ; nous nous perdons nous mêmes dans ses détours. J'avois renoncé avec joie au titre de Reine. Celui d'épouse de mon amant combloit tous mes vœux. L'illusion dura même quelque tems. Je me faisois nommer la Reine Duchesse, pour perpétuer le souvenir du sacrifice que j'avois fait à l'amour. Je me rappelai assez tard que j'avois fait un sacrifice, Mais, l'avouerais-je ! il vint un tems où je me le rappelai. Ce n'étoit point des regrets ; mais c'étoient des souvenirs. La tendresse de mon époux me flattoit plus que tous les hommages d'une Cour nombreuse, mais je sentois que ces hommages pourroient aussi me flatter. En un mot, la fin de notre union fut moins heureuse que n'en avoit été le début. En épousant Gerçon j'aurois presque regretté qu'il fût Roi ; dix ans après l'avoir épousé, je regrettois qu'il ne fût que Gerçon.

M. MIGNOT.

On l'a déjà dit bien des fois; notre cœur n'est point fait pour un bonheur soutenu. Ce qui le satisfait dans un tems, le contrarie dans un autre. Il s'occupe toujours plus volontiers de ce qu'il n'a plus que de ce qu'il a. Ce qu'il possède, le laisse à la fin, & ce qu'il a quitté volontairement, dégénère pour lui en privation.

M. D'ANGLETERRE.

Nous sommes sur la terre des êtres vagabonds, toujours incertains de la route que nous devons suivre. Le cœur & l'esprit sont nos guides; mais ces guides s'accordent rarement. Tous deux veulent nous conduire par des chemins opposés; & quelque route que nous prenions, nous finissons toujours par croire que la meilleure étoit celle que nous n'avons pas prise.

Par M. de la Dixmerie.



*A Mademoiselle * *, plus jeune que
l'Auteur , de trois jours.*

TROIS jours plutôt , trois jours plus tard ,
A point nommé , nous eussions pris naissance ,
Et du même astre , ainsi , par un heureux hasard ,
L'un & l'autre de nous eût senti l'influence.
Dès lors mêmes rapports dans nos goûts , nos
besoins ,

Dans notre esprit , dans notre caractère :
En naissant avec vous , j'aurôis eu l'art de plaire.

Ah ! que n'ai-je trois jours de moins !

Mais devoit-on priser cet avantage ,
Puisque , sans l'art d'aimer , il devient superflus ?
Pour moi , quand je naquis , jeune Iris , je reçus
Un cœur sensible , un sincère langage ,
Ils pouvoient être aussi votre partage ;
Que n'avez-vous trois jours de plus !

La nature ainsi peu traitable

Nous donna des lots différens :

Je fais aimer , vous , vous êtes aimable ;
Lequel estimez-vous le plus de ces présens ?

Mais sans chercher à les mettre en balance ,

Je crois , Iris , qu'il vaudroit mieux
Etre ensemble d'intelligence ,

Pour partager des dons si précieux ;

Car après tout , lorsque j'y pense ,

64 MERCURE DE FRANCE.

Trois jours ne devroient pas , hélas ! entre nous
deux ,

Apporter tant de différence :

A mon esprit donnez cet agrément ,

Ces traits heureux , cette délicatesse

Qui du vôtre font l'ornement.

Enseignez-moi l'art de plaire sans cesse ;

Et quand d'un si beau changement

J'aurai recueilli l'avantage ;

Pour me prouver bien mieux la valeur du présent,

Songez à chérir votre ouvrage.

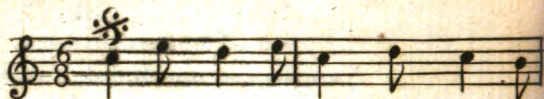
L'ÉLÉPHANT & LES ANES.

Fable.

UN Eléphant païssoit le long d'une prairie ;
Trois Anes étrangers , sans redouter ses coups ,
Brontoient auprès de lui l'herbe tendre & fleurie :
L'Eléphant , qui toujours fut généreux & doux ,
Souffroit , sans dire mot , leur sorte compagne ,
Lorsque nos trois Baudets , poussés apparemment
Par une ridicule & basse jalousie ,
Le mordirent tous trois ; mais si malignement
Que l'Eléphant , outré de ce trait téméraire ,
Vous étend sur le pré le trio mal content ;
Et les Anes soudain , de se plaindre & de braire :
O le cruel , ô le méchant !

Ronde de Lucile.

Àoût.
1773.



Chantons deux Epoux Que sous ses



loix, l'Amour as-semble ; Chantons deux E

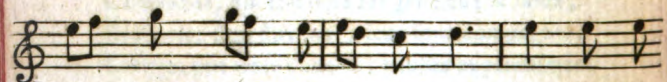


poux Qu'il joint de ses nœuds les plus

Fin.



doux Autour d'eux il nous semble Dan



ser sous deux jeunes ormeaux Qui s'ele



vent ensemble Pour unir leurs rameaux .

Comme il nous estropie , & comme en sa colère
 Le barbare traite les gens !
 Un Cheval , témoin de l'affaire ,
 Etonné de leurs cris , & de leur peu de sens ,
 Leur fit ce beau sermon qui , vu leur caractère ,
 Comme l'on pense bien , ne leur servit de guères :
 O Baudets , à petite & lourde judiciaire !
 Vous avez insulté le Roi des Eléphants ,
 Et vous vous étonnez , après vos coups mordans ,
 Que sa trompe vous moigine !
 Taillez-vous , croyez-moi , troupe inepte & mutine ,
 Et ne faites pas voir , par vos cris impuissans ,
 Qu'Anes vous fûtes d'origine ,
 Et qu'Anes vous serez jusqu'à la fin des tems.

Par M. Siméon Valette

L'EXPLICATION du mot de la première énigme du second volume du *Mercury* du mois de Juillet 1773 , est *Lanterne* ; celui de la seconde est *Alliance* , ou *anneau de mariage* ; celui de la troisième est la *Bouteille* ; celui de la quatrième est le *Rideau du lit*. Le mot du premier logogryphe est *Avoine* ; celui du second est *Marie* , où se trouvent *St. Remy* , *mer* , *rime* , *aire* , *raie* , *mie* , *rame* , *mari* , *ami* ,

66 MERCURE DE FRANCE.

arme, air, & ame; celui du troisième est Problème, où l'on trouve orbe, Pô, or, robe, ombre, merle, Boëme, Mérope, lèpre, pôle, orme, pôle, Rome, rôle, mère, mer, More, bole, blème, moële, pré, poële, pore, perle, père, poëme.

É N I G M E.

Des enfans du Dieu de la Thrace
 Jamais je n'aimai les combats ;
 On me trouve pourtant quelquefois sur leur
 trace,
 Mais je ne les suis point quand ils vont au tré-
 pas.
 Ma sœur est beaucoup plus guerrière :
 Au beau milieu des escadrons
 On la voit, d'une mine fière,
 Affronter mousquets & canons.
 Moins brave qu'elle, plaire est mon unique gloire ;
 C'est là tout mon emploi :
 Je goûte les plaisirs d'une douce victoire ,
 Dès qu'on fait choix de moi.
 Pour obtenir la préférence ,
 Je suis tantôt un Saint & tantôt un Soldat ;
 Assez souvent un Prince adoré dans la France ;
 Un Sultan, un poisson, ce que mène un forçat.
 En tous lieux ma forme varie ;

Mais, quel que soit mon changement divers ,
 Je suis toujours une étoile chérie
 De celui qui rima ces vers.

*A Loisonnière près Carrouges en Normandie ;
 par un zélé sectateur du D... de la V..*

A U T R E.

CHER lecteur, je suis un être
 Difficile à définir ;
 Un instant me voit mourir ,
 Comme un instant me voit naître.
 Je n'ai ni figure ni corps ;
 On fait pourtant par où me prendre.
 Ami lecteur , je ne pourrois te rendre
 Mes traits divers sans d'assez grands efforts.
 Je suis souvent charmant & tendre ;
 Quelquefois , perfide & cruel ,
 J'ai grand soin de cacher mon fiel
 Sous une trompeuse apparence...
 Rarement je vais seul : on nous met deux à deux ;
 Ou même , selon l'occurrence ,
 En plus grand nombre encore. Il est des gens
 heureux ,
 Qui, sans aucune peine, en ont en abondance,
 Et nous cueillent sans nous compter...
 Mais voilà trop longue harangue :

A mon babil, lecteur, je t'entends marmoter
 Qu'au moins je suis pourvu de langue.

A U T R E.

LORSQUE les champs ont perdu leur parure ,
 Et que l'hiver , ramenant les frimats ,
 Par sa rigueur attriste la Nature ,
 On peut , à mes côtés , trouver quelques appas ;
 Alors au tour de moi tout le monde s'empresse ,
 On ne se lasse point de me complimenter ;
 Chacun me flatte , me caresse ,
 Et l'on se plaint quand il faut me quitter :
 A tous ces doux propos on me voit insensible ;
 Ils ne peuvent sur moi faire d'impression ,
 Et , conservant toujours un maintien fort pais-
 ble ,
 Je reçois tout cela sans nulle émotion :
 Mais hélas ! le printemps ranime la nature ;
 On m'ôte de l'endroit où j'étois si fêté.
 Eh pourquoi donc , ingrats , me faire cette in-
 jure ?
 Ne vous souvient-il plus de mon utilité ?

Par M. B. M.

A U T R E.

JE pense que sans vanité,
Je puis me vanter de constance ;
Mon cher lecteur, dès ton enfance
Un seul instant je ne t'ai point quitté,
Et jusqu'à ton heure dernière,
Après de toi chacun pourra me voir.
Si tu veux me connoître, ami, prends ta lumière ;
Mais tu l'éteins, adieu, bon soir.

Par le même.

L O G O G R Y P H E.

J'INSPIRE la gaîté, je produis l'abondance
En différens pays :
L'Espagne, l'Italie & la fertile France,
Sont les heureux climats que sur-tout j'enrichis ;
Car en Flandre, en Hollande, ainsi qu'en Angle-
terre,
On ne me connoît guère.
Lecteur ? si ce début suffit pour me nommer ;
Ce n'est pas encor tout : il faut me disléquer.
Parmi divers objets, qu'à ton intelligence
J'offrirai tour-à-tour, cherche de préférence ;

70 MERCURE DE FRANCE.

Et reconnois d'abord ce séjour de bonheur
 Habité par Adam docile au Créateur ;
 Celle qui partageant sa désobéissance ,
 Eprouva , comme lui , la céleste vengeance ;
 Une Sainte connue ; un Esprit bienheureux ;
 Le premier-mot latin d'un compliment pieux.
 Combine de nouveau mes pieds & ma structure ,
 Je puis paroître , encor , sous plus d'une figure :
 Dérange , ôte & rassemble , à ton gré : tu verras
 Trois villes , deux en France & l'autre aux Pays-
 Bas.

Une fille de Mars que le chagrin entraîne
 Sur un bûcher ardent. Le coursier de Silène.
 Un présent de l'hiver , d'une extrême blancheur ,
 Qui garantit la terre & nuit au voyageur.
 Ce qui de la beauté flétrit les traits sublimes.
 D'un espace de tems les deux noms synonymes.
 Vois , mais fuis , si tu peux certain objet hideux ,
 Appanage fatal d'un destin malheureux.
 Cherche enfin un outil d'assez fréquent usage ,
 Dont une fille s'arme en prenant son ouvrage.
 Tu l'as trouvé , lecteur ; puisses-tu , pour ta peine ,
 Avoir d'un vin exquis ta cave toujours pleine !

Par M. Baroche , abonné au Mercure.



A U T R E.

Je suis, mon cher lecteur, le meilleur & le pire.
 Le sage seul, dit-on, me tient sous son empire,
 L'imprudent ne sçait pas l'art de me gouverner,
 Le beau sexe sur-tout, encor moins me gêner.
 Des mouvemens de l'ame interprète ordinaire,
 A la société je suis fort nécessaire.
 Combine mes six pieds, tu verras aisément
 Ce qui pendant la nuit t'éclaire fort souvent,
 Un messager de Dieu; la plus stupide bête,
 D'un homme sans esprit ordinaire épithète;
 Un royaume fameux; l'ennemi des oiseaux;
 D'un crasseux aigrefin l'ignoble maladie;
 Ce qui peut désigner le tems de notre vie,
 Que la fable a marqué par différens métaux.
 Eh bien! mon cher lecteur, t'en faut-il davan-
 tage?

Ecoute donc: je t'offre encore un élément;
 Ce qui peut te sauver d'un malheureux naufrage;
 Les épis délaissés que cherche l'indigent;
 Ce qui par l'union fait un cercle d'années;
 Et sur le même plan deux lignes inclinées;
 J'ai tout dit, c'est à toi de me bien combiner,
 Si tu veux, cher lecteur, bientôt me deviner.

*Par Mde Seris, Tunisienne, résidante
 à Trans, en Provence,*

A U T R E.

Six pieds , ami lecteur , composent ma structure ,

Mon genre est féminin & telle est ma nature ,
Que quoique par moi-même incapable d'agir ,
Je règle ton devoir , ainsi que ton plaisir.

Tu n'es point un ingrat ; car de bijoux chargée
De toi - même je suis très - souvent consultée.
Que ta femme voudroit avoir un pareil sort !
Mais quoi ! j'en ai trop dit , & déjà sans effort
Tu m'as nommé peut-être & chanté ta victoire ;
Ce n'est pas en un mot , il faut dans ta mémoire
Chercher ce que dans lui renferme encor mon sein.

Il présente d'abord ce que le genre humain
Cherche à se procurer , une fameuse ville
En illustres guerriers autrefois si fertile ,
A quoi nous tendons tous , un endroit élevé ,
Ce métal précieux par nous si recherché ;
Dans une république une place inutile ,
Un ancien patriarche aux loix de Dieu docile
Et sauvé pour cela de la fureur des eaux
Qui d'entières cités ne firent que tombeaux ;
Ce qui tout en naissant s'expose à la critique ,
Un arbre , un homme noir , deux termes de musi-

que ,

Ca

A O U S T. 1773. 73

Ce qu'à présent tu cherche , & , pour tout terminer ,

Ce fluide élément qu'on voit nous entourer.

*Par M. Saute-Montagne , Mineur du
Corps Royal de l'Artillerie.*

A U T R E.

CINQ pieds forment mon tout ; & quelquefois
ce tout.

Se trouve dans ta poche. Ami lecteur, devine ;

Mais il faut calculer pour en venir à bout.

Qui de cinq en ôte un , reste quatre : combine ;

Fais mieux : pour me trouver , entre dans ta cuisine , ..

Par M. . . . à Senlis.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Fables nouvelles par M. l'Abbé Aubert ,
divisées en huit livres , accompagnées
de notes , &c. quatrième édition con-
sidérablement augmentée. A Paris ,
chez Moutard , libraire de Madame*

D

la Dauphine, rue du Hurepoix, à St Ambroise.

DANS la foule des nouvelles fables que l'on voit éclore de tous les côtés, M. l'Abbé Aubert a cru le moment favorable pour donner aux siennes une nouvelle vie, & pour reparaitre avec tous les honneurs d'une quatrième édition. Ce titre même semblerait fait pour prescrire le jugement qu'on en doit porter, si le nombre des éditions avait toujours été une preuve du mérite des ouvrages. Mais ceux qui se souviennent d'avoir eu entre les mains, lorsqu'ils étaient au collège, la sixième édition des fables de Richer, dont aujourd'hui qui que ce soit ne fait un vers, comprendront sans peine comment un recueil de fables mauvaises ou médiocres peut être réimprimé plusieurs fois. On met assez volontiers entre les mains des enfans ces sortes de livres qui contiennent toujours une bonne morale, & qui ayant pour cet âge le mérite d'une historiette, semblent coûter moins d'efforts à la mémoire. En général, tous les livres qui peuvent servir à l'éducation sont plus réimprimés que d'autres. On en peut citer un exemple bien frappant,

Il y a eu plus de vingt éditions du *Traité du vrai Mérite*, & c'est sans contredit une des plus infipides productions qui ayent jamais exercé la presse. Mais il y a eu un tems où il n'y avoit point d'enfant, surtout en province, à qui l'on ne donnât ce livre avec la Bible.

D'ailleurs M. l'abbé Aubert a été loué d'abord par de prétendus juges, dont les louanges ont été depuis appréciées ce qu'elles valaient; mais qui alors en imposaient encore à une partie du Public. Personne n'avait réclamé contre ces éloges, parce que la médiocrité n'alarme personne. Mais il vient un tems où les connoisseurs élèvent la voix, où l'indulgence est passée, & la vérité parle.

C'est ce qui est arrivé à M. l'abbé Aubert. On a vu tant de fois, dans son Journal, que la Fontaine n'avait rien *inventé*, mais que M. l'abbé Aubert avait *inventé* cent cinquante fables, qu'à la fin l'on a voulu voir comment M. l'abbé Aubert *inventait*, & les judicieux auteurs du Journal des Savans ont fort bien remarqué que les fables de M. l'abbé Aubert roulaient presque toutes sur le même fond. On peut ajouter que la plupart n'ont aucun sens; ce qui, comme on

D ij

sçait , est un petit défaut en tout genre d'écrire ; mais sur-tout dans l'apologue , qui doit toujours contenir une leçon. Il est facile de faire voir , par des exemples , que l'on n'avance rien légèrement.

Dans la seconde de ses fables , M. l'abbé Aubert veut montrer que c'est *l'habit qui distingue les hommes dans ce siècle*. Il introduit sur la scène un perroquet & une pie dans la même maison. Le perroquet attire tous les yeux & tous les soins , & la pie est rebutée ; elle s'en plaint. Elle croit ne céder en rien au perroquet ; elle parle comme lui ; pourquoi donc est-il préféré ? Est-ce à cause de son plumage ?

Mon habit est moins beau , mais qu'est-ce que cela ?

Comment ! Margot ; c'est tout dans ce siècle bizarre.

Un fripon est un *homme rare*

Quand il est distingué par-là.

Passons sur l'expression d'*homme rare* , que l'auteur a mis là pour la rime , lorsque la raison demandait :

Un fripon est un honnête homme.

Mais indépendamment de cette faute ;

voilà une fable très-mal imaginée. Le perroquet parle beaucoup mieux que la pie, est beaucoup moins méchant, beaucoup moins voleur, & infiniment plus beau. Il falloit supposer un oiseau qui n'eût de mérite que le plumage, & lui opposer toutes les autres qualités qui lui auraient manqué, & la fable aurait eu du sens. Est ce la peine d'*inventer* ainsi?

Fable V. On veut forcer un renard mendiant à payer des droits au roi des renards, & le roi des renards l'en exempte. L'auteur en conclut qu'il faut que les rois soient bienfaisans. On ne perçoit nulle part aucun droit sur les mendiants; ainsi l'application tombe à faux, & la morale est une vérité si générale & même si vague, que ce n'était pas la peine d'en faire une fable. Il faut des leçons plus particulières.

Dans la fable suivante, un billet de mariage dispute contre un billet d'enterrement. Frivole jeu d'esprit, & qui ne contient que des épigrammes rebattues. Dans la septième, un berger contemple un rocher énorme, & se demande à quoi cela est bon. La foudre tombe dessus, & il s'applaudit de tenir moins de place qu'un rocher, & d'être plus utile. Mais

78 MERCURE DE FRANCE.

la foudre tombe tout aussi souvent sur les arbres, & les arbres sont très utiles. On pourrait d'ailleurs contester sur l'inutilité des rochers. Le fabuliste conclut que la foudre menace les grandeurs. Cela n'est pas neuf, & il y a dans tout cela peu d'*invention*.

Fable X. Une poule couve les œufs d'une canne, & les élève comme elle aurait élevé ses poussins; mais la première fois que les cannetons trouvent de l'eau bourbeuse, ils se plongent dedans, malgré les remontrances de la poule. Le fabuliste conclut que l'éducation ne peut rien contre le naturel. Mais lisez la souris métamorphosée dans la Fontaine, c'est précisément la même chose, & ce n'est pas là *inventer*. Il faut, pour que l'apologue soit neuf, qu'il renferme une leçon qu'un autre apologue n'ait pas donné, ou du moins qu'il la rende beaucoup plus frappante. On peut conclure qu'il ne faut jamais répéter la Fontaine, parce qu'il est difficile, même à M. l'abbé Aubert, de dire mieux que lui.

Fable VIII. C'est une araignée dont les grosses mouches emportent la toile, & qui mange les petites. Cette fable ne peut pas être au nombre des cent cinquante que

l'auteur a inventées. On sait qu'elle est du Scythe Anacharsis. On en peut dire autant des fourmillières, qui refusent de se secourir. C'est un trait de l'histoire des Troglodytes, dans les Lettres Persanes, que l'auteur n'a fait que transporter des hommes aux fourmis. Autant de retranché sur le génie inventeur de M. l'abbé Aubert. Quant au conte d'Hylas & Zénéide, quel auteur intitule, conte moral, & qui, s'il n'est pas moral, est au moins fort long, il est impossible de deviner ce qu'il signifie, & l'on peut croire que M. l'abbé Aubert l'a *inventé*.

On connoît ces vers de M. de Voltaire.

Un Dieu qui prit pitié de la nature humaine
Mit auprès du plaisir le travail & la peine ;
La crainte l'éveilla, l'espoir guida ses pas :
Ce cortège aujourd'hui l'accompagne ici-bas.

M. l'abbé Aubert suppose qu'Esopé a fait une fable sur un pareil sujet, & qu'il a mis le plaisir & la peine aux deux bouts d'une chaîne. Je ne sais pas si Esopé aurait imaginé cette chaîne ; mais j'aime mieux l'imagination de M. de Voltaire dans les quatre vers que je viens de citer.

On connoît encore la fable de la mon-

Div

80 MERCURE DE FRANCE.

tagne en travail , qui enfante une souris. M. l'abbé Aubert a voulu refaire cette fable , & il a mis une poule au lieu d'une montagne. Cette poule fait des cris épouvantables.

Les gens croyaient qu'il allait naître d'elle

Un Eléphant, ou pour le moins un Bœuf.

Dame Poule pondit un œuf.

Il faut convenir que voilà une *invention* bien heureuse. M. l'abbé Aubert ne s'est pas souvenu qu'on n'est point du tout étonné qu'une poule crie en pondant , ni sur-tout qu'elle ponde un œuf : au lieu qu'on est un peu surpris qu'une montagne enfante une souris ; ce qui produit une chute comique , qui est le sens de la fable. Ne valait il pas mieux laisser cette fable comme elle est dans Phèdre , que d'y mêler une pareille *invention* ?

Et la fable des deux moineaux en querelle, qui exposent leurs différends devant un chat , qui les gruge , a-t'elle été difficile à *inventer* , après celle du lapin & de la belette , qui plaident devant Romingobis ? Cette fable , l'une des plus charmantes de la Fontaine , n'a pas pu échapper à l'esprit d'invention de M. l'abbé Aubert.

Et le bouton qui reproche à la rose d'écouter les fleurettes du papillon & de zéphir ; tandis que la rose lui reproche la même coquetterie avec l'abeille & le frélon ; diffère-t-il beaucoup de l'écrevisse enseignant à sa fille à marcher droit ?

M. l'abbé Aubert se souvient , comme on le voit , des idées de la Fontaine. Il se souvient aussi de ses tournures. Voyons s'il a meilleure grace à les imiter.

A ces mots l'animal pervers ,

C'est le Serpent que je veux dire ,

Et non l'homme , &c.

M. l'abbé Aubert a voulu s'approprier ce trait de la Fontaine , & voici comment.

Un Chien avait la table & le lit d'un Poète.

De dire s'il faisait de somptueux repas ,

A parler franchement , je ne le pense pas.

Je garde le silence aussi sur la couchette.

De lits de plume & de mêts délicats

Auteurs & chiens , dit-on , font rarement em-
plette.

L'animal cependant , (je veux parler du Chien.)
&c.

Voilà comme M. l'abbé Aubert imite les finesses de la Fontaine. Ce rapproche

D v.

82 MERCURE DE FRANCE.

ment des auteurs & des chiens , à propos de lits de plume , n'est-il pas d'un excellent goût ?

Autre imitation.

Qui figuré-je à votre avis

Par ce Rat si peu secourable ?

Un Moine ? Non. Mais un Dervis.

Je suppose qu'un Moine est toujours charitable.

LAFONT.

Ce récit peint les Gens de loi ,

J'entends ceux du Japon , du Turc ou des Chinois.

Je n'ai garde vraiment de m'attaquer aux nôtres.

Au moins cette dernière imitation n'est pas ridicule. Mais il faut convenir qu'il n'y a pas un grand mérite à se parer ainsi d'ornemens étrangers.

Quant au style , on trouvera que celui de M. l'Abbé Aubert est en général assez correct. Mais il manque de cette facilité , l'un des premiers agrémens de la fable. Il est sec & maniéré. Il tombe même souvent dans le mauvais goût , sur - tout quand il veut être poète. Il dira d'un Papillon.

A peine a-t'il fini. sa triste jérémiade.

On dit bien jérémiade pour lamentation. Mais une *jérémie* est au moins fort bizarre.

Un homme, qui doué d'un heureux caractère,
Destiné par les Dieux à les *peindre* à la terre, &c.

Comme il s'agit d'un Roi & non pas d'un peintre & d'un sculpteur, le mot nécessaire était *représenter*. On dit bien que l'homme vertueux représente les Dieux sur la terre, mais non pas qu'il *peint* les Dieux à la terre, c'est ce qu'on dirait d'Apelle ou de Phidias.

L'Aurore pour Titon signalait ses ardeurs,
Malgré les tristes fruits de sa métamorphose,
Et dans un char doré, traîné par les Zéphirs,
Sur nos feux satisfaits vengeant ses vains desirs,
Précipitait un tems dont le plaisir dispose ;
Ou pour dire en français la chose,
Le jour venait de naître, &c.

L'auteur a bien raison de finir par l'expliquer en français ; car rien n'est moins français que le galimathias qui précède.

Sur nos feux satisfaits vengeant ses vains desirs,

Est sur-tout incompréhensible. Voici des vers encore plus mauvais.

D vj

Les principes qu'en nous la Providence a mis ;
Niés par maint auteur à cet homme semblable ;
Comme en un centre réunis ,
Dans un récit clair & concis ,
Mélés d'une adroite critique ,
Réveillant ses sens engourdis ;
Font sur lui l'effet du caustique.

M. l'Abbé Aubert, qui prend assez volontiers les meilleurs traits de nos bons auteurs , ne met pas beaucoup d'art dans ses larcins. Si M. Gresset fait dire au Méchant.

Les fots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.

M. l'Abbé Aubert ne manque pas de dire.

De tout tems le Ciel fit les fots
Pour les menus plaisirs du sage.

Il n'y a que *le Sage* qui appartienne ici à M. l'Abbé Aubert, & ce mot gâte tout. Il est très-faux que les fots soient ici-bas pour les menus plaisirs du sage. Ils y sont le plus souvent pour le tourmenter ou tout au moins pour l'ennuyer. Ce qui est très-plaisant dans la bouche d'un méchant qui cherche des victimes, est très mal appliqué au sage qui est souvent victime lui-même.

Si M. Racine le fils a traduit ce vers de Virgile :

Ingentes animos angusto in pectore versant.

Et dans de faibles corps s'allume un grand cour-
rage.

M. l'Abbé Aubert dit en parlant d'une poule :

Son amour était grand bien qu'en un petit cœur.

Si M. de Voltaire a dit :

Il est grand, il est beau de faire des ingrats.

M. l'Abbé Aubert est assez heureux pour changer ainsi ce vers :

Il est beau, *croyez-moi*, de faire des ingrats.

Mais ce qu'il n'a pris à personne, ce sont certains vers philosophiques dont le sens est apparemment très-profond ; car il est difficile de le pénétrer.

La vertu n'est qu'un nom, mais l'orgueil est un être.

J'avoue que je ne comprends pas comment l'orgueil est un être, & comment la vertu n'en est pas un. Cette antithèse est bien extraordinaire.

On ne devinerait jamais comment l'auteur définit peëtiquement un tambour.

L'instrument qui règle le courage

On fait combien la Fontaine excellait dans ses prologues. Ce n'est pas la partie brillante de M. l'Abbé Aubert.

On pourrait extraire du recueil de M. l'Abbé Aubert une demi-douzaine de fables assez agréables, telles que Fanfan & Colas, la Poule & les Poussins, le Miroir, &c. Elles sont cependant inférieures aux bonnes fables de la Mothe & de M. Boifard. J'en excepte un petit apologue philosophique qui est excellent. C'est *le livre de la raison*.

Lorsque le Ciel, prodigue en ses présens,

Combla de biens tant d'êtres différens,

Ouvrages merveilleux de son pouvoir suprême,

De Jupiter, l'homme reçut, dit-on,

Un livre écrit par Minerve elle-même,

Ayant pour titre la raison.

Ce livre ouvert aux yeux de tous les âges

Les devait tous conduire à la vertu.

Mais d'aucun d'eux il ne fut entendu,

Quoiqu'il contint les leçons les plus sages.

L'enfance y vit des mots & rien de plus.

La jeunesse beaucoup d'abus ;

L'âge suivant des regrets superflus,

Et la vieillesse en déchira les pages.

Il n'y a personne qui ne voulût avoir fait cette fable. Mais il n'y en a pas deux de ce genre.

Eloge de la Poësie, discours qui a remporté le prix des Belles-Lettres, au jugement de MM. de la Société royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy ; en l'année 1773 ; par M. Gregoire.

Omne tulit punctum, qui miscuit utile dulci.

HOR. art. poët.

brochure in-8°. A Nancy, chez les Freres Le Sure, Libraires, rue S. Dizier.

Un éloge de la Poësie, sembloit ne devoir être dicté qu'en vers. On pourra néanmoins lire avec intérêt ce nouveau discours rempli d'un sentiment vif pour le premier des arts imitateurs, pour cet art qui agrandit la Sphère étroite de nos idées par la création de mondes nou-

88 MERCURE DE FRANCE.

veaux, & qui ajoute aux charmes de l'éloquence la mesure & l'harmonie si propres à fixer une oreille heureusement organisée. L'orateur s'est affranchi de l'ordre didactique, & on le lui pardonnera aisément. Peut-on parler de la Poésie sans éprouver l'enthousiasme des Poètes? Cet enthousiasme échauffe quelquefois le lecteur; quelquefois aussi il le fatigue, parce que l'orateur ne lui offre pas toujours les images les plus propres à peindre les différentes espèces de Poésie fabulaire, dramatique, épique, lyrique, didactique. L'orateur s'est écarté quelquefois de son sujet, & n'a pas assez insisté sur l'utilité de la Poésie dramatique pour réformer les mœurs, corriger les abus, inspirer l'amour des choses honnêtes, & faire naître les vertus sociales & patriotiques; objet cependant d'autant plus important à traiter que la plupart de nos tragédies, celles mêmes qui sont le plus remplies de maximes de morale n'ont point un but moral bien distinct & ne paroissent avoir été écrites que pour amuser des gens oisifs. Cet objet méritoit encore d'autant plus d'être discuté ici avec un certain détail, que l'orateur s'est

proposé spécialement d'envisager la Poësie sous son point de vue d'utilité. « Que
» la Poësie soit agréable & charmante ,
» tout le monde en convient. Qu'elle
» soit utile, tout le monde n'en convient
» pas. Plusieurs écrivains se sont appli-
» qués à discuter cette question , peu
» l'ont approfondie. Les uns, admirateurs
» outrés d'un art qu'ils cultivoient , ont
» substitué pour le défendre , l'amertume
» de leur zèle à la force du raisonnement ;
» les autres , censeurs fastidieux d'un art
» qu'ils ne connoissoient pas , l'on peint
» d'après leur imagination prévenue. Tant
» il est vrai que rarement l'esprit humain
» fait garder l'équilibre de la raison. Juge
» impartial , je tâcherai de marcher entre
» ces deux excès. J'essayerai de réconcilier
» avec la Poësie , ceux qui lui contestent
» son utilité. Heureux, si je puis réunir
» les avantages de cet art enchanteur , &
» prouver utilement & agréablement qu'il
» joint l'utile à l'agréable » On peut
néanmoins considérer quelquefois les
Muses comme de jeunes Filles qui ayant
la gâité de leur âge , se prêtent volontiers
à un aimable badinage. Les Poësies légè-
res cependant ne doivent être pour elles

98 MERCURE DE FRANCE

que des délassemens. La principale, & la plus noble de leurs fonctions, est d'enseigner aux hommes leurs devoirs. Comme leur but est de plaire & de plaire, en remuant les passions, elles ne doivent jamais exciter en nous, que celles qui peuvent contribuer au bonheur de la société : telles que l'horreur du crime, la compassion pour les malheureux, l'amour de la patrie, &c. Un Poëte qui se rend l'apologiste du vice, commet une sorte de profanation & dégrade, autant qu'il est en lui, le plus sublime des arts,

Traité de Chymie, par M. de Lorme, gentilhomme ordinaire de Sa Majesté, chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint Louis. vol. in 8o. prix 5 liv. broché & 6 liv. relié. A Paris, chez la Veuve Dachezne, Libraire, rue Saint Jacques; Pissot, Quai de Conti; Durand neveu, rue Galand, & Esprit au Palais Royal.

L'introduction de ce traité qui est très étendue, facilitera l'intelligence des procédés. L'auteur dans cette introduction,

donne des notions exactes des substances des trois règnes. Il commence par la définition de la Chymie, & trace une idée générale de la composition des corps, qui est suivie d'un vocabulaire ou d'une explication des termes usités en Chymie. Il parle des différens degrés de feu, des lurs, des affinités, aux quelles succèdent la table de ces mêmes affinités, & celle des caractères chymiques. L'auteur traite ensuite des élémens, ou principes des corps, des corps, des pierres, des substances salines. Il donne leurs combinaisons mutuelles. Il passe aux métaux, à leurs mines. Il expose le jeu des substances salines avec les substances terrestres ou métalliques. Il exquisse ce qui concerne le règne végétal & animal, la teinture considérée comme art, le laboratoire, les vaisseaux & ustensiles de Chymie. L'ouvrage est terminé par le développement des procédés, pour les quels l'auteur suit le même ordre que celui de l'introduction.

Ce traité ne contient rien de neuf ; l'auteur l'a composé d'après les écrits de Messieurs Lémery, Macquer, Baumé, Lewis, Gellert, &c. il s'est approprié les expériences & les observations de ces

92 MERCURE DE FRANCE.

habiles Chymistes, les a réunis dans une espace borné, & a par ce moyen aplani les difficultés, les recherches & les lectures multipliées à la jeunesse & aux gens du monde qui veulent prendre connoissance de la Chymie. Cet abrégé élémentaire est clair, méthodique & précis. On le distinguera de ces compilations ordinaires où le rédacteur le plus souvent étranger à la science dont il parle, a rassemblé sans choix & sans discernement tout ce qui s'est présenté sous sa main.

Nous remercions l'auteur estimable de ce traité, de la leçon qu'il a bien voulu donner au commencement de cet ouvrage, à ceux qui seroient encore tentés de suivre la lumière trompeuse de l'Alchymie. Cette leçon doit d'autant mieux les rendre attentifs, qu'elle leur est donnée par un ami de la vérité qui pense avec raison qu'il est d'un galant homme qui a été surpris dans un piège, & a eu le bonheur d'en échapper, d'éclairer l'humanité & de garantir l'enthousiasme, des appas dangereux qui accréditent & soutiennent l'imposture. C'est d'après l'expérience, c'est après avoir embrassé les promesses de l'Alchymie avec beaucoup de vivacité que M. de L. avertit les amateurs de

l'Alchimie que cette pretendue science n'est qu'un amas d'erreurs & de subtilités. » L'ignorance & la cupidité, continue-t-il, sont la ressource des prétendus adeptes. Cette classe singulière de fripons a été, est, & sera la cause de la ruine de ceux qu'elle pourra séduire ou éblouir par ses fausses promesses. J'ai vu beaucoup de ces fourbes dont j'ai été la dupe, & je n'en ai pas vu un seul capable d'operer cette séduction par la supériorité de ses connoissances, tous sont gauches & mal adroits : cependant, enveloppés du mystère, ou, pour mieux dire, de l'ombre de leur secret imaginaire, ils mènent loin la crédulité surprise. Leur langage ordinaire est de supposer des talens réels pour la transmutation, ou pour le grand elixir, la connoissance de l'alka est universelle, découvertes rares, précieuses, que leur position ne leur permet pas de suivre. Ils annoncent avec impudence des phénomènes qui se sont passés sous leurs yeux, tous signes réels du grand œuvre accompli, qu'ils ont manqué, soit par l'explosion des vaisseaux, soit par la négligence de ceux à qui ils avoient été forcés de le confier pour la conduite

94 MERCURE DE FRANCE.

» de l'opération. Tel est le jargon de
» l'imposture. Tous promettent la certi-
» tude du procédé qu'ils ont touchés de
» près ; & les yeux fascinés, je ne dis
» pas des personnes bruttes, mais des
» gens du monde instruits, éclairés lorsqu'ils sont obsédés par ces misérables, &
» subjugués par l'espoir, n'aperçoivent
» pas que sur cette matière un point qui
» sépare du succès est plus considérable,
» plus étendu que ne pourroient l'être
» mille diamètres de l'espace immense
» qui séparent de notre globe l'étoile fixe
» la plus éloignée de nous. »

Tous les adeptes, gens ordinairement fort peu instruits, ont soin de se renfermer dans un silence mystérieux. S'il en est qui aient quelque lecture, s'ils s'engagent dans quelques dissertations physiques ou chymiques, ils ne manquent point, lorsqu'on veut les ramener aux grands principes de la chymie, de vous dire que leur méthode est celle de la nature, qu'ils ont oublié tout procédé chymique, qu'ils rejettent toute marche relative à cette science, comme impuissante & faite pour écarter de la route que l'on doit suivre. L'auteur prévient donc ceux qui sont enchaînés par les sophistications

de ces trompents adroits, qu'un adepte, s'il en existe, est & doit être un honnête homme, qu'il n'a besoin de personne, que plus heureux, plus riche que tous les rois de la terre réunis, il se suffit à lui-même. Il prévient en même tems, que tout homme qui demande un grand appareil de laboratoire, de l'or, des dépenses sans fin, est un fourbe, un imposteur; que toutes les matières minérales tirées du sein de la terre, dénaturées par la fusion, la dissolution dans les acides, ou altérées par quelques combinaisons, ne peuvent fournir ce principe primitif; ce germe précieux dont ils promettent l'extraction, soit pour la transmutation, soit pour la médecine universelle; enfin que si ce secret existe, il doit s'opérer par une marche simple, sans frais & sans dépense; conséquemment, qu'excepté l'achat modique de quelques instrumens de vil prix, ceux qui ont la fureur de la science hermétique doivent l'abandonner, chasser & faire punir même les prétendus adeptes, si les dépenses excèdent, dans le courant d'une année, trois ou quatre louis.

Discours, lus en présence de M. de Sartine, Conseiller d'Etat, Lieutenant-

96 MERCURE DE FRANCE.

Général de Police, & de M. le Procureur du Roi du Châtelet, à la séance d'ouverture de l'Académie Royale d'Ecriture, le 17 Novembre 1772. *in-4o*. A Paris, de l'imprimerie, de Le Breton, rue de la Harpe.

Cette Académie dans la vue de mériter de plus en plus la protection du Prince, & l'accueil du Public, ne cesse de faire des réformes utiles dans les arts & les sciences qu'elle professe. Elle nous fait part dans le volume que nous venons d'annoncer de ses observations instructives sur l'art d'écrire, & sur celui de la vérification d'écritures, sur l'arithmétique & la grammaire françoise. Ces Discours ont été prononcés par MM. Paillasson secrétaire; Vallain professeur d'écriture; Taxis de Blaireau professeur de calculs; d'Autrepe professeur de vérification; Collier professeur de grammaire françoise; & Poirier directeur.

Lettres du Baron d'Olban, brochure *in-12* de 148 pages. A Paris, chez Merlin, Libraire, rue de la Harpe.

Ce Roman, qui ne sort point de la classe ordinaire de ces fortes d'écrits, nous

nous présente dans le baron d'Olban un amant qui a conçu pour Julie Theville un amour fondé sur le rapport des sentimens. Cet amour est traversé par les intrigues d'une dame de Fligny, qui s'étoit laissé surprendre par une folle passion pour le Baron. On nous peint dans le personnage de cette femme les erreurs & même le ridicule d'un attachement que les gens du monde appellent amour, mais qui n'est qu'une faillie des sens. Cet amour désordonné ne desirant que la jouissance des sens, est peu délicat sur le choix des moyens pour parvenir à ses fins. Il livre l'homme à la haine, à la jalousie, à la vengeance, & à tous les vices. Mais le véritable amour, qui ne peut se passer de la possession du cœur, cherche à mériter cette possession par un attachement respectueux, & des vertus.

La Pharsale, poëme par M. le Chevalier Laurès; volume in 8°. A Paris, chez Ruault, libraire, rue de la Harpe.

Nous avons déjà une traduction ou une imitation de la Pharsale par Brebeuf; mais ce poëte semble s'être battu les flancs pour enchérir encore sur les hyperboles violentes & les pensées gigantesques

E

98. MERCURE DE FRANCE.

de son auteur. M. le C. L. est entré dans la même carrière. Mais éclairé par le flambeau du goût, il s'est permis de retoucher un poëme dont les beautés sont quelquefois déparées par des défauts. Il a saisi les traits les plus piquans de l'original & en a écarté le défaut que l'on reproche communément à Lucain, de se montrer trop souvent à la place de ses acteurs, & de ne savoir pas modérer la fureur poétique qui l'anime. Lucain d'ailleurs, trop voisin des événemens qu'ils décrivoit, n'a osé s'écarter de l'histoire & a rendu par là son poëme sec & aride. M. le Ch. L. a corrigé ce défaut en mêlant des fictions au récit à mesure que le sujet a paru l'exiger. Il a de plus tracé une image rapide des nouvelles expéditions de César jusqu'à sa mort qui est indiquée; il a rendu compte de ses personnages & a par ce moyen complété un poëme que le poëte latin, mort à la fleur de son âge, n'a point eu le tems de terminer. Cette traduction ou plutôt cette imitation de la Pharsale est précédée d'une préface où le lecteur pourra prendre l'idée la plus vraie que l'on puisse se former de Lucain. C'est un poëte qui apprécie un autre poëte, & qui n'a tracé le caractère distinctif du chan-

tre de la Pharsale, qu'après avoir essayé de le faire revivre dans notre langue.

Parmi les descriptions variées qu'offre ce poëme, il en est plusieurs sur lesquelles le poëte François a répandu tout l'intérêt du drame. Celle, par exemple, qui nous représente la vertueuse Cornélie, épouse de Pompée, retirée à Lesbos & y attendant le sort de la journée de Pharsale, a droit de toucher le cœur sensible du lecteur. Le poëte a, dans cette description, fait succéder rapidement les images pour mieux nous peindre l'ennui & les agitations d'une épouse inquiète sur le sort de son époux. Et quel époux ! le grand Pompée, le défenseur de la cause publique. Ce général dont la victoire avoit couronné les entreprises pendant trente-quatre ans, qui avoit dompté tant de nations, qui avoit navigé sur les mers avec cinquens voiles, se voit réduit après la bataille de Pharsale à se sauver dans un esquif avec quelques esclaves.

L'éclat le plus brillant que la fortune donne,
Devient le désespoir de ceux qu'elle abandonne ;
Ils tombent, ces lauriers qui couronnoient leur
front,

Et le revers y grave un éternel affront :

E ij

Tel est le sort des Grands ; dans leur chute fatale ,

De la gloire à la honte il n'est point d'intervalle.

Pompée a trop joui d'un nom sitôt fameux :

Plus il fut élevé , plus il est malheureux.

A travers les forêts , dans l'ombre ténébreuse ,

Il dérobe au vainqueur sa trace tortueuse ;

Il voudroit se cacher aux yeux de l'Univers ;

Pour être méconnu , ses traits lui sont trop chers.

L'infortuné parvient aux bords où le Penée

Couroit ensevelir dans la mer étonnée

L'opprobre de ses flots souillés du sang romain.

Là , celui qui de l'onde est encor souverain ,

Dont les flottes , voguant sous l'œil de la Fortune ,

Impriment le respect aux plaines de Neptune ,

Est réduit à saisir l'asyle chancelant

D'une barque que guide un nautonnier tremblant.

Sur sa route tardive un vaisseau se présente ,

Il y monte : tout sert sa course impatiente ;

Et son cœur qui devance & les vents & les flots ,

Pour joindre Cornélie est déjà dans Lesbos.

Les horreurs de Pharsale y pénètrent ton ame ,

Idole d'un héros que sa douleur réclame !

Tu les vois , & tes cris les marquent , tous ces coups ,

Qui frappent les Romains , peut-être ton époux.

Doute affreux ! long tourment , durera-t'il en-
core ?

Du sommet d'un rocher au lever de l'aurore ,
Ton œil va sur les mers , sous un jour incertain ,
Saisir le premier mâât naissant dans le lointain.
Sa lenteur te désole , il te semble immobile ;
Que l'onde est paresseuse , & que l'air est tran-
quille !

Il vient , il s'agrandit , & quand il entre au port ,
Ton effroi , d'un époux n'ose sonder le sort.
Tu les regretteras , ces alarmes cruelles ;
L'espoir les balançoit , il va fuir avec elles.
Redoute ce vaisseau que t'apportent les vents :
Il t'émeur. . . Tu ne fais. . gémis , il en est tems ;
Pleure , c'est ton époux , qui des champs d'Emat-
hie

Fugitif , pour recours n'a plus que Cornélie.
Il aborde : troublée , elle approche. . . ô douleur !
Sur le front du héros elle a lu son malheur.
Quel objet pour l'amour ! tout souillé de pou-
sière ,

Pâle , fuyant du Ciel l'importune lumière ,
Il incline sa tête , & de ses cheveux blancs
Voile & sauve ses yeux de témoins accablans.
Cette épouse. . Elle cède au tourment qui la
tue ;

Un nuage funèbre enveloppé sa vue ;
Saïsi d'un froid mortel , tout son être a frémi ;
Son corps chancelle , tombe & reste anéanti.

E iij

101 MERCURE DE FRANCE.

Pompée accourt, son cœur n'est plus qu'à la tendresse ;

Sa pitié dans son sein la recueille, la presse ;

Du feu de ses soupirs, dans ses embrasemens ,

Il cherche à pénétrer , à rappeler ses sens ;

Ils s'émeuvent aux traits de cette flamme agile :

Le feu céleste , ainsi fit tressaillir l'argile.

Pompée avec transport voit briller sous les yeux

Le flambeau renaissant de jours si précieux ;

Et quand , dans ses canaux coulant avec la vie,

Le sang a ranimé le front de Cornélie :

« Quoi ! ce cœur , lui dit-il , oubliant sa vertu ,

« Au premier coup du sort dégénère abattu ?

« Fille des Scipions , par un effort suprême,

« Qu'il s'élève plutôt au dessus de lui-même !

« Pour illustrer ses mains , votre sexe n'a pas

« La balance des loix , ni le fer des combats ;

« Selon que son courage y cède ou les surmonte ,

« Les malheurs d'un époux font la gloire ou sa
» honte ;

« Et quand je suis vaincu , consolant ma douleur,

« Ne m'en aimez que plus : voilà votre grandeur.

« Préférez vos périls , compagne de ma fuite ,

« A la foule des Rois qui marchent à ma suite.

« Vous êtes tout pour moi, le cœur de votre époux

« Doit être la patrie & l'Univers pour vous.

« Je rougis de vos pleurs , cessez donc d'en répandre ;
» dre ;

« Cet excès de douleur honorerait ma cendre ;

« Il outrage l'amour, quand je vous suis rendu :
 « Que vous fait ma disgrâce, & qu'avez-vous
 « perdu ?
 « Ma fortune a péri, mais je vous suis fidèle.
 « Pourquoi tant de regrets ! n'auriez-vous aimé
 « qu'elle ? »
 Tu me connois trop bien, tu ne le penses pas ;
 Répond la tendre épouse, . . .

Ce tableau de la fuite de Pompée & de la douleur de Cornélie commence le huitième chant du poème qui en a dix. Nous l'avons cité par ce qu'on y trouve plusieurs de ces expressions qui peignent l'objet à l'imagination, échauffent le sentiment, caractérisent le poète coloriste & annoncent un écrivain qui s'est bien pénétré de son sujet.

Les Mœurs du Jour, ou histoire de Sir William Harrington, écrite du vivant de Richardson, éditeur de Pamela, Clarisse & Grandison; revue & retouchée par lui sur le manuscrit de l'auteur. Traduction de l'Anglois. Quatre parties in 12. A Paris, chez le Jay, libraire, rue St Jacques.

Toute femme qui ne s'offense pas des premières libertés d'un homme est déjà

perdue. C'est parce que de jeunes personnes ont perdu de vue cette leçon de morale de Richardson, qu'elles sont tombées dans l'opprobre, & ont ajouté le remords à leur infortune. Miss Randall, dont on nous décrit la conduite dans ce roman, nous confirme l'importance de la leçon du célèbre moraliste Anglois. Cette jeune personne naturellement confiante & jugeant d'après son propre cœur de la sincérité des protestations d'amour de Sir William Harrington, recevoit avec joie les assurances d'attachement que lui donnoit ce Lord. Elle nous avoue elle même que loin de faire cesser les assiduités de cet amant comme elle l'auroit dû tandis que sa passion naissante pouvoit encore être surmontée, elle cherchoit au contraire à les faciliter jusqu'à ce qu'enfin son fatal amour eut totalement affaibli sa raison & son jugement. Elle manquoit de courage pour repousser comme le devoir l'exigeoit, le perfide, quand il étoit trop entreprenant. Elle craignoit d'offenser un homme, qu'aveuglée par l'espérance qu'il lui avoit donnée, elle regardoit comme devant être un jour son époux. D'heureuses circonstances ont empêché William Harrington de consommer la ruine de celle qui faisoit l'objet de sa passion. Mais si ce

Gentilhomme , rappelé à la vertu par ses propres réflexions, & par les exhortations des Laidi Harrington ses sœurs, a réparé sa faute par le repentir & par un mariage que la vertu prescrivoit , toutes les jeunes personnes qui s'exposent au même danger que Miss Randall peuvent-elles raisonnablement espérer d'échapper également à l'artifice & à l'ignominie ?

Ce roman est dans la forme épistolaire, & les lettres étant écrites par des personnes de caractères différens , elles présentent des maximes & divers traits de conduite , mais qui ne peignent pas plus les mœurs d'aujourd'hui que celles d'un autre siècle. On y voit les intrigues & les petites ruses que les libertins employent ordinairement pour satisfaire ce qu'ils appellent leurs plaisirs. On a aussi la consolation d'y admirer des exemples de sagesse, & d'y trouver des leçons de morale pratique. C'est une moraliste bien estimable que Miss Constance Harrington ; & la leçon qu'elle donne à sa sœur très-portée à la coquetterie , ne sera pas inutile aux jeunes personnes. « Vous dites , lui écrit-elle , que vous ne doutez nullement , que le Lord C. ne fût à vous si vous le vouliez. Ah ! ma sœur , je suis à cet

E v

» égard d'un avis bien différent du vôtre,
 » & cependant je crois qu'il vous aime
 » beaucoup. Mais, Julie, c'est un hom-
 » me d'esprit, & pareilles gens ne se
 » laissent pas mener. Ils peuvent bien d'a-
 » bord se laisser captiver un peu, & s'a-
 » muser de ces verriages, de ces airs de
 » coquette ; mais c'est dans la classe des
 » femmes prudentes & discrettes, qu'ils
 » vont se choisir une épouse : quelque-
 » adonnés qu'ils soient à la galanterie, ils
 » choisissent rarement pour épouse une
 » femme galante ; or telle est la coquet-
 » te. Ils observent tous, & avec justice,
 » que les habirudes sont très-difficiles à
 » détruire, qu'elles sont une seconde na-
 » ture ; & en effet, comment un homme
 » peut-il compter sur l'attachement d'une
 » femme qui n'a eu en tête, pendant
 » plusieurs années, que ses habits, sa
 » toilette, & qui met son unique étude,
 » tout son art, à s'empater du cœur de
 » tout homme qui se trouve sur son che-
 » min ? Peut-il croire, avec la moindre
 » apparence de fondement, que pour al-
 » ler gravement à l'autel, elle puisse
 » changer d'humeur & de caractère,
 » comme elle change de nom ? N'est-il
 » pas au contraire beaucoup mieux fondé

» à craindre que lorsqu'elle sera sa fem-
 » me, cette passion de se faire admirer,
 » ne soit toujours la même? & s'il en est
 » réellement ainsi, quel horrible état!
 » combien il doit être désolant pour lui
 » de voir que cette femme de qui il at-
 » tendoit son plus grand bonheur, mé-
 » prise cette solide joie qu'auroit pro-
 » duite une sincère affection; qu'elle
 » emploie tout son tems à tendre ses filets,
 » pour enlever les cœurs d'un ras de viles
 » créatures, à qui elle auroit dû fermer
 » pour toujours le sien? »

On nous prévient dans un avertissement
 que l'auteur de ce roman étoit ami intime
 de Richardson; que celui-ci, peu avant sa
 mort, corrigea cet écrit & y fit des chan-
 gemens considérables. On ajoute que ces
 corrections ont été soigneusement conser-
 vées dans l'édition qu'on donne au Public.
 Si en lisant ces lettres on ne se sent pas
 ému par un intérêt aussi soutenu, aussi
 touchant que celui qui est répandu dans
 les romans de Richardson, on y trouvera
 du moins cette même attention à rendre
 le vice odieux, ce même soin à inspirer
 le goût des choses honnêtes.

*Anecdotes Espagnoles & Portugaises, de-
 puis l'origine de la Nation jusqu'à nos*

E vj

108. MERCURE DE FRANCE.

jours, 2 vol. in-8°. petit format. A Paris, chez Vincent, imprimeur-libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

Ces Anecdotes font suite aux Anecdotes Françaises, Angloises, Germaniques, Italiennes & aux autres histoires publiées sous cette forme chez le même libraire. Les Anecdotes Espagnoles vont jusqu'en l'année 1759 que mourut Ferdinand VI; & les Anecdotes Portugaises jusqu'en 1750. Jean V mourut cette année à l'âge de 61 ans. Il s'étoit acquis l'amour & l'estime de ses sujets par sa bienfaisance & son attachement aux loix & à la justice. Une Dame qu'il aimoit beaucoup, crut pouvoir lui demander une grace extraordinaire: « ce n'est point à moi qu'il faut » vous adresser, répondit il, mais au Roi » qui demeure au *Terreiro do Paco.* » C'est la place du palais. Ce Prince donnoit trois fois par semaine des audiences publiques à ses sujets, le samedi à la noblesse, & les deux autres jours à tous ceux qui se présentoient. Il étoit permis à chaque particulier d'approcher du trône, de remettre son placet au Souverain, & de l'entretenir de ses affaires. Le Monarque, assis sous un dais, s'appuyoit con-

tre une table sur laquelle étoit une corbeille remplie de pièces d'or, dont il gratifioit ceux qui se trouvoient dans le besoin. Quand il avoit à donner des ordres qui demandoient une prompte exécution, il en chargeoit un des Grands du royaume, qu'il faisoit appeler. Ces audiences jettoient l'épouvante parmi tous ceux dont la conduire étoit repréhensible. Les ministres mêmes n'étoient pas exempts de crainte, & le Roi n'ignoroit rien de ce qui se passoit dans ses états, parce que chacun avoit la liberté de l'en informer. La Noblesse avoit l'honneur de lui parler de bout & les autres à genoux. Il n'y a aucune espèce de sièges dans les appartemens du Roi, & personne ne peut s'y asseoir, pas même le secrétaire d'état, qui est obligé d'écrire à genoux. L'audience commençoit par les hommes, & finissoit par les femmes. Celles-ci prenoient des espèces de mantes ou de domino, qui empêchoient qu'on ne les reconnût. On fait que les Dames Portugaises sortent rarement de chez elles, au point qu'il est passé en proverbe que les femmes ne vont à leur paroisse que trois fois en leur vie, pour y être baptisées, mariées & enterrées. Afin de leur ôter

110 MERCURE DE FRANCE.

tout prétexte de sortir , presque toutes les maisons ont des chapelles où l'on fait dire la Messe.

Sous le règne de ce Prince , en 1748 , un Anglois ennuyé d'entendre assurer que Lisbonne contenoit cinq cens mille habitans , osa parier une somme très considérable qu'il n'y en avoit pas trois cens mille. Après un dénombrement exact on n'en comprit pas plus de deux cens quarrevingt mille , en y comprenant même les étrangers.

Jean V avoit embelli cette capitale de plusieurs monumens , mais qui ont été détruits par le tremblement de terre du premier de Novembre 1755. Il n'existe plus de ces monumens que la précieuse collection de tableaux , de statues , de livres & de manuscrits dont il avoit enrichi sa bibliothèque.

Supplément aux loix & Constitutions de Sa Majesté le Roi de Sardaigne. in 12. A Paris , chez Lejay , libraire , rue St Jacques , au-dessus de celle des Mathurins.

L'empressement avec lequel a été reçu le recueil des loix & des constitutions du Roi de Sardaigne , imprimé en France en

1771, a engagé l'éditeur à donner un supplément à ce recueil. Ce supplément contient le dernier édit de ce Monarque concernant l'affranchissement des devoirs féodaux en Savoye. Tous ceux qui s'intéressent aux droits respectifs des citoyens, applaudiront à cette nouvelle législation, & sauront gré à l'éditeur de la leur faire connoître. Un autre motif l'a déterminé à cette publication, c'est celui de mettre sous les yeux de ses concitoyens qui sont éloignés de leur patrie, le dernier tribut d'amour que ce Roi patriote leur a laissé avant de finir sa glorieuse carrière.

La Comète, conte en l'air. Brochure in-8°.

On en trouve des exemplaires à Paris chez Valleyre l'ainé, rue de la vieille Bouclerie à l'arbre de Jessé, & chez les libraires qui distribuent les nouveautés.

C'est une plaisanterie agréable & légère qu'une circonstance toute récente a fait naître. L'auteur semble n'avoir transféré la scène dans la capitale Chinoise que pour peindre la nôtre avec plus de liberté. On attend une Comète qui doit tout bouleverser sur notre globe & peut-être l'anéantir. Cette perspective donne lieu à bien des regrets, à bien des re-

mords, à des réformes, à des restitutions au moins projetées.

» Ce seroit pourtant dommage que ce
 » pauvre Orang-ti fût noyé, brûlé, ou
 » étouffé, disoit sa femme Adella ! nous
 » sommes très-bons amis depuis que nous
 » ne nous aimons plus ; & maintenant que
 » nous vivons séparés, je serois au déses-
 » poir de le perdre.

» En vérité ! disoit Orang-ti, Adella
 » est bien la femme qu'il me faut, puis
 » qu'elle daigne presque oublier qu'elle
 » est ma femme. Ce seroit dommage
 » qu'une Comète vînt briser une chaîne
 » si commode & si légère !

» Rien n'est plus maussade ! s'écrioit
 » un petit Maître Chinois : j'ai entamé
 » depuis deux jours une affaire avec Al-
 » zamé, & c'est tout au plus si cette mau-
 » dite Comète nous laisse le tems de con-
 » clure.

» Quant à moi, disoit un jeune Man-
 » darin d'armes ruiné par le jeu, les che-
 » vaux & les conlisses, je trouve que j'ai
 » assez bien calculé, & que la Comète
 » cadre au mieux avec mes arrangemens.

» Que maudite soit cette Comète !
 » ajoutoit certain personnage, grand
 » amateur de nouveaux édifices. J'ai ven-
 » du toutes mes terres pour me construire

» une demeure digne de moi : l'édifice est
 » à peine achevé, & voilà qu'une Comète
 » vient le détruire ! autant vaut le céder
 » à mon Architecte à qui je dois tous ses
 » honoraires. Lui même , d'ailleurs ,
 » semble avoir prévu le peu de durée
 » de notre monde , vu le peu de solidité
 » qu'il a donné à ma maison. Il paroît
 » que depuis quelque tems presque tout
 » nos Architectes sont persuadés que la
 » fin du monde est prochaine ».

Viennent ensuite les réformes , les
 restitutions : nouveau sujet de détails
 variés , piquants , & que l'auteur a
 saisis & rendus de la manière la plus
 saillante. Il ne s'appesantit sur rien ; mais
 nul travers à la mode ne lui échappe.
 Il s'est aussi permis de faire justice de
 quelques personnages à qui une correc-
 tion moins légère est bien due , & depuis
 long-tems. Voici comment se termine cer-
 te brochure qu'il étoit difficile de termi-
 ner. « La prédiction ne s'effectua point.
 » Chacun garda ce qu'il avoit ; & tout
 » alla comme auparavant , soit dans l'or-
 » dre physique , soit dans l'ordre moral.
 » On pilla , on barbouilla , on médita , on
 » cabala , on déraisonna , comme on l'a
 » toujours fait , comme on se propose bien
 » de le faire encore. Il n'est pas aussi sûr

» qu'une Comète choquera un jour la ter-
 » re qu'il l'est que l'esprit humain cho-
 » quera tous les jours la raison. Nous
 » n'avons que des probabilités sur les pre-
 » mier point; nous avons une foule de
 » preuves sur l'autre.

» Mais , à tout prendre , notre mon-
 » de , tel qu'il est , vaut encore mieux
 » qu'un monde mondé , calciné , ou vi-
 » trifié. Attendons sans impatience la ré-
 » solution finale.

Debure Père , libraire , quai de Conti ,
 à Paris , & la Veuve Rouzeau Montaut ,
 Imprimeur - libraire à Orléans , associés
 pour la nouvelle édition des ouvrages de
 M. Pothier , conseiller au présidial d'Or-
 léans , donnent avis à MM. les Souscrip-
 teurs qu'ils distribuent actuellement les
 tomes I & II de cette édition , annoncés
 dans le *Prospectus*.

Les mêmes libraires continueront à re-
 cevoir des souscriptions pour le dernier
 ouvrage jusqu'au mois d'Août inclusive-
 ment , en payant la somme de 36 liv.
 pour le premier paiement , & celle de
 6 liv. en retirant les tomes III & IV , qui
 paroîtront au mois de Décembre avec le
 portrait de l'auteur.

Les deux éloges de M. Pothier, rapportés dans ces deux volumes, sont aussi imprimés de format *in-12*. Prix, 1 l. 4 s. brochés en carton, pour être joints, si l'on veut, aux œuvres de M. Pothier, 18 vol. *in-12*.

La réputation de M. Pothier ; l'accueil favorable que le Public a fait à ses ouvrages, & leur grand débit nous dispensent d'en donner ici l'éloge. Ainsi nous nous contenterons d'indiquer ceux dont il s'agit dans cette nouvelle édition.

Ces ouvrages sont tous ceux que M. Pothier a donnés au Public, touchant la Jurisprudence Française : ce qui regarde, 1°. les obligations en général. 2°. Toutes les différentes espèces de Contrats qui peuvent avoir lieu parmi les hommes. 3°. Le traité du Domaine ou Droit de Propriété, & celui de la possession, qui renferme aussi les différentes espèces de Prescriptions pour acquérir. M. Pothier se proposoit de joindre à ces traités, ceux des autres droits réels, tels que ceux des seigneuries féodales & censuelles, des droits de servitudes personnelles & prédiales, des droits d'hypothèque, &c. ; après quoi, il comptoit donner des traités sur les donations entre-vifs, sur les testamens, sur les successions & sur les au-

116 MERCURE DE FRANCE.

tres titres de la Coutume. Sa mort nous a privés de tous ces différens ouvrages ; mais on peut y suppléer par le moyen des introductions que M. Pothier a mises à la tête de chacun des titres de la nouvelle édition qu'il a donnée en 1740, de la Coutume d'Orléans. Ces introductions qui sont extrêmement utiles, peuvent tenir lieu de traités complets sur les matières qui sont l'objet de chacun des titres de cette Coutume. Ainsi, en joignant cet ouvrage de M. Pothier sur la Coutume d'Orléans, à ses autres traités qui sont ici proposés par souscription, on peut être assuré, qu'à la réserve de ce qui concerne notre droit public & l'ordre judiciaire, on aura un corps assez complet de Jurisprudence civile Françoisse.

Conditions de la Souscription.

Ceux qui souscriront pour le présent ouvrage, payeront, sçavoir : en souscrivant, 24 liv.

En retirant au mois de Juin 1773
les tomes I & II. 12

Et en retirant au commencement
du mois de Décembre de la même
année les tomes III & IV, 6

Total, . . . 42 liv.

Ceux qui n'auront point souscrit , payeront l'ouvrage en feuilles ,

52

Il ne sera tiré que très-peu d'exemplaires au-delà des souscriptions ; & les libraires continueront toujours à vendre séparément tous les mêmes traités de l'édition *in-12.* , la somme de 3 liv. le volume relié , ainsi qu'ils ont fait jusqu'à présent.

L'ouvrage sera imprimé de même format , même caractère & même papier que le *Prospectus*.

On souscrira pour le présent ouvrage , à Paris , chez Debure père , libraire , quai des Augustins ; & à Orléans , chez la veuve Rouzeau-Montaut , imprimeur du Roi & de l'Université.

Les souscriptions seront ouvertes jusqu'au premier Avril 1773 inclusivement ; après lequel tems , on ne délivrera plus de souscriptions.

Les mêmes libraires avertissent le Public , qu'ils viennent de mettre en vente une nouvelle édition de la *Coutume d'Orléans* , de M. Pothier , revue , corrigée & augmentée , en un volume *in-4°.* de plus de 900 pages , du prix de 15 liv. relié ,

*Histoire abrégée de tous les Empires ,
Royaumes & Républiques, connus depuis
la création du monde, jusqu'à J. C.*

On en donnera tout à la fois une double édition , pour la commodité du Public , l'une en 20 tableaux ou cartes , d'environ trois pieds de long sur deux & demi de large ; l'autre en 40 cartes d'égale longueur, & de moitié de largeur des premières.

Ces cartes , tant grandes que petites , présentent sous un seul coup - d'œil tous les événemens d'un même tems. Elles sont divisées en autant de colonnes qu'il y a d'empires , Royaumes & républiques, connus dans chaque partie de tems qui s'y trouvent traitées ; à l'exception toutefois de ceux sur lesquels il y a peu de choses à dire , qui sont portés aux pieds des colonnes des états marquants.

Les différens faits y sont rapportés avec leurs dates , chacun dans la colonne de l'Empire , Royaume ou République où il s'est passé , & indiqué seulement par un renvoi dans les colonnes des états qui y ont contribué ou participé. Par exemple , dans le trente-cinquième siècle du monde , la bataille de Tymbrée , gagnée par Cyrus , fondateur de l'Empire Persan , est

seulement annoncée , ainsi que la prise de Sardes & la destruction du Royaume de Lydie , dans la colonne de l'Empire des Perses ; d'où on renvoie pour les détails , à la colonne de ce Royaume.

Il n'y a point un seul trait d'histoire , tant soit peu important , qui soit négligé dans cet ouvrage , où l'auteur s'est appliqué à mettre autant de précision que d'exactitude. Les détails y sont suffisants sans superfluité , & serrés sans omission , ainsi que le Public en jugera lui-même sur les premières cartes qui paroîtront.

Au moyen de la distribution par colonnes & des renvois , l'auteur a été dispensé des répétitions qu'il est impossible d'éviter dans une histoire universelle , faite sur un tout autre plan.

Le tableau donnera une idée de l'ordre qu'on a suivi dans toute la distribution dudit ouvrage.

Ces cartes seront données aux souscripteurs , à raison de trois livres dix sols les grandes , attendu les frais du colage , & les petites de trente-cinq sols chacune.

Elles se vendront aux particuliers , cinq livres les grandes , & cinquante sols les petites.

Il en paroîtra par an douze grandes & vingt-quatre petites ; les premières à com

120 MERCURE DE FRANCE.

mencer du mois de Juin , les secondes , au commencement de Juillet , & ainsi de suite de mois en mois.

Les personnes qui les desireront en format particulier , par exemple *in-4°.* , *in-8°.* , *in-12.* , *in-16.* , *in-24.* , même *in-48.* , auront la bonté d'en écrire à l'auteur , qui les leur fera parvenir , ou brochées , ou reliées.

Ces cartes pourront se réduire dans tous les formats ci-dessus dits , au moyen du double filet qui séparera chaque colonne , qu'on aura soin de disposer pour cet effet ; & au moyen encore de la division par quart sur la hauteur , division qui sera observée dans tout le cours de l'ouvrage.

On ne demande d'avance aux souscripteurs pour aider aux frais considérables de cet ouvrage , que 14 liv.

On renouvellera conséquemment la souscription tous les quatre mois. La première sera ouverte dès que le *Prospectus* paroîtra , & fermée pour Paris à la fin de Mai prochain ; pour les provinces , à la fin de Juillet. La seconde sera ouverte , tant pour la province que pour Paris , au premier Septembre , & fermée au quinze Octobre.

Les personnes qui n'auront pas souscrit

à tems, ne jouiront pas des remises ci-dessus dites ; & paieront pour chaque carte comme les Particuliers.

On soufcrira à Paris , chez le sieur Carpentier , maître de géographie & d'histoire , auteur de ces cartes , rue du Four St Eustache , au numéro 89 ;

Et chez Jorry , fils , imprimeur-libraire , rue de la Huchette , près du petit Châtelet.

Les Souscripteurs , tant à Paris qu'en Province , auront soin de se faire délivrer quittance imprimée & signée de l'auteur.

Chaque carte grande & petite sera signée & paraphée par l'auteur au bas du recto en blanc ; & celles qui pourroient se débiter non signées , seroient de contrefaçon.

Si le tableau présenté , ne suffit pas pour donner une idée juste de l'ouvrage , le Sieur Carpentier se fera un devoir de montrer les cartes manuscrites à ceux qui voudront prendre la peine de passer chez lui les lundi , mardi , jeudi & vendredi matin.

Quoiqu'on ne promette par an que 12 grandes cartes & 24 petites , ce qui fera vingt mois pour avoir la collection de toutes les cartes & l'ouvrage entier ; le Sr Carpentier s'oblige envers le Public , si

112 MERCURE DE FRANCE.

les fonds ne lui manquent pas, de lui fournir cette collection en quinze mois.

Il se propose de donner sur le même plan, l'Histoire de tous les Empires, Royaumes & Républiques, connus depuis Jesus - Christ jusqu'à ce jour.

Le sieur Carpentier prie les personnes qui voudront lui faire l'honneur de lui écrire, relativement à son ouvrage, d'affranchir leurs lettres; sans cela elles resteroient à la poste, ou sans réponse.

La première carte qui paroîtra, contiendra le trente-cinquième siècle du monde. Ce siècle est le seul de toute cette première partie de l'Histoire universelle, où les faits ne soient ni trop, ni trop peu multipliés pour pouvoir se présenter sur une seule des grandes cartes que nous annonçons, & sur deux des petites. C'est conséquemment aussi celui qui peut donner au Public une idée précise de tout l'ouvrage, & y servir de nouveau *Prospectus*. La seconde carte commencera de la Création du Monde. Nous nous presserons d'arriver aux siècles intéressans; toute fois sans rien omettre de ce que les livres saints nous apprennent des autres.

Le sieur Carpentier continue ses cours

A O U S T. 1773. 123.
publics de Géographie & d'Histoire, de
Langue François, & de Style épistolaire,
les lundi, mardi, jeudi & vendredi de-
puis sept heures du matin jusqu'à midi.

Il se dispose encore à mettre incessam-
ment sous presse, en douze tableaux, for-
mat moitié du grand colombier, une
methode pour apprendre la langue latine
sans maître ; & en moins de 18 mois. Il
donnera aussi chaque mois un de ces ta-
bleaux. Les personnes, tant de Paris que
des Provinces, qui désireront se les pro-
curer, sont priées de lui en écrire. Une
fois sûr d'une partie de ses frais, il ne
perdra point un instant pour donner au
Public cette nouvelle marque de son zèle.

*Tableau, tarif & arrondissement de la Sé-
néchaussée de Bellai, ressortissant au
Parlement de Paris pour les régales,
droits des Pairs, parties du Domaine,
appels principaux comme d'abus, &c.
au Conseil Supérieur de Poitiers pour
les affaires civiles ordinaires & crimi-
nelles ; à celui de Clermont pour les
cas ecclésiastiques & les tailles. Par M.
Mailleboy de la Mothe, conseiller du
Roi, son avocat au siège royal de Bel-*

F ij

lai. A Paris , chez Des Ventes de la Doué, libraire , rue St Jacques.

Ce tableau ou indice de la Sénéchaussée de Bellai contient une notice historique de cette Sénéchaussée , un règlement fait pour le salaire des Huissiers , & un arrondissement de la Sénéchaussée , afin de distinguer dans les endroits communs avec les Sièges voisins , ce qui en dépend ou n'en fait pas partie.

Description méthodique d'une Collection de matériaux , du Cabinet de M. D. R. D. L. Ouvrage où l'on donne de nouvelles idées sur la formation & la décomposition des mines , avec un court exposé des sentimens des minéralistes les plus connus sur la nature de chaque espèce de minéraliseur qui s'y rencontre , & la quantité de métal qu'elle produit. Par M. Romé de l'Isle , de l'Académie Electorale des Sciences utiles de Mayence ; vol in 8°. A Paris , chez Didot jeune , Libraire , Quai des Augustins , près le pont S. Michel ; Knapen , Libraire - Imprimeur , au bas de la place du Pont S. Michel.

On trouve chez le même Libraire, des exemplaires en papier d'Hollande, in-4^o, prix 12 liv.

L'Auteur, en faisant cette description méthodique d'une collection particulière, a eu dessein de donner une minéralogie complète. Il s'est moins attaché au nombre qu'au choix des minéraux, de ceux principalement qui étoient les plus propres à répandre du jour dans la formation des mines en général, & sur celle de quelques espèces dont le rapport immédiat avec d'autres espèces qui les accompagnent d'ordinaire, avoit à peine été remarqué.

La plupart des minéralogistes ont bien exposé les caractères distinctifs de chaque espèce de mine, d'après la figure extérieure, son tissu, sa dureté, sa pesanteur, sa couleur, & sur-tout d'après les résultats plus ou moins exacts que l'analyse chymique leur avoit fournis; mais on n'avoit pas assez expliqué l'intime liaison que certaines espèces ont entre-elles. C'est le mérite principal de cet ouvrage, de distinguer, autant qu'il est possible, les *mines primitives* ou *d'ancienne formation*, de celles qui portent

126 MERCURE DE FRANCE.

avec elles les traces d'une origine plus récente. On rencontre , par exemple , les *terres métalliques* sous divers états qu'il ne faut pas confondre. Elles sont ou pures ou mêlées ; elles sont combinées ou non , avec le principe inflammable ; elles sont à l'état de chaux , ou minéralisées par le soufre ou par l'arsenic , ou par l'un & l'autre à la fois.

M. R. D. L. donne des preuves nombreuses de la décomposition de certaines mines & de leur régénération sous une forme , & des qualités souvent très différentes de celles qu'elles avoient auparavant. Il indique quelques uns des moyens dont la nature se sert pour opérer ces transformations dans les mines ; mais loin de penser qu'ils soient les seuls , il est persuadé qu'il en existe beaucoup d'autres , qu'à l'aide de l'observation & de l'expérience , on parviendra peut-être à découvrir un jour. Il suit les différentes espèces de chacun des minéraux qu'il décrit ; il donne leur définition en François , en Allemand , en Latin , tiré des meilleurs Auteurs ; il décrit chaque morceau , & y ajoute ses observations qui sont d'un savant Naturaliste éclairé par les connoissances de la Physique & de la Chymie.

Poëte del signor Abbate Pietro Metastasio, Poëta & Bibliotecario Cesareo

Poësies de M. l'Abbé Métastase, Poëte & Bibliothécaire impérial; 6 volumes in-12, prix 18 liv. en blanc. A Paris, chez Durand, Libraire, rue Galande.

Cette nouvelle édition faite avec beaucoup de soin & d'exactitude, peut servir de suite à la collection des Auteurs Italiens donnés par Proult; & quoiqu'en petit format in-12 & en six volumes, elle est plus complète que celle même en dix volumes in-8o. de 1785. On trouve chez le même Libraire, le dixième volume in 8o. qui se vend séparément, & par supplément à l'ancienne édition.

Les Poësies de M. l'Abbé Métastase font les délices, non-seulement de ses compatriotes, mais encore des étrangers qui connoissent la Langue Italienne. Ce Poëte a excellé dans tous les genres. Il a peint avec délicatesse les jeux des amours & des graces; il a rendu avec énergie l'impétuosité des passions; il se montre toujours maître de son sujet. Aucun Poëte n'a fait des vers en quelque sorte plus lyriques, & qui se prêtent davantage aux formes & au langage de la Musi-

F iv

128. MERCURE DE FRANCE.

que. Aussi presque toutes ses Tragédies & ses Poèmes ont ils été choisis plusieurs fois par les plus grands Maîtres de l'Italie , pour exercer leurs talents , & faire briller leur génie. Quoique ces Tragédies aient été toutes destinées pour la musique , plusieurs pourroient être jouées sans le charme de cet art secondaire , & faire un grand effet par le mouvement des grandes passions, tels que le Démétrius, le Thémistocle, le Titus, le Régulus, &c.

L'estimable Éditeur, M. Conti, a enrichi cette nouvelle édition de notes courtes , mais essentielles ; & il a eu l'agrément de voir son travail approuvé par deux lettres de félicitation de M. l'Abbé Métastase. Nous ne pouvons mieux faire connoître la richesse de cette collection, qu'en rapportant les titres des tragédies, & des autres ouvrages contenus dans chaque volume.

Tome I. Artaxerce , Adrien , Démétrius, Olympias, Hypsipile, Aëlius, Tragédies; le Songe de Scipion.

Tome II. Didon abandonnée , la clémence de Titus , Siroës , Caton à Uti-que , Démophoon , Alexandre dans les Indes, Tragédies; la naissance de Jupiter

Tome III. Achille à Scyros, Cyrus reconnu, Thémistocle, Zénobie, Hypermnestre, Antigone, Sémiramis, Tragedies.

Tome IV. L'Isle déserte, le Roi pasteur, le Héros Chinois, Artilius Régulus, Nitétis, Hercule entre les chemins de la vertu & du vice, (*Alcide al Bivio*), le Triomphe de Clélie, Romulus & Ersilie, Parthenope, Roger, ou la reconnoissance héroïque, la mort de Caton.

Tome V. Les Chinois, le Véritable Hommage, l'Amour prisonnier, le Cyclope, l'Asyle d'amour, La Paix entre la vertu & la valeur, le Temple de l'Éternité, la querelle des Dieux, les Graces vengées, le Palladium conservé, le Parnasse accusé & défendu, Astrée apaisée, le Songe, Egérie, le Parnasse en confusion, Galatée, Endimion, les jardins des Hespérides, Angélique, les Vœux Publics, le Bonheur Public, trois Epithalames; le Chemin de la gloire.

Tome VI. Joas, Roi de Juda; Bérthulie délivrée, Ste Hélène au Calvaire, Joseph reconnu, la mort d'Abel, la Passion de Jesus-Christ. Ode sur la naissance de Notre Seigneur pour la fête de Noël.

F v

130. **MERCURE DE FRANCE.**

Isaac , figure du Rédempteur ; Justin , Tragédie composée par l'Auteur à l'âge de 14 ans. Vingt - deux Sonnets , cinq chansons , dix sept Cantates , le festin des Dieux , l'Origine des Loix , l'Enlèvement d'Europe , Lettre de M. l'Abbé Métastasio à l'Editeur , Table des Airs.

Tarifs nouveaux & universels , où l'on trouve à l'infini les compres faits pour le partage des Sociétés , tel nombre d'associés qu'ils soient , & telle somme que ce soit à partager ; & pour toutes les autres parties de partage , à tant la chose : combien une , ainsi qu'un autre.

Pour le marc la livre , où tous les compres sont faits depuis 10 liv. jusqu'à 1000000 livres ; & à l'infini par explication , par Fleuri , maître de pension à Fismes ; première édition.

A Reims , chez Pierre - Nicolas Ant. Piérard , imprimeur - libraire , Parvis Notre Dame ; 1773 in 4^o.

Cet ouvrage présente une suite de calculs *faits* qui doivent sans doute abrégé beaucoup le travail de ceux qui sont obligés d'en faire usage.

Éléments d'Histoire générale, seconde partie, *Histoire moderne* ; par M. l'Abbé Millot, des Académies de Lyon & de Nancy, cinq volumes in-douze, à Paris, chez Prault, Imprimeur, Quai de Gêvres.

On trouve aussi des Exemplaires de l'Histoire moderne, ainsi que de l'Histoire ancienne, & des autres ouvrages de l'Auteur, chez Durand, neveu, Libraire, rue Galande.

Ces élémens de l'Histoire sont faits, non pour des enfans encore incapables de réflexions suivies, mais pour la jeunesse déjà instruite par les premières études, & pour les personnes du monde qui veulent ou acquérir les principales notions historiques, ou se les retracer avec fruit, sans une trop longue étude.

Le titre d'*éléments* n'est point susceptible ici du sens rigoureux qu'on y attache en d'autres genres. L'Auteur a voulu tracer le grand tableau des choses humaines, & ne présenter que ce qu'il falloit absolument de détails pour fixer l'attention sur les faits les plus importants à retenir : il a raisonné sur l'histoire pour en tirer des idées justes & des con-

123. MERCURE DE FRANCE.

séquences pratiques sur tout ce qui intéresse la société : il s'est principalement attaché à rapprocher les objets analogues, à marquer l'enchaînement des causes & des effets, à observer le principe des diverses révolutions, à suivre la marche de l'intelligence humaine, enfin à distribuer les matières dans certaines bornes où elles puissent être apperçues distinctement. Ce plan est rempli avec beaucoup d'élégance & de précision, par M. l'Abbé Millot, & son ouvrage se fait lire avec autant d'intérêt que de curiosité. Voici comme il termine cette histoire moderne.

En contemplant les nations Asiatiques, la plupart très-malheureuses au centre des bienfaits de la nature; en les voyant peu avancées dans la carrière du génie, quoique leurs progrès fussent prodigieux en comparaison des nôtres, si l'on remonte au-delà du seizième siècle; en examinant sur-tout le sort des Indiens, à qui la terre offre, presque sans travail, les fruits les plus délicieux, & dont le pays est presque désert, sous le fleau du despotisme; en considérant à quel point tout dégénère sous le plus beau ciel, & comment la valeur même des Tartares

y devient mollesse & inertie, on connoît toute l'influence du climat, combinée avec celle des causes morales; on se félicite d'avoir une patrie où les vrais biens de l'humanité sont plus solides & en plus grand nombre, puisqu'ils sont le fruit tardif de la raison, du travail, de cette industrie créatrice qu'excite le besoin, que la liberté anime, & qui fait triompher l'homme de tous les obstacles de la nature, ou plutôt qui soumet en quelque sorte à ses loix la nature entière.

Malheureusement le choc des passions, des erreurs & des abus, traverse encore à beaucoup d'égards les effets d'une lumière bienfaisante. Sans doute la société humaine & politique n'est point capable d'un certain degré de perfection : les vices y feront toujours éclore des ronces; l'intérêt particulier y sera toujours en guerre sourde avec l'intérêt général. Mais qu'un Gouvernement éclairé & ferme entreprenne de réformer, sinon tous les abus, (chose impossible), du moins tous ceux que la prudence permet de proscrire; qu'il fonde la prospérité publique sur des loix simples, impartiales, maintenues avec autant de vigueur que d'humanité; qu'il encourage,

& les travaux qui nourrissent les peuples, & ceux qui les éclairent utilement; qu'il fasse passer aux mœurs & aux talens respectables la considération usurpée par l'insolente fortune; que l'éducation surtout forme des citoyens pour les divers états que l'on doit remplir, au lieu d'user la jeunesse dans une étude stérile de mots, au lieu de lui inspirer le dégoût des bonnes choses, en les forçant de dévorer l'ennui d'un inutile travail: osons le prédire avec confiance, un tel changement, s'il arrive jamais, produira des miracles de félicité & de gloire dans la partie de l'Europe où il sera exécuté.

C'est l'erreur, presque toujours une erreur absurde, qui a enfanté les mauvais principes, les mauvaises institutions, les mauvaises loix, les mauvais systèmes d'où sont nés la plupart des maux de la société civile; l'histoire le démontre par une infinité d'exemples; l'histoire devrait donc apprendre aux Rois & aux hommes d'Etat à corriger les défauts du Gouvernement, & à poser les vrais fondemens du bien public; elle doit apprendre aux Ministres de la religion à la rendre de plus en plus respectable, en l'appliquant au bonheur du citoyen,

par la culture de la vérité & des mœurs; elle doit apprendre aux particuliers que nul bien n'existe sans quelque mélange de mal; que la perfection est une chimère; qu'il faut savoir supporter ce qu'il est impossible de changer; que la modération fait également la sagesse & le bonheur; enfin que pour vivre heureux avec les hommes, il faut pouvoir vivre content avec soi même, avantage précieux attaché à la raison & à la vertu.

La génération ou exposition des phénomènes relatifs à cette fonction naturelle, de leur mécanisme, de leurs causes en partie, & des effets immédiats qui en résultent, traduite de la Physiologie de M. de Haller, augmentée de quelques notes & d'une dissertation sur l'origine des eaux de l'Amnios, 2 vol. grand in-8°. à Paris chez Des Ventes de la Doué, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis le Collège de Louis le Grand.

Les savans connoissent le mérite de la *Physiologie* de M. de Haller : tout volumineux qu'est ce grand ouvrage, on ne peut lui reprocher ni redondance ni redites, & le lecteur y admire même

dans les moindres détails, les grandes vues de son Auteur & l'immensité de ses connoissances.

Quoique la partie de la Physiologie qui concerne la génération, en soit presque le terme, elle est traitée avec autant de soin & de vérité que d'érudition. Le mécanisme de la reproduction des êtres animés, est un mystère impénétrable à l'œil du Physicien ; cependant elle est le résultat d'un nombre de causes de détail qui ne nous sont pas entièrement cachées ; elle donne lieu aussi à beaucoup de phénomènes qui sont soumis à nos sens : mais nous nous n'avions, avant M. de Haller, sur ces objets, que des observations éparfes & sans ordre ; la plupart étoient contradictoires, toutes manquoient de précision, & beaucoup d'entr'elles étoient totalement fausses ; il en étoit de même des raisonnemens qu'on avoit faits d'après ces observations. Puisque les choses étoient mal vues, il étoit impossible que les conséquences qu'on en tiroit fussent conformes à la vérité. Notre Auteur infatigable dans ses travaux, a pour-suivi la nature dans ses derniers retranchemens ; il a fait & répété à l'infini des observations sur des cadavres, sur des em-

bryons, sur des fœtus, sur des animaux vivans, sur des œufs à l'incubation, &c. enfin il est parvenu à répandre autant de clarté & de certitude qu'il étoit possible, dans une matière aussi obscure que l'est la génération. Sans entrer dans le détail de la manière dont elle est traitée, on peut dire qu'il eût été impossible de le faire d'une manière plus satisfaisante; & nous ajouterons que les détails en sont curieux & intéressans.

M. le Bas, Censeur Royal, célèbre Maître en Chirurgie & Auteur de plusieurs bons ouvrages, juge que le Traducteur a rendu les idées de l'Auteur avec justesse & précision, & que l'ouvrage de M. de Haller a rencontré dans cette traduction ce qui lui étoit nécessaire pour être à la portée de ses lecteurs; que les notes ajoutées par le Traducteur décèlent l'homme instruit dans cette matière, & sont d'un grand secours pour l'intelligence du texte. Le traducteur donne aussi la solution d'un problème important & difficile sur l'accouchement.

Vocabulaire Technique, ou Dictionnaire raisonné de tous les termes usités dans les Arts & Métiers, tome cinquième; servant de suite au Dictionnaire des

138 MERCURE DE FRANCE.

Arts & Métiers; par M. l'Abbé Jaubert, de l'Académie des Sciences de Bordeaux. On pourra encore souscrire pour cet ouvrage jusqu'au premier Octobre prochain, en payant les cinq volumes en feuille 20 livres.

Le Vocabulaire Technique ou le Dictionnaire des termes employés dans les Arts & Métiers, doit d'autant plus intéresser les artistes & les amateurs, que cette nomenclature manque absolument dans notre langue, & qu'elle doit contribuer à l'enrichir.

Si depuis un siècle les arts libéraux & les sciences ont enrichi la langue françoise de plusieurs mots nouveaux, quelle richesse ne peut-on pas encore tirer des arts mécaniques, où la prodigieuse quantité de machines & d'outils nouveaux, donne sans cesse le besoin d'expressions nouvelles ?

Ce Vocabulaire est suivi d'une table historique, dans laquelle on trouve les noms des inventeurs des arts, de ceux qui s'y sont distingués en les perfectionnant, des Auteurs qui en ont traité, & tout ce qu'il y a d'historique, relativement à l'origine, aux progrès de ces

A O U S T. 1773. 139
mêmes arts, & aux différentes matières
qu'on y emploie.

*Histoire de l'inoculation de la petite vérole,
ou Recueil de Mémoires, Lettres,
Extraits & autres écrits sur la petite
vérole artificielle; par M. de la Con-
damine, de l'Académie Française &
de l'Académie Royale des sciences.*

Qui novus hic nostris successit sedibus hospes?
Quem sese ore ferens?

VIRE.

seconde partie, in-12. A Amsterdam,
par la Société Typographique; & à Pa-
ris, Hôtel de Thou, rue des Poitevins,
1773, in-12.

On a rassemblé dans cet ouvrage ce
que M. de la Condamine a publié sur
la petite vérole artificielle, non seule-
ment les discours qu'il a lus dans les
séances publiques de l'Académie Royale
des Sciences, mais encore tout ce qui
est dispersé dans un grand nombre de
recueils : on y a joint aussi beaucoup de
pièces qui n'avoient pas encore vu le
jour. L'Auteur a toujours eu soin de
citer les garants de tous les faits qu'il
avance, & de mettre ses lecteurs à portée

de s'instruire à fond sur la matière qu'il traite, en indiquant les ouvrages les plus estimés en ce genre. Cette histoire si intéressante pour l'humanité, répand le plus grand jour sur les bienfaits de l'inoculation, par l'ensemble des faits, des objections, des réponses, de l'adoption de cette méthode par toutes les nations policées, & de ses succès constans & démontrés.

Traité de la nouvelle méthode d'inoculer la petite vérole ; par M. Vieussieux, D. M.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

BOIL. art. poët.

A Genève, chez Emmanuel Davillard, 1773, in-8°.

On considère dans cet ouvrage l'âge le plus convenable à l'inoculation, ainsi que les saisons, les tempéramens, la préparation, l'inoculation, les effets de l'opération, le traitement & les avantages de la nouvelle méthode. On répond aux objections faites contre cette pratique; on donne le détail de quelques-unes des premières inoculations faites

à Genève; on fait l'application de la nouvelle méthode au traitement de la petite vérole naturelle, & l'on en examine les suites,

L'Amour à Tempé, Pastorale érotique en deux actes & en prose; par Madame C. à Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue S. Jacques; Durand, neveu, rue Galande; Delalain, rue de la Comédie,

L'Amour se félicite d'être à Tempé; il prend les habits qui lui ont été consacrés par un berger; & sous ce déguisement, il consulte les cœurs de ses sujets. Mœris croit en vain que ses richesses suffisent pour le faire aimer de Pholoé: le jeune Hyacinthe lui est préféré. Mœris développe le caractère d'un homme dur, avare & jaloux. Hyacinthe & Pholoé plaisent par leur innocence & leur ingénuité; leur tendresse fait leur bonheur & leur richesse; ils s'amuse à de petits jeux auxquels l'Amour paroît aussi s'intéresser. La cabane d'Yphianasse, mère de Pholoé, est embrasée, & Mœris leur offre sa maison, à condition qu'il épousera Pholoé. La Bergère gémit de cet accident cruel, & plus encore d'être séparée.

142 MERCURE DE FRANCE.

de son amant, qui doit, suivant l'Oracle, recevoir une Nymphe de la main d'un Dieu. Mais le fidèle Hyacinthe veut toujours être à Pholoé. Lamon, père d'Hyacinthe, offre sa cabane lorsqu'on vient encore annoncer qu'elle est écroulée.

Mœris renonce alors à Pholoé, craignant d'avoir trop d'infortunés à secourir. Enfin l'amour se fait connoître; il couronne les vœux des deux Bergers; il les comble de biens & assure leur bonheur; il maudit le riche & dur Mœris; il lui dit : « Le
 » dégoût volera sur ta tête, tu maudiras
 » tes richesses, & ton exemple redoutable
 » épouvantera Tempé, tant que l'amour
 » sera la plus chère des passions de ses
 » habitans; car j'en jure par le Styx,
 » c'est ainsi que je traiterai désormais
 » tous les riches sans humanité. »

Il est difficile de soutenir l'attention avec une pastorale, sans le secours du chant & des danses; l'action en est toujours trop simple pour être dramatique, & le langage & les mœurs nous sont trop étrangers pour intéresser. L'Ydile & l'Eglogue sont pareillement des genres abandonnés, parce qu'ils n'ont que les mêmes images & les mêmes comparaisons à nous offrir, & que tout a été dit.

Histoire des Philosophes anciens, & celle des Philosophes modernes ; par M. Savérien ; avec leurs portraits.

Bleuet, Libraire sur le Pont S. Michel, & *Guillaume* fils, aussi Libraire sur la place dudit Pont, préviennent le Public qu'ils ont acquis l'*Histoire des Philosophes anciens ; par M. Savérien*, 5 volumes in-12, & *celle des Philosophes modernes*, par le même Auteur, 8 volumes in-4°. & 8 volumes in-12, avec leurs portraits. Comme les premiers volumes de ces deux différens ouvrages ont été imprimés plusieurs fois pendant les quinze années qu'on a mis à les exécuter, & qu'il ne reste qu'un certain nombre d'exemplaires des derniers volumes, les susdits Libraires ne s'engagent à en donner des séparés, pour compléter ceux qui ont le commencement, que jusqu'au premier Janvier 1774.

Telle est l'annonce des Libraires que nous venons de nommer, & qui ont acquis l'*Histoire générale des Philosophes anciens & modernes*, dans laquelle ils ont ajouté que pour donner à l'in-4°. un degré de mérite qu'il n'avoit pas, ils ont fait graver de nouveaux cartouches, ceux dont

144 MERCURE DE FRANCE.

on s'étoit servi jusqu'à présent faisant un très mauvais effet; & on trouve encore dans cette annonce les noms des Philosophes anciens & modernes qui composent les treize volumes de l'Histoire générale des Philosophes. Dans notre Mercure d'Ayri], second volume, nous avons fait connoître ceux qui remplissent les 8 volumes de l'Histoire des Philosophes modernes, en annonçant la publication du huitième & dernier volume de cette histoire. Nous nous bornerons donc ici à transcrire les noms des Philosophes anciens, pour mettre le Public à portée de connoître toute cette composition.

Philosophes antiens.

Tome I. Lycurgue, Solon, Chilon, Pittacus, Bias, Cleobule, Esope, Anacharsis, Epimenide, Pherecyde.

Tome II. Xenophane, Zenon d'Elée, Héraclite, Démocrite, Protagoras, Socrate, Euclide de Megare, Platon, Aristippe, Xenocrate.

Tomelll. Antisthene, Diogene, Cratès, Zenon, Chryssippe, Epicure, Theophraste, Arcésilas, Pyrrhon, Carneade.

Tome

Tome IV. Senèque, Epictète, Apollonius de Thyane, Marc Aurele, Confucius, Thalès, Pythagore, Anaxagore, Leucippe, Pythéas.

Tome. V. Aristote, Archimède, Hypparque, Plinè, Ptolomée, Albert-le grand, Roger Bacon, Arnaud de Villeneuve.

Phædri Fabulæ. L. Annæi Senecæ ac Publii Syri Sententiæ. *Aureliæ*, sumpt. Couret de Villeneuve Jun. Bibliop. 1773.

Cette petite édition, en très-petit format & très-petits caractères, est à l'imitation de celle du Louvre, & parfaitement exécutée : elle se vend, reliée en maroquin, 6 liv. ; & se trouve à Paris chez Saillant & Nyon, Libraires, rue S. Jean de Beauvais.

On trouve Hôtel de Thou, rue des Poitevins, un ouvrage nouveau, intitulé : *Hortus Romanus, juxta systema Tournefortianum* ; curâ & studio Georgii Bonelli, publico Medicinæ Professore, cum 100. Tabulis in ære incisâs, & coloribus depictis, à Liberato Sabbati,

G

146 MERCURE DE FRANCE.

Chirurgiæ Professore , & horri custode.
In Roma 1772 , in fol. cartâ maximâ.

*Avis sur la contrefaçon de la collection
de Jurisprudence par feu Me Denisart.*

Il est de l'intérêt du Public d'être averti qu'on a contrefait la collection de jurisprudence par feu M^e. Denisart , & que cette contrefaçon est incomplète & remplie de fautes essentielles.

Elle est défectueuse en ce que depuis l'édition de 1771 , qui est la dernière & la seule véritable , il a été imprimé un carton , & les fautes corrigées par ce carton se trouvent conservées dans la contrefaçon. De plus , cette contrefaçon imprimée à la hâte comme tous les ouvrages de cette nature , où la seule avidité du gain , la crainte d'être saisi & puni suivant la rigueur des ordonnances , empêchent de donner le soin & l'attention convenables , est remplie d'une infinité de fautes d'impression ; notamment dans les dates où l'on trouve tantôt 1735 pour 1753 , 1748 pour 1758 , &c. &c. &c. En sorte qu'on seroit exposé à citer faux autant de fois que l'occasion de citer se présenteroit.

La hardiesse & la fraude du contrefacteur ont été jusqu'au point d'annoncer cette édition comme étant la huitième, revue, & considérablement augmentée, & se vendant chez la Veuve Desaint, Paris 1773, lorsqu'il est notoire qu'il n'y a pas d'autre édition actuelle que la septième, donnée au Public en 1771, avec le privilège à la fin du quatrième volume, privilège omis prudemment dans la contrefaction : observons encore qu'il s'y trouve plus de 400 pages de moins que dans la véritable édition de 1771, ce qui provient de la finesse du caractère imprimé très-blanc, & par là, très-fatigant pour les yeux : des défauts si marqués doivent bien suffire pour faire rejeter cette contrefaction. Le seul intérêt du Public, indépendamment de l'équité naturelle, le portera sans doute à préférer l'édition originale qui est la septième, sous la date de 1771. Elle ne peut se trouver que chez la Veuve Desaint, libraire, à Paris, rue du Foin St Jacques, attendu qu'elle en a seule & le fonds & le privilège, ainsi que celui des actes de Notoriété du Châtelet de Paris, donnés par le même auteur, & réimprimés avec augmentations en 1769.

A C A D É M I E.

Séance publique de l'Académie royale de Nîmes, tenue dans la salle de l'hôtel-de-ville, le mardi 8 Juin 1773.

M. l'Evêque de Nîmes, protecteur de l'Académie, a ouvert la séance par un discours sur l'usage que les gens de lettres, & principalement, les Académiciens, doivent faire de leurs talens, & les écueils qu'ils doivent éviter.

M. de Verot, Conseiller au Conseil Supérieur, Directeur de l'Académie, après avoir exhorté les Académiciens à remplir les devoirs que ce titre leur impose, a fait l'éloge historique de feu **M. Léon Ménard**, de l'Académie de Nîmes, & de celle des inscriptions & belles lettres de Paris.

M. Teissier de Marguerittes, ci-devant Associé libre, nommé depuis peu Académicien à la place de feu **M. de Lascel** son parent, a fait un remerciement à ce sujet; après lequel il a lu l'éloge historique de son prédécesseur, & celui de

M. Novi de Caveirac son oncle, Doyen du Conseil Supérieur, que l'Académie a perdu depuis quelques mois, pendant qu'il en étoit Directeur. M. de Marguerittes a terminé son éloge en lui appliquant ces deux vers d'Horace sur la mort de Quintilius :

multis ille bonis flebilis occidit ,

Nulli flebilior quàm mihi.

M. Baragnon ; Avocat, a lu une élégie sur la mort de son fils , & sur celle de son ami.

M. l'Abbé Paulian a fait part à la Compagnie d'un Mémoire sur les comètes ; dans lequel , après avoir exposé & réfuté le sentiment d'Aristote & celui de Descartes sur cette matière , il a rapporté divers argumens tendans à prouver que les comètes sont de véritables planètes , dont le cours est si bien réglé , que leur apparition ne doit donner aucune alarme aux habitans de la terre . & qu'elles ne sçauroient avoir aucune influence sur notre globe , non plus que ce qu'on appelle leur *queue* , leur *barbe* , leur *chevelure*.

M. Vincent , Négociant , Chancelier de l'Académie , a lu une Fable allégo-

150 MERCURE DE FRANCE:

rique, intitulée, *l'Industrie & la Force*, dont le but est de montrer que les productions de la terre, telles que la nature les fait naître, même avec le secours de l'agriculture, ne sont point suffisantes à l'homme, & que c'est l'industrie qui lui procure les jouissances qui rendent sa vie heureuse dans la société.

Après la lecture ces divers ouvrages, M. Seguiet, Secrétaire perpétuel, a annoncé le sujet d'un prix pour l'année 1774, par la lecture du programme ci-joint : il y a ajouté quelques considérations sur les avantages qui résulteroient pour la Ville de Nîmes, des fontaines qu'on pourroit distribuer dans les différens quartiers, & a rendu au généreux anonyme qui a fait les fonds du prix, le tribut d'éloges dû à son zèle & à son patriotisme.

Enfin M. de Verot, Directeur, a terminé la séance par quelques réflexions sur le sujet proposé par l'Académie.

Programme de l'Académie Royale de Nîmes.

Prix proposé pour l'année 1774.

Un Citoyen a fait remettre à l'Académie 300 liv. ; il les a destinées à l'Au-

teur qui, au jugement de l'Académie, aura le mieux traité un sujet, non de pur agrément, ni d'une utilité trop générale, mais d'une utilité propre à la Ville de Nîmes.

Pour remplir les vues de ce zélé Citoyen, l'Académie donnera une médaille d'or de la valeur de 300 livres, ou la même somme en argent, à celui qui indiquera,

Le moyen le plus simple & le moins dispendieux d'avoir des fontaines dans différens quartiers de la Ville de Nîmes.

Les Auteurs enverront, franche de port, une copie lisible de leur ouvrage, à M. Seguiet, Secrétaire perpétuel de l'Académie.

Ils écriront sur cette copie une sentence; ils y joindront un billet cacheté, qui contiendra leur nom, leur qualité, leur demeure, & sur lequel la même sentence sera répétée. Ce billet ne sera point ouvert si l'ouvrage n'est point couronné.

Les ouvrages envoyés après le 31 Mars 1774, ne seront point reçus.

Les Membres de l'Académie, ses Associés, & les Auteurs qui se seront

152 MERCURE DE FRANCE.

fait connoître, ne seront pas admis au concours.

Le prix sera adjugé, & l'ouvrage qui l'aura mérité sera lu à la séance publique du 7 Juin 1774.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'Académie royale de Musique a donné le vendredi 16 Juillet, la première représentation des *Fragmens héroïques*; Ballet composé de l'acte d'Ovide & Julie, de celui du Feu (des Elémens) & de l'acte des Sauvages.

Le Poëme de l'acte d'Ovide & Julie est de Fuzelier; la Musique est de M. de Cardonne.

Les acteurs sont *Julie* fille d'Auguste, représentée par Mde. Larrivée.

Albine confidente de Julie, Mlle. Beaumefnil.

Ovide, M. le Gros,

Julie ne peut cacher l'amour qu'elle ressent pour Ovide;

Et comment oublier l'objet de mon amour?

Non, non, ma flamme m'est trop chère.
 Ovide est fait pour charmer :
 Nous tenons de lui l'art d'aimer ;
 Il fait encor mieux l'art de plaire.

Ovide ne peut aussi dissimuler la passion qu'il a pour Julie. Il cède aux vives instances de cette Princesse, en avouant qu'elle est la charmante Corine qu'il célèbre dans ses Vers. Mais Julie lui dit :

Contraignez les transports que vous faites paroître,

Cachez toujours Corine à tous les yeux,
 Je prétends seule la connoître.

Cet acte finit par des jeux dont Ovide est l'ordonnateur. Le Ballet est agréable, & de la composition de M. d'Arberval.

Le chant est parfaitement rendu par Mlle. Larrivée, & M. le Gros.

La Musique fait honneur à M. de Caradonne ; mais le Poëme a paru froid & sans intérêt ; on se dispose à le remplacer par celui de *Coronis*, du Ballet des Amours des Dieux.

L'acte du *Feu* est tiré du Ballet des Elé-

MENTALÉ BIBLIOGRAPHIQUE

154 MERCURE DE FRANCE.
mens dont les paroles sont de Roi, &
la Musique de Destouches.

Les Acteurs sont *Emilie*, Mlle Duplant-
Valère, M. Larrivée.
L'Amour, . . . Mlle la Guerre.

Emilie Prêtresse de Vesta, doit bien-
tôt recevoir les loix de l'Hymen; elle
veille pour la dernière fois à la con-
servation du feu sacré.

E M I L I E.

O Vesta, terrible déesse !
Tu veux qu'un trépas honteux
Soit la peine de la Prêtresse
Qui laisse éteindre tes feux.

Aux Prêtresses.

Que vos soins assidus préviennent sa vengeance ;
Que vos fidèles cœurs attirent ses bienfaits.
Un nœud mystérieux enchaîne pour jamais
Ses honneurs & notre puissance.

Valère, amant d'Emilie, entraîné par
son impatience, s'introduit dans le Tem-
ple de Vesta. Emilie est effrayée de son
imprudence, Valère lui répond.

Quel asyle sévère
Est interdit à l'Amour ?

Dans quel temple ce Dieu ne se fait-il pas jour ?
Il est le souverain des Dieux qu'on y révère.

Le feu sacré s'éteint par la négligence
d'Emilie : le Temple retentit de cris
d'alarme, & de vengeance.

Mais l'Amour vient secourir les amans.

Mon flambeau sur l'autel fait revivre la flamme.
Les maux que fait l'Amour, il fait les réparer ;
Vivez, belle Emilie, & rassurez votre âme,
C'est votre hymen que je viens éclairer.

La musique de cet acte a été en grande
partie refaite & arrangée par M. Ber-
ton, l'un des Directeurs ; & il est fa-
cile de distinguer son travail au charme
de sa mélodie, & par les grands traits
d'une harmonie tantôt douce & moel-
leuse, tantôt fière & imposante. Aussi
cet acte n'a jamais eu un succès aussi
brillant qu'à cette reprise. Il est supé-
rieurement joué & chanté par Mlle Du-
plant, & par M. Larrivée.

Le Ballet est de la composition de
M. Vestris qui lui-même y danse, &
y reçoit beaucoup d'applaudissemens ainsi
que Mlle Guimard.

Le Poème de l'acte des Sauvages est

G vj

156 MERCURE DE FRANCE.

de Fuzelier , la Musique est de Rameau.

M. Tirot y joue le rôle de Damon ,
Officier François.

M. Gelin , Dom *Alvar* , Officier Es-
pagnol.

Mlle Rosalie , *Zima* , fille d'un Chef
d'une nation sauvage.

M. Durand , *Adario* , amant de Zima.

L'Amant Américain ne peut voir
sans inquiétude les deux étrangers épris
de l'objet de ses vœux.

Rivaux de mes exploits , rivaux de mes amours ,

Hélas ! dois-je toujours

Vous céder la victoire ?

Ne paroissez-vous dans nos bois

Que pour triompher à la fois

De ma tendresse & de ma gloire ?

Il apperçoit les deux officiers , & se
cache pour les observer.

Alvar , Espagnol , prétend mériter le
cœur de Zima , par sa constance tyran-
nique ; Damon , François , fait au con-
traire l'éloge de l'inconstance.

L'inconstance ne doit blesser

Que les attraits qu'elle abandonne.

Nbn , le fils de Vénus ne peut pas s'offenser

Lorsque nous recevons tous les traits qu'il nous donne.

Un cœur qui change chaque jour,
Chaque jour fait pour lui des conquêtes nouvelles.

Les fidèles amans font la gloire des belles ;
Mais les amans légers font celle de l'Amour.

Zima se déclare pour Adario son amant ;
en disant à l'Espagnol :

Vous aimez trop :

Au François.

Et vous, vous n'aimez pas assez.

La musique de cet acte pleine de force,
d'harmonie & de caractère, fera toujours le plaisir des Amateurs. Le Ballet de la composition de M. Gardel a paru très-agréable. Il y danse plusieurs entrées qui ont réuni tous les suffrages. M. d'Auberval & Mlle Alard exécutent un pas de deux d'une excellente Pantomime, & de l'exécution la plus brillante.

COMÉDIE ITALIENNE.

LEs Comédiens Italiens ont donné lundi 19 Juillet, la première représentation de la reprise d'Acajou, Opéra-comique en trois actes en prose, mêlé de Vaudevilles. Le conte d'Acajou de M. Duclos a fourni le sujet de cet Opéra-comique, & M. Favart en a fait un ouvrage excellent, où il y a beaucoup de comique, de scènes charmantes, & de bonnes plaisanteries. Ce drame eut sur le théâtre de l'Opéra-comique un succès prodigieux, & mériterait d'en avoir un pareil à cette reprise, par la manière dont il est joué & chanté par Mde Trial dans le rôle de Zirphile, par Mde Billioni dans le rôle d'Acajou. M. la Ruette rend très-comiquement le médecin Spadassin. M. Trial, le Poëte géomètre, & M. Suin, l'Avocat médecin. Le Génie Podagrambo, & la Fée Arpagine sont joués par Mrs Nainville & Thomassin. Il seroit à désirer que l'on reprît ainsi quelques-uns de ces anciens Opéra-comiques; ils doivent plaire au François avec d'autant plus

A O U S T. 1773. 159
de raison qu'il est le père de ce genre ,
& du Vaudeville gai & malin qui fait
l'ame de ce spectacle.

*A M. FAVART, sur son Acajou, remis
au Théâtre.*

AIR : Il faut quand on aime une fois.

Les fel de tes heureux couplets,
Les graces de ton style ,
Favart, feront vivre à jamais
Le joyeux vaudeville :
Pour garant , erois-en le succès
D'Acajou, de Zirphile.

Qu'à ce succès elle eût pris part !
Celle à tout peindre habile ,
Chez qui les fineses de l'art
Etoient un don facile.
Quel charme ajoutoit ta Favart
Au traits du vaudeville.

Par M. Guerin de Frémicourt..

*A Madame TRIAL, jouant le rôle de
Zirphile.*

AIR : *Ah ! le bel oiseau, Maman.*

QUE ne rajeuniroient pas
Tes talens, belle Zirphile,
Que ne rajeuniroient pas.
Tes accens & tes appas ?

Charmer les goûts délicats,
En tout genre t'est facile ;
Avec gloire sur tes pas
Marche encor le vaudeville.

Que ne rajeuniroient pas, &c.

Par le même.

*A Madame BILLIONI, jouant le rôle
d'Acajou.*

AIR : *Sans le savoir.*

VOTRE talent, votre art se plie,
A tous les plaisirs de Thalie :
Tendre Acajou, j'aime à vous voir
Beau garçon, & Nymphie jolie,
Tour-à-tour, charmer notre espoir ;
Et donner douce jalousie
Sans le savoir,

ARCHITECTURE.

Dissertation sur les distributions des Anciens , comparées avec celles des Modernes , & sur leur manière d'employer les colonnes. Par M. Peyre , Architecte du Roi & de son Académie d'Architecture.

QUOIQUE l'Architecture n'ait pas pris naissance en Italie , & que les Romains n'aient été que les imitateurs des Grecs & des Egyptiens , ils ont tellement surpassé ces autres peuples , que c'est à juste titre que toutes les Nations cherchent à découvrir sous le peu de ruines qui nous restent de leurs fameux monumens , quels étoient leurs principes.

Sous le règne d'Auguste , l'architecture étoit parvenue au plus haut degré de sa gloire ; mais comme s'il y avoit un point de perfection qu'il n'est pas possible de passer , elle dégénéra depuis ce tems jusqu'au renversement total de l'Empire.

Il se passa ensuite plusieurs siècles où elle fut tout-à fait ignorée : ce ne fut que sous celui de Côte de Médicis & de Léon X, que les Bramanté , les Péruzzi , les Jangallo , les Michel Ange , les Vignolle firent des recherches sur les monumens des Anciens , tâchèrent de les imiter , & remplirent Rome de bâtimens qui ont depuis servi de modèles aux autres Nations. Depuis ce tems tous les Peuples de l'Europe envoyèrent des Artistes à Ra-

162 MERCURE DE FRANCE.

me , pour y étudier l'architecture ; mais comme il est bien plus facile d'étudier d'après des monumens entiers , que de faire des recherches pénibles dans des ruines , on se contenta d'étudier les modèles des nouveaux maîtres , & à peine regardoit-on les restes sublimes de l'antiquité.

C'est ce qui a été cause que nous sommes parvenus très-lentement à faire des progrès en France dans l'architecture. Quoique nous ayons eu d'habiles Architectes depuis le règne de Henri II , ce n'est que dans le siècle de Louis XIV que l'on a osé faire des colonnades ; encore ar-on accouplé les colonnes ; ce qui est tout à-fait contraire aux principes de la belle architecture des Anciens. Palladio étoit sans contredit de tous les Architectes modernes celui qui connoissoit le mieux leurs principes ; aussi voyons-nous que tous les bâtimens qu'il a exécutés dans l'Etat Vénitien sont dans un bon style & font le plus grand plaisir même à ceux qui n'ont aucune connoissance de l'architecture.

Nous commençons à reconnoître que les monumens des Anciens étoient d'un style bien plus grand & plus imposant que tout ce que l'on a fait depuis eux. Ce n'est pas , je crois , faute d'avoir eu des hommes de génie , mais la grande quantité de bâtimens que les Romains ont faits , les sommes immenses qu'ils avoient à dépenser , l'esprit de grandeur qui regnoit alors , les honneurs que l'on accordoit aux grands talens , toutes ces choses étoient faites pour élever l'ame & pour engager les hommes à se surpasser eux mêmes. Si nous n'avons pas les mêmes ressorts qu'eux , cherchons au moins à profiter de leurs découvertes , pour donner à nos bâtimens , quoique moins considérables , cet air de noblesse qu'ils savoient imprimer

même aux plus petites choses ; c'est ce que nous commençons à faire. Nous voyons s'élever de nos jours les Eglises de Ste Gèneviève & de la Madeleine en colonnes isolées : il ne falloit pas des Artistes moins célèbres que ceux qui sont chargés de ces deux monumens, pour franchir ce pas.

Jusqu'à présent nous nous sommes persuadés que les Anciens ne connoissoient, dans les dispositions intérieures de leurs Palais, que des pièces très-grandes, mais qu'ils ignoroient ce que nous appelons distribution commode : il est vrai qu'en général nous ne trouvons dans les ruines de leurs Palais que des pièces fort vastes, mais nous ne faisons pas réflexion que les parties de détail, ayant été construites beaucoup plus légèrement que les grandes parties, ont été bien plus faciles à détruire, & que la chute même des entablemens & voûtes des grandes pièces qui les environnoient ou les surmontoient, devoit les écraser nécessairement. Il en reste cependant quelques parties assez bien conservées dans les ruines de la ville Adrienne, & j'en levai les plans en 1755 avec MM. Moreau & de Wailly. Nous trouvâmes des distributions dans le goût de celles que nous faisons actuellement, de petites pièces avec alcôves en brique, des dégagemens, des corridors ; des places de baignoires. Il restoit encore les marques des endroits par où passaient les tuyaux. Il y avoit aussi quelques parties d'arabesques. Nous reconnûmes parfaitement que ces distributions étoient du même tems que les fabriques qui les environnoient : nous en trouvâmes plusieurs dans ce genre & toutes variées.

Ce n'étoit sûrement pas par hasard que les Anciens avoient fait ces distributions : ils avoient

donc l'usage de les employer dans leurs palais ; mais quoiqu'il n'en reste que très-peu de vestiges, il en subsiste assez pour prouver qu'ils avoient des connoissances très-étendues dans cette partie de l'Architecture.

L'on trouve encore sur la voie Appia plusieurs ruines des maisons de campagne des Romains , où l'on reconnoît aussi que les distributions étoient tout-à fait ingénieuses.

Mais quand on ne trouveroit plus rien qui indiquât que les Anciens connoissoient cette partie, pourroit-on se persuader que dans le tems où le luxe & la mollesse étoient portés au dernier degré dans Rome, où l'on ne négligeoit rien de ce qui pouvoit flatter la vanité & la sensualité , où l'on cherchoit à épuiser tous les détails de commodité pour les objets publics , tels que les spectacles , les bains , les aqueducs ; dans ce tems où les plus célèbres Artistes fleurissoient dans cette capitale du monde, peut-on, dis je , s'imaginer que les Romains n'ayent pas connu la partie de la distribution, qui est sans contredit la plus nécessaire pour les agrémens de la vie ? Croyons plutôt qu'ils étoient bien plus savans que nous , puisqu'ils joignoient toutes ces commodités à la plus superbe disposition.

Ce que tous les auteurs rapportent de la somptuosité de Lucullus doit donner une idée étonnante de la magnificence des Romains. Il avoit une bibliothèque immense , une collection de tableaux & de sculpture très-considérable. Les richesses qu'il avoit rapportées de ses conquêtes en Asie remplissoient un grand nombre d'appartemens somptueux ; ses ameublemens étoient magnifiques : comment croire que ces mêmes appartemens n'étoient pas commodes ?

Les Romains n'avoient dans leur palais qu'un seul étage élevé sur des terrasses qui servoient de bases & d'empattemens à ces monumens ; sous ces terrasses étoient pratiqués des salles fraîches , des corps-de-gardes & des galeries de communication avec tous les alentours du palais. Il existe encore beaucoup de ces pièces & galeries aux Thermes de Titus & à ceux de Caracalla : le fameux groupe de Laocoon a été trouvé dans une de ces pièces aux Thermes de Titus ; la niche où il étoit placé existoit encore lorsque j'étois à Rome. Indépendamment de ce que ces terrasses donnoient de la dignité aux bâtimens qui étoient élevés au-dessus , elles les rendoient sains. Toutes les principales pièces de ces palais , qui étoient en grande quantité , étoient très-vastes , très-élevées & éclairées par les voûtes. Elles étoient de formes très-variées & de la plus grande magnificence , décorées de grands & de petits ordres. On y employoit les marbres les plus précieux , les bronzes & quelquefois l'or & l'argent. On y employoit aussi beaucoup de sculptures. Les fragmens que l'on en trouve sur les ruines du palais des Empereurs , des entablemens entiers dont les frises & corniches sont ornées , des chapiteaux , des bases , des pieds - d'estaux & autres ornemens nous prouvent à quel point ils recherchoient jusqu'aux moindres détails : ces restes sont si précieux que tous les artistes qui vont à Rome s'emprescent de les dessiner. Plusieurs amateurs les ont même fait mouler. Les massifs des murs étoient en brique & revêtus de marbre ; les voûtes étoient aussi de brique , le plus souvent en voûtes d'arêtes ou pleins ceintres , ornées de caissons faits en stucc. Les rosettes étoient quelquefois de bronze , ainsi que les ornemens des moulures des caissons.

Les appartemens d'habitation & de commodités étoient liés à ces vastes pièces, comme nous l'avons vu à la ville Adrienne, ce qui étoit d'autant plus facile, que ces vastes pièces étant éclairées seulement par les voûtes, elles n'empêchoient par les petites de leur être adossées; & celles-ci avoient des vues sur les jardins, places & campagnes qui les environnoient. Il y avoit au-dessus de ces appartemens d'habitation différens étages; c'étoit vraisemblablement dans ces parties qu'étoient pratiqués les logemens des personnes qui étoient obligées de se tenir près de l'Empereur, tels que sont aujourd'hui en France les logemens des premiers valets-de-chambre. Ils y pratiquoient aussi des cabinets particuliers, des appartemens de bains, des bibliothèques, & enfin toutes les choses possibles de service & d'agrément. Il y avoit donc beaucoup d'appartemens qui avoient pour point de réunion ces superbes pièces dont nous venons de parler. L'on trouve à la ville Adrienne plusieurs cours qui étoient décorées de colonnes environnées de bâtimens immenses. On ne découvre ni au palais des Empereurs, ni à la ville Adrienne aucune masse de grands escaliers intérieurs, & selon toute apparence, il n'y en avoit que de petits, tels que l'on en trouve encore aux Thermes de Caracalla & à ceux de Dioclétien. Ces petits escaliers montoient sur les voûtes & aux pièces de service. Les grands auroient été inutiles, puisque tous les appartemens principaux étoient au rez-de-chaussée.

Il n'en étoit pas de même des escaliers extérieurs; les terrasses qui servoient de base à leurs palais devoient donner matière à faire des rampes douces & des escaliers de la plus grande ma-

gnificence, tels que celui qui descendoit du palais des Empereurs au grand Cirque.

Pendant mon séjour à Rome, les restes de ces fameux bâtimens me firent tant de sensation, que je fis tous mes efforts pour imiter le genre de ces superbes dispositions, dans plusieurs projets, & entr'autres dans un palais pour un Souverain, & dans un autre pour les arts & les sciences. * J'ai rassemblé, autant qu'il m'a été possible, ce que j'ai admiré pour le genre & pour la variété dans les restes des Thermes, dans ceux de la ville Adrienne & du palais des Empereurs, & j'ai reconnu la possibilité de joindre à la magnificence & à la noblesse des plus belles dispositions, les distributions les plus commodes & les plus variées.

Les Romains étoient si persuadés de l'effet & de la beauté des grandes pièces éclairées par les voûtes, que non-seulement ils les pratiquoient dans les palais de leurs Empereurs & dans les monumens publics, mais aussi dans les maisons des particuliers, & on y voyoit toujours quelques salles principales dans ce genre.

Des ruines entassées les unes sur les autres, des pièces dont on ne peut reconnoître les véritables formes; qu'en recherchant très-exactement le peu qui en reste, & rassemblant toutes ses parties, dont on ne peut reconnoître les hauteurs que par quelque naissance de voûtes qui à peine sont in-

* Ces projets se trouvent dans l'*Œuvre d'Architecture de M. Peyre*, qui se vend chez MM. Jombert, père, rue Dauphine, & Prault, quai de Gèvres.

diquées, ne donnent qu'une idée bien imparfaite de toutes ces dispositions, à ceux qui ne se font pas une étude particulière de les découvrir. De plus la manière dont on a disposé tous les palais de l'Europe depuis que les Modernes ont repris l'architecture des Anciens, est si différente de la leur, qu'il n'est pas étonnant que l'on ait regardé les descriptions qui en ont été faites comme chimeriques, & que l'on n'ait jamais tenté de les imiter dans cette partie.

Nous avons cru peut-être aussi que cette magnificence ne pouvoit convenir qu'aux Empereurs Romains qui étoient les maîtres de la terre; mais considérons que ce n'étoit pas le seul palais des Empereurs qui étoit dans ce genre; que tous les bâtimens publics, les Théâtres qui étoient au nombre de quatre-vingt, les maisons de plaisance & même les bâtimens particuliers étoient construits sur les mêmes principes & dans le même style : du moins nous aurions pu imiter quelquefois le grand genre des Anciens & l'employer dans les palais des Souverains; mais nous ne l'avons pas osé. Les Romains traitoient les maisons des particuliers en grand; nous traitons en petit celles des Princes.

Quelle différence y a-t'il en Europe entre les palais des Rois & les maisons des particuliers? Ils sont plus vastes; les pièces y sont plus grandes, & il y a plus de richesses : ils ne diffèrent qu'en cela; d'ailleurs ils ont plusieurs étages comme les maisons bourgeoises : Versailles, le Louvre, le Luxembourg en ont trois & quatre; dans nos palais le logement du Souverain est quelquefois au rez-de-chaussée, quelquefois au premier, & les personnes qui y viennent pour la première fois

fois sont obligées de demander où est l'appartement du Prince.

Ne seroit-il pas infiniment plus noble que ces palais n'eussent qu'un étage élevé, comme l'étoient ceux des Romains, sur des terrasses pour les rendre sains, qu'on pratiquât sous ces terrasses des objets de commodité & des communications, & que toutes les principales pièces du palais qui doivent être publiques, telles que les salles des Gardes, vestibules, galeries, salle du conseil, pièce du trône, salle à manger, salle de bals, fussent dans le style de celles des Anciens, éclairées par les voûtes ? Les cabinets de tableaux & de sculpture sont toujours fort bien éclairés d'en haut ; c'est même le meilleur moyen pour leur donner tout l'effet nécessaire.

Dans les pièces publiques, où il y a toujours beaucoup de monde & où l'on n'a pas besoin d'être dissipé par les objets extérieurs, les jours venant d'en haut sont beaucoup plus agréables & éclairent également par-tout ; la lumière en est bien plus douce ; on en peut juger par l'Eglise des Chantres à Rome, qui étoit autrefois la principale pièce des Thermes de Dioclétien. La grande salle du Palais à Paris peut aussi donner une idée de cet effet. Ces dispositions ne seroient-elles pas infiniment plus magnifiques que celles que nous pratiquons ? L'on pourroit employer dans la décoration de ces appartemens tout ce que l'architecture a de plus noble ; au lieu que les pièces basses que nous faisons ne peuvent être décorées que de très-petites architectures, & le plus souvent en menuiserie. A ces grandes pièces communiqueroient des appartemens d'habitation qui seroient susceptibles des distributions les plus

H

170 MERCURE DE FRANCE.

commodes & les plus agréables , & qui auroient vue sur les jardins qui environneroient ces monumens.

Ces dispositions seroient plus convenables à la Cour de France qu'à toute autre , le Public ayant accès par-tout. La gallerie de Versailles , quoique fort grande , est souvent trop petite pour la quantité de monde qui s'y rassemble ; les antichambres du Roi sont infiniment trop petites : lorsque l'on a fait les banquets des mariages de Mgr le Dauphin & de Mgr le Comte de Provence , on a été obligé de les faire dans la salle de l'opéra. Il n'y a pas une pièce suffisante pour le grand couvert. Comment pourra-t-on faire des pièces très-vastes & proportionnées , tant que l'on ne cherchera pas à imiter les palais des Anciens ? Celui que Julien fit bâtir à Paris , & dont il existe encore quelques vestiges , rue de la Harpe , étoit disposé dans ce genre. Il en reste actuellement trop peu de chose pour pouvoir juger de son ensemble. L'ancien aqueduc d'Arcueil avoit été construit pour y amener des eaux , & on peut croire que rien ne manquoit pour la commodité.

Les découvertes importantes que nous avons faites dans l'appareil de la coupe des pierres , les pendentifs , les voussures , les voûtes de toutes espèces , cette science nous donneroit de grandes facilités pour faire des choses encore plus surprenantes que celles que les Romains faisoient ; mais nous ne parviendrons à changer les dispositions de nos palais que peu-à-peu , & par une longue suite de tems ; nous ne faisons que commencer à sortir de la forme des jeux de paume que l'on donnoit à nos salles de théâtres , & ce

n'a pas été sans difficultés que M. Gabriël à Versailles & M. Moreau y sont parvenus ; c'est une chose singulière que notre attachement à nos usages ! Il règne chez nous une sorte d'amour-propre qui nous fait croire qu'il n'est pas possible d'aller au-delà de nos connoissances actuelles : tout ce qui paroît nouveau révolte ; & il y a toujours une foule de demi-savans prêts à lancer leur venin sur les hommes de génie qui ont le courage de sortir de la route ordinaire.

Le premier Temple qui s'élève en France digne de nous donner une grande idée des Temples des Anciens , où l'on a proscrit ces piliers lourds & massifs & ces arcades , seul moyen connu jusqu'à présent pour construire nos Eglises , n'est-il pas en butte aux critiques les plus amères & les plus déraisonnables ? Elles ont été poussées jusqu'au point de donner des craintes au Ministère. Il ne falloit pas moins qu'une réputation aussi généralement établie que celle de son auteur , pour qu'il fût continué : & le péristyle du Louvre n'a-t-il pas essuyé les oppositions les plus fortes des demi-savans de son tems ?

Quoiqu'il nous reste encore bien du chemin à faire pour atteindre à la perfection où étoient parvenus les Anciens dans quelques parties de l'Architecture , les Modernes ont cependant élevé plusieurs monumens dignes des Romains ; à Paris , la porte St Denis , la décoration de la cour du Louvre ; à Rome , le dôme de St Pierre & la place ; à Londres , le dôme de St Paul ; le moyen de porter les dômes sur des pendentifs est une découverte dont les Modernes ont seuls la gloire.

Si plusieurs des Architectes qui ont construit un grand nombre d'Eglises en Europe eussent

connu la grande & belle architecture des Anciens ; si , au lieu de faire une quantité de petits reffauts & de mouvemens ; si , au lieu de mettre des ordres les uns sur les autres , d'accoupler les colonnes , de ployer des pilastres , de mettre de petits frontons , des attiques , ils eussent connu l'art d'employer des ordres d'architecture colossale , de faire de ces lignes de colonnes que les Anciens employoient avec tant d'art , de ces beaux avant-corps de six , huit & dix colonnes que l'on voyoit à leurs temples , & de ces beaux porches ; s'ils eussent enfin connu les principes des Anciens , pour employer les colonnes , plusieurs de ces monumens auroient surpassé tout ce que les Romains ont fait de plus magnifique.

Il est étonnant que depuis plus d'un siècle que nous employons en France des colonnes colossales , nous n'ayons en général qu'une idée très-imparfaite de la façon dont les Romains les employoient. Quand nous ne faisons que de petits ordres d'architecture , nous étions obligés d'éloigner beaucoup les colonnes pour donner des passages commodes ; nous nous sommes fait de cet usage une espèce de principe dont nous avons une peine infinie à nous écarter ; enfin l'on n'a accouplé des colonnes du péristile du Louvre , que parce que l'on enseignoit qu'une seule n'étoit pas suffisante pour porter les grandes platte-bandes que l'on y a employées. Il eût été , je crois , plus facile de les serrer davantage ; l'on n'auroit eu que la même quantité de colonnes , & le double d'entrecolonnement. L'architecture en auroit paru bien plus grande & plus noble , les colonnes plus mâles , & la construction en eût été beaucoup plus solide.

Du tems que les Romains avoient le plus épuré l'architecture à Rome, ils ne donnoient communément à leurs entrecolonnemens corinthiens qu'une fois & demie le diamètre de la colonne ; ils avoient reconnu cette proportion pour la plus belle , puisque les colonnes qui avoient sept à huit pieds de diamètre, & celles qui n'en avoient que quatre, trois & deux , étoient toutes dans cette même proportion , & lorsqu'ils donnoient plus d'un diamètre & demi à leurs entrecolonnemens, ils faisoient les colonnes plus courtes.

Le Temple de Mars le Vengeur , bâti par Auguste , étoit entouré de colonnes ; le porche étoit de huit colonnes, & elles étoient distantes d'un peu moins d'un diamètre & demi , excepté l'entrecolonnement du milieu qui avoit près de deux diamètres.

Celui de Nerva Trajan n'avoit qu'un porche de six colonnes distantes d'un diamètre & demi ; l'entrecolonnement du milieu en avoit deux.

Celui d'Antonin & de Faustine étoit aussi de six colonnes , les entrecolonnemens avoient un diamètre & demi.

Le Temple de Jupiter, qu'on nomme le frontispice de Néron , à Monte Cavalle , avoit un porche de douze colonnes de front , distantes d'un diamètre & demi ; celui du milieu en avoit deux.

Le Temple de Vesta est rond & entouré de vingt colonnes ; elles n'y sont distantes que d'un diamètre & demi.

Le Temple de Mars étoit entouré de colonnes. Le porche en avoit six de front : elles étoient distantes d'un diamètre & demi & un sixieme ;

174 MERCURE DE FRANCE.

celles du milieu l'étoient d'un diamètre & demi trois quarts ou environ.

Le Temple de Jupiter Tonnant , bâti par Auguste , avoit un porche de huit colonnes distantes d'un diamètre & demi ; l'entrecolonnement du milieu en avoit un peu moins de deux.

Le Portique de la Rotonde , bâti par Agrippa , a huit colonnes de front ; elles sont distantes d'environ deux diamètres ; l'entrecolonnement du milieu n'a pas tout-à-fait un quart de diamètre de plus. Les colonnes ont 19 modules 16 parties $\frac{1}{2}$. *

Le Temple de Jupiter Stator étoit isolé ; le porche étoit de huit colonnes, distantes d'un diamètre & demi & un douzième ; l'entrecolonnement du milieu étoit d'environ un diamètre trois quarts.

Le Portique de Septimias est de quatre colonnes & deux pilastres carrés aux deux extrémités, distantes d'un diamètre trois quarts ; les hauteurs des colonnes ne sont que de dix-huit modules, huit parties deux tiers.

Le Temple de la Fortune Virile à Rome , a un porche de quatre colonnes d'Ordre Ionique, distantes de deux diamètres & un huitième. Elles ont deux pieds onze pouces , & de hauteur dix-sept modules douze parties & demie.

Le Temple de Castor & Pollux à Naples avoit six colonnes à son porche ; les entrecolonnemens ont plus d'un diamètre & demi , & moins d'un diamètre deux tiers.

* Le module est divisé en trente parties.

Le Temple que l'on nomme la Maison carrée à Nîme, a un porche de six colonnes, distantes d'un diamètre & demi, excepté le milieu qui a un peu moins de deux diamètres.

Le Temple de la Sybille à Tivoli est rond & entouré de dix-huit colonnes, distantes de moins de deux diamètres; elles ont deux pieds quatre pouces, & n'ont de hauteur que dix-huit modules vingt-une parties.

Le Temple de la Concorde est d'Ordre Ionique; le Porche est de six colonnes, distantes d'un diamètre trois quarts; l'entrecolonnement du milieu a près de deux diamètres. Les colonnes ont de hauteur dix-neuf modules trois parties. Les chapiteaux de ce Temple sont à quatre faces avec volute sur les angles. On attribue faussement l'invention de ce chapiteau à Michel-Ange, puisque celui-ci existe encore à ce Temple près le Capitole à Rome.

Le Temple de Neptune étoit entouré de colonnes; le porche en avoit huit de front. Les entrecolonnemens n'avoient qu'un diamètre un tiers, celui du milieu avoit un diamètre & demi.

Vitruve, au chapitre II de son troisième livre, explique les cinq pièces de bâtimens, qui sont: le *Picnostile*, lorsque les colonnes ne sont distantes que d'un diamètre & demi; le *Sistile*, lorsqu'elles le sont de deux; le *Diastile*, lorsqu'elles le sont de trois; l'*Aræostile* de quatre, & l'*Eustile*, de deux & un quart, qui, selon lui, est le plus bel espacement; mais il dit dans le même chapitre: « Les colonnes de l'*Aræostile* doivent avoir leur grosseur de la huitième partie de leur hauteur; pour le *Diastile*, il faut diviser

176 MERCURE DE FRANCE.

« la hauteur de la colonne en huit parties $\frac{1}{2}$, en
 « donner une partie à la grosseur de la colonne ;
 « à l'égard du Siftile, la hauteur de la colonne
 « doit être divisée en neuf & $\frac{1}{2}$ pour en donner
 « une à la grosseur. Tout de même au Picnostile,
 « il faut diviser la hauteur en dix parties, &
 « faire que la grosseur de la colonne en soit une
 « partie. Les colonnes de l'Estile doivent être di-
 « visées en huit parties & demie, comme au Dia-
 « stile, afin que la tige ait par le bas la grosseur
 « d'une partie, faisant l'entrecolonnement large à
 « proportion de cette partie. »

Ce qui s'accorde parfaitement avec les exem-
 ples que je viens de citer ; tous les Temples dont
 j'ai parlé, excepté celui de la Concorde & celui
 de la Fortune Virile, étant d'ordre corinthien. Il
 dit ensuite :

« A proportion que l'on fait les entrecolonne-
 « mens larges, il faut aussi grossir les colonnes,
 « d'autant que, si dans un Arxostile le diamètre
 « des colonnes n'étoit que la neuvième ou dixième
 « partie de leur hauteur, elles paroîtroient
 « trop menues & trop délicées, parce que l'air qui
 « est dans le large espace des entrecolonnemens
 « diminue ou dérobe à la vue une partie de la
 « grosseur de la tige de la colonne ; au contraire
 « si dans le Picnostile on faisoit la colonne grosse
 « de la huitième partie de la hauteur, les entre-
 « colonnemens étroits feroient paroître les co-
 « lonnes qui sont près à près si enflées, que cela
 « auroit mauvaise grace ; par cette raison, il faut
 « avoir beaucoup d'égard à la proportion qui est
 « propre à chaque manière. Car il est encore be-
 « soin de grossir les colonnes des coins d'une cin-
 « quantième partie de leur diamètre ; parce qu'il

» semble que l'air & le grand jour auquel elles
 » sont plus exposées que celles du milieu, les
 » mange & les rend plus petites : du moins elles
 » paroissent telles aux yeux, & il faut que l'art
 » remédie aussi à l'erreur de la vue. »

L'on pourroit donc établir pour principe d'après ce que nous venons de citer, qu'il faut donner aux entrecolonnemens corinthiens un diamètre & demi, aux ioniques de deux diamètres à deux & un quart, & aux doriques de deux diamètres & demi à trois.

Nous avons à Paris deux exemples où l'on a observé, à peu de chose près, les mêmes principes que je viens de citer. Le premier est le péristyle d'ordre dorique du grand portail de St Sulpice, bâti par Servandoni : les colonnes ont cinq pieds un pouce & demi de diamètre, & les entrecolonnemens ont quatorze pieds six pouces, ce qui fait plus de deux diamètres, ce que les Anciens appeloient Diastile. Vitruve dit que la colonne du Diastile doit être divisée en huit parties & demie pour en donner une à sa grosseur, c'est à peu-près la proportion des colonnes de ce péristyle : aussi produit-il le plus grand effet. Si les autres parties de ce portail répondoient à la beauté de ce péristyle, ce seroit un des plus beaux monumens qui existent.

Le deuxième exemple est le portail de l'Assomption, rue St Honoré ; ce porche est dans les proportions générales de beaucoup de ceux des Temples des Anciens. Il est de six colonnes de front d'ordre corinthien & de deux en retour : elles ont deux pieds sept pouces de diamètre, & les entrecolonnemens trois pieds deux pouces neuf lignes, ce qui ne fait qu'un diamètre un

H v

178 MERCURE DE FRANCE.

quart ; l'entrecolonnement du milieu a huit pieds sept pouces ou trois diamètres un tiers : il est trop large & les autres trop étroits. S'il n'avoit que deux diamètres à deux diamètres & demi , & les quatre autres un diamètre & demi , il seroit pic-nostile & tout-à-fait conforme aux principes des Anciens , puisque les colonnes ont dix diamètres de hauteur. L'on peut juger par ces deux monumens de l'effet de grandeur que produisent les colonnes serrées.

Si nous voulions remonter aux Temples Grecs, nous trouverions que les plus recommandables avoient les colonnes encore plus serrées que ceux des Romains , ainsi que le prouve la description que M. le Roi en fait dans son ouvrage de la Grèce.

Il est certain que lorsque les colonnes sont fort distantes les unes des autres , elles paroissent maigres : les entablemens , si légers qu'ils soient , paroissent les trop charger. Au contraire lorsqu'elles sont serrées , elles paroissent plus mâles & les entablemens légers. Les plafonds quarrés que l'on pratique entre les colonnes acquièrent une belle proportion , & se lient parfaitement avec la richesse des chapiteaux. Il n'y a personne qui ayant vu la Maison quarrée de Nîme , qui est le monument ancien le mieux conservé , ne convienne qu'elle a une noblesse & une majesté qui ne se rencontrent dans aucun des bâtimens modernes. Je suis persuadé que s'il étoit possible d'en écarter les colonnes peu - à - peu , qu'à mesure qu'elles s'éloigneroient , elles perdroient de leur beauté & le bâtiment de son style , & qu'enfin il deviendrait d'une mauvaise proportion.

On donne pour raison des grandes distanctes

que nous mettons aux colonnes, que les entrecolonnemens étant étroits, il seroit difficile de faire passer commodément les processions & cérémonies qui se pratiquent dans nos Eglises; mais les Anciens n'avoient-ils pas aussi des cérémonies dans leurs Temples? C'est même ce qui les engageoit à faire souvent l'entrecolonnement du milieu plus grand que les autres; ce qui ne détruiroit pas le style général de l'architecture, & serviroit même à indiquer le milieu du bâtiment; de plus le mur du Temple étant lié, & la porte étant beaucoup plus large que les entrecolonnemens, le peuple passoit indifféremment par tous les entrecolonnemens, & se réunissoit à la porte.

La construction des colonnades, suivant les principes des Anciens, seroit bien plus analogue à notre climat & aux matériaux que nous avons, que celle que l'on a pratiquée jusqu'à présent. Il est certain que les colonnes étant plus serrées multiplient les points d'appui, & évitent les poussées de ces grandes plates-bandes, que l'on ne peut construire sûrement qu'avec beaucoup de difficulté, & en se servant de quantité de fer.

Les bâtimens des Romains n'étoient pas tous immenses: ils avoient des Temples fort petits; mais pourquoi avoient-ils tous cet air de noblese que nous y reconnoissons? Pourquoi les bâtimens modernes ne nous font-ils pas la même sensation? L'Eglise de St Pierre de Rome, qui est plus considérable que les plus grands Temples des Anciens, paroît beaucoup plus petite qu'elle n'est; & ce n'est qu'après l'avoir vue bien des fois, & avoir fait des comparaisons de grandeur connue avec les parties de détails de ce Temple, que l'on reconnoît son immensité.

H vj

180 MERCURE DE FRANCE.

Cependant le grand art de l'Architecture doit être de chercher à faire paroître les monumens qu'il élève, plus considérables qu'ils ne le sont réellement. Ce n'est que par les belles proportions des masses avec les détails, les beaux entrecolonnemens & la proportion des entablemens, que l'on y peut parvenir.

Je crois que nous faisons communément les entablemens trop forts; la plupart de ceux des Anciens n'avoient que le cinquième de la hauteur de la colonne, & quelquefois moins.

Que l'on me pardonne mon amour pour les Anciens: peut-être me mene-t'il trop loin, & m'empêche-t'il de rendre toute la justice qui est dûe à quantité de belles choses que les Modernes ont faites; mais ce seroit me manquer à moi-même que de trahir ma façon de penser; ne vaudroit-il pas mieux, ne pas mettre au jour mon sentiment que de le défigurer?

A R T S.

G R A V U R E S.

L.

La Fille confuse, estampe d'environ douze pouces de haut, sur quatorze de large, gravée à l'eau-forte, par Ingouf l'aîné, & terminée au burin par son frère, d'après le tableau de Jean-B. Greuze, peintre, du Roi. A Paris.

chez le père ; & Volez , marchands d'estampes, rue St Jacques à la vieille porte ; prix , 4 livres.

UNE bonne mère surprend sa fille qui a son mouchoir dérangé , & paroît plus occupée d'elle-même que d'une terrine de lait qui est sur le fourneau. Le lait bout & se répand ; ce qui occasionne les réprimandes de la mère , & la confusion de la fille qui , les yeux baissés & la tête penchée , cherche à se couvrir le visage d'une de ses mains. Cette scène, d'une vérité naïve , a été gravée avec soin par un artiste qui s'est déjà fait connoître par plusieurs morceaux au burin , d'après M. Greuze.

I I.

Il a été annoncé dans le Mercure du mois de Mai de l'année dernière , une collection de gravures en lavis , faites par un amateur , d'après les Tableaux des plus intéressans des Palais & des Eglises d'Italie , dont la première suite contenant la ville de Rome en soixante planches , se vend chez les sieurs Bezou & Chereau , Marchands d'Estampes. L'on trouvera chez les mêmes mar-

182 MERCURE DE FRANCE.

chands cette année, la suite des plus beaux tableaux de la ville de Bologne. Tous les amateurs des arts, & les gens de goût qui ont fait le voyage d'Italie, se rappelleront que c'est dans cette ville que sont conservés les principaux ouvrages des Carraches, Guevein, l'Albane, le Guide, &c. L'on compte pouvoir donner l'année prochaine, les peintures les plus remarquables de la ville de Naples, & successivement chaque année, avec des villes de l'Italie. Cette collection très-considérable faite presque en entier sur les dessins de M. Fragonard, Peintre du Roi, peut intéresser infiniment les amateurs des arts, & sur-tout ceux qui ont voyagé en Italie.

I I I.

Tom Jones gravé par Ingouf, d'après le dessin de Wille le fils; le sujet est Tom Jones, disant dans l'acte 1, Scène 3 de la Pièce.

D'un cerf dix cors j'ai connoissance;

On l'attaque au fort, on le lance, &c.

Cette gravure a 17 pouces de hauteur, & 14 environ de largeur.

I V.

M. Demarcenay vient de mettre au jour *le portrait du Prince Eugène*, d'après le modèle en cire fait par le célèbre Kopeski, que M. de Krufft, Conseiller aulique de L. M. Im. & R. au département des affaires étrangères, lui a envoyé de Vienne en Autriche.

Cet ouvrage est le quarante-deuxième de l'œuvre de l'Auteur, & le deuxième de la suite d'hommes illustres, ayant déjà fait paroître Henri IV. Sully, Charles V., dit le Sage, Charles VII., dit le Victorieux, la Pucelle d'Orléans, le Chevalier Bayard, le Chancelier de l'Hôpital, le Président de Thou, le Vicomte de Turenne, & le Maréchal de Saxe.

Il vient en même tems de mettre au jour *deux Paysages* sous les numéros 43 & 44, avec *deux têtes de caractère*, dont l'une d'homme, sous le numéro 45, représente l'Effroy, & l'autre de femme sous le numéro 46, l'Etonnement.

On trouve ces différents ouvrages chez l'Auteur, dans le nouveau logement qu'il occupe rue du Four S. Germain, la Pottecoche en face de la rue des Ciseaux.

184 MERCURE DE FRANCE
Et chez M. Wille, Graveur du Roi ,
Quai des Augustins.

V.

Galerie universelle , contenant les Portraits de personnes célèbres , de tout pays , actuellement vivantes ; gravés en couleurs par MM. Gautier Dagoty père, & fils aîné ; avec des notices historiques relatives à chaque Portrait ; par une Société de Gens de Lettres. Ouvrage proposé par souscription.

Les Portraits offerts au Public sont des estampes gravées & imprimées en couleurs , représentant les personnes les plus célèbres , actuellement vivantes , d'après les tableaux des meilleurs Maîtres. On fait combien cet art doit à M. Gautier Dagoty père , inventeur de la théorie sur laquelle il est fondé , & combien il l'a rendu utile dans plusieurs objets intéressants. M. Gautier Dagoty son fils aîné , qui a formé le projet de la présente collection , l'a associé dans son travail , ainsi que les Gens de Lettres qui l'aideront dans le choix , dans l'exécution & dans tous les détails de cette entreprise.

Projet de la Souscription.

On donne actuellement à ceux qui souscrivent, les deux cahiers de cet ouvrage qui paroissent comme l'essai de l'entreprise, au prix de la souscription. Le premier cahier est composé de quatre Portraits & de leurs notices historiques.

Ces quatre Portraits colorés & très-ressemblans, sont :

- Le Portrait de Louis XV,*
- Le Portrait du Roi de Prusse,*
- Le Portrait de Mgr le Chancelier,*
- Le Portrait de M. de Voltaire.*

La notice de Louis XV, par M. Gauthier d'Agoty, fils aîné

- du Roi de Prusse, par M. ***
- de Mgr le Chancelier, par M. Linguet.
- de M. de Voltaire, par M. de la Harpe.

On a choisi pour cet ouvrage le format *in-fol.*, & la partie typographique y est traitée avec tout le soin possible.

On distribue aussi le second cahier composé de quatre autres Portraits colorés & très-ressemblans, qui sont :

Le Portrait de l'Impératrice-Reine Marie-Thérèse, tiré des appartemens de Madame la Dauphine.

Le Portrait du Roi de Sardaigne.

186 MERCURE DE FRANCE.

Le Portrait de M. le Duc de la Vrilliere.

Le Portrait de M. d'Alembert.

La notice de l'Impératrice - Reine , par
M. de la Beaumelle.

—du Roi de Sardaigne , par *le même Au-*
teur.

—de M. le Duc de la Vrilliere , par *M.*
Marmontel.

—de M. d'Alembert , par *M. de la Harpe.*

On donne tous les deux mois , quatre Portraits & leurs notices historiques. Chaque cahier sera toujours composé de quatre Portraits , & coûtera aux souscripteurs 12 liv. laquelle somme il payeront en le recevant , sans faire aucune avance. Ils signeront seulement les engagements , & souscriront pour une année ou pour toute la collection , en donnant leur nom & leur adresse.

On souscrit chez Pierre, imprimeur, rue St Jacques ; chez Ruault, libraire , rue de la Harpe , & au bureau royal de la correspondance , & en souscrivant on recevra un billet d'assurance numéroté , sans lequel on ne seroit pas regardé comme souscripteur.

Après la souscription les quatre Portraits se vendront 18 liv.

M U S I Q U E.

Méthode de Guittarre par Musique & tablature, avec différents exercices sur le pincer de cet instrument, dans lesquels se trouvent les folies d'Espagne, suivies d'une suite d'Airs & Menuets, ajustés pour un violon & une Guittarre, & d'une autre suite d'airs à chanter avec accompagnement de Guittarre, par Mr B. D. C. dédié à Mlle sa sœur, mis au jour par M. Bailleux. Prix 7 l. 4 s. à Paris, chez l'Éditeur, Marchand de musique ordinaire de la Chambre & menus plaisirs du Roi, rue S. Honoré, à la Règle d'or. A Lyon, Bordeaux, Toulouse & Lille, chez les Marchands de musique.

Cours d'Education, ou Plan d'instruction grammaticale, économique & gymnastique, rédigé dans l'ordre du développement des facultés naturelles & des besoins; & qui sera suivi dans la Maison d'Education de M. Verdier,

Conseiller-Médecin ordinaire du Feu Roi de Pologne , Avocat en la Cour du Parlement de Paris , &c. & de M. *Fortier* , ancien Professeur de philosophie , Ingénieur-Géographe , &c.

M. VERDIER , dont nous avons annoncé plusieurs fois les projets & les travaux , avoit été retardé dans leur exécution , par un voyage & des affaires de famille. Il vient enfin de les commencer avec M. *Fortier* , qui par ses grandes connoissances & son expérience consommée , est très-capable d'en assurer les succès. Ces deux Savans se sont établis à Paris même , dans une vaste & belle maison , située en bon air & dans le lieu le plus propre à faire concourir à leurs travaux les savans Maîtres de l'Université de cette ville. Le premier s'y occupera spécialement de l'éducation physique & médicinale , & le second de l'éducation morale & littéraire.

Bien des personnes ayant demandé à M. Verdier des détails sur l'instruction que les Elèves recevroient dans sa maison , il a cru devoir l'annoncer à tout le monde , par un second prospectus , qui est en même tems le plan d'un grand ouvrage qu'il se propose de donner comme supplément au cours d'éducation de Vanière.

Ce nouveau programme est moins un prospectus qu'une dissertation académique , qui présente des vues grandes & nouvelles , sur le renouvellement & la perfection des études. L'auteur commence par démontrer que dans son premier plan l'Université de Paris avoit compris en six années , l'enseignement de la grammaire , de la

logique, de la rhétorique, de la métaphysique & de la morale, des mathématiques, de la physique & de la médecine économique. Dans ces premiers tems l'enseignement de la langue latine borné à l'interprétation d'une grammaire, à la lecture des auteurs & à l'usage, faisoit la portion la plus légère des études; mais dans le 14^e & le 15^e siècles, la décadence des lettres ayant rendu le latin plus barbare & d'un usage moins étendu, on se crut obligé de surcharger l'esprit d'une infinité de préceptes & de commentaires, la plupart inutiles. Alors l'accessoire devint le principal. Six à sept ans furent destinés à l'enseignement de cette langue; & il ne resta que très-peu de tems pour l'étude des autres arts libéraux & de la philosophie scholastique. M. Verdier indique ensuite les efforts qu'un grand nombre de grammairiens philosophes ont faits jusqu'à Vanier pour ramener la grammaire latine à la simplicité primitive, & pour renouveler l'ancien cours d'éducation. Il prouve, par des exemples frappans, qu'un an ou un an & demi d'exercice suffit à un enfant de cinq à six ans pour entendre & parler le latin comme sa langue maternelle; que les adolescens peuvent aisément faire deux classes par an; & qu'enfin il ne faut pas à un adulte plus d'un an d'étude pour qu'il contracte l'habitude de parler purement, correctement & avec aisance le latin scholastique. Mais c'est moins pour abréger le cours des humanités, que pour le remplir de toutes les connoissances nécessaires à l'homme citoyen, & pour en faire une introduction générale à l'étude de toutes les professions scientifiques, que l'auteur a travaillé à faciliter & perfectionner l'étude du latin,

Pendant que quelques écrivains s'attachent à déprimer l'usage d'une langue qu'on a regardée dans tous les temps comme nécessaire à un homme bien élevé, Monsieur Verdier s'est étudié à développer plus qu'on n'avoit fait encore, la complication, son étendue & son usage. Il la considère comme une langue morte & vivante en même-temps ; comme la langue primitive du genre humain, la tige de toutes les langues, une langue commune aux Nations savantes. « Son vocabulaire & la grammaire présentent, observe-t'il, une analyse de la philosophie & de l'histoire universelle ; les fondemens de toute espèce d'érudition, les monumens les plus certains des origines, des progrès & des révolutions du genre humain. Son enseignement méthodique & perfectionné peut devenir le moyen le plus propre à perfectionner & à abrégér les études, l'introduction la plus complète aux sciences naturelles, économiques, civiles & sacrées. En un mot, ajoute-t'il, on en peut faire une espèce d'encyclopédie scholastique, peut être la plus courte & la plus facile qu'il soit possible d'imaginer. »

Pour développer cette grande idée, M. Verdier observe que le premier fond de la langue latine consiste dans les mots de la langue primitive ; que ce langage simple & grossier s'enrichit des monumens de l'histoire, des sciences & des arts que les Phéniciens répandirent dans tout l'Univers ; qu'il devint une langue régulière soumise aux loix que nous lui connoissons aujourd'hui, lorsque Romulus & ses successeurs réunirent en un corps, les petits peuples du Latium ; qu'il se perfectionna dans les derniers siècles de la Répu-

blique Romaine , par le commerce de ses écrivains avec ceux de la Grèce ; qu'après les conquêtes de Jules César il reçut un grand nombre de mots celtiques , des Gaulois & des Germains ; qu'il fit l'acquisition d'un fond encore bien plus précieux , lorsque les livres hébreux ont été traduits littéralement dans cette langue ; que dans le moyen âge , le latin devenu barbare , forma une dialecte nouvelle sous le nom de roman , & qu'enfin depuis deux siècles il s'est renouvelé & enrichi dans l'Eglise & dans les Ecoles. De là huit espèces de dialectes dans cette langue ; & en indiquant l'usage de chacune dans nos mœurs & nos usages , M. Verdier propose de les faire enseigner séparément.

Les antiquaires avoient bien remarqué que tous les mots de la langue latine peuvent se résoudre en un petit nombre de mots simples , & que leur décomposition est le seul moyen d'apprendre le vocabulaire latin ; mais on n'avoit point observé , comme M. Verdier , que les notions que représentent ces mots sont elles-mêmes les élémens ou les germes d'autres notions uniformes plus composées , qui passoient des pères , des instituteurs & des écrivains dans l'esprit de leurs enfans , de leurs élèves & de leurs lecteurs : on n'avoit point dit que les mots primitifs , les définitions que présentent les mots composés & les descriptions grammaticales que forme leur réunion , sont liés entre eux par des rapports constants , & qu'ils forment un tout de même nature que les systèmes des Naturalistes. Le premier enfin il annonce le hardi projet de reconstruire par la synthèse , le grand édifice de la langue latine , dont les antiquaires ont décomposé les matériaux par l'analyse.

Pour étudier les langues par cette méthode, il est besoin d'idées & de notions : l'auteur doit les présenter à ses élèves, dans un traité élémentaire de philosophie économique, ou plutôt de logique universelle, qui en offrant à l'esprit les connoissances nécessaires, l'exerce à leur usage. Pour se rapprocher davantage du plan des collèges, il fera correspondre les divisions de son système littéraire à la distribution actuelle des classes.

Des feuilles élémentaires contiendront la philosophie qu'on peut enseigner aux enfans dans la huitième & septième classe. Le françois & le latin y doivent paroître dans leur plus grande régularité & leur plus parfaite correspondance, pour développer cet esprit géométrique dont la nature donne le germe à tous les hommes. On y trouvera les élémens de la prononciation, de la lecture & de l'écriture; les différences & variations générales des mots, des listes de mots & de phrases qui entrent dans le langage des enfans; des dialogues qui contiennent les connoissances élémentaires; des formules au moyen desquelles on doit travailler à développer les sens, en exerçant les organes par leurs agens : Par ex. l'ouïe par le monocorde, la vue par le prisme, le goût & l'odorat par un ordre chymique d'odeurs & de saveurs; la vue & le tact par les opérations sensibles de l'arithmétique, de la géométrie & de la mécanique. Pour faire sentir en quelque sorte la science, l'auteur veut qu'on n'opère en ces arts par des signes, qu'après avoir fait connoître leurs objets, & après avoir épuisé l'industrie & les forces des instrumens de la nature.

Lorsque les fonctions de l'enfance auront été
suffisamment

suffisamment développées par l'usage de ces feuilles, M. Verdier se propose de présenter aux adolescents le système analytique de la littérature latine & françoise, & de la philosophie économique, pour leur être expliqué de latin en françois & de françois en latin. Il consacre à ceux de la sixième classe une analyse du latin originaire, du latin hébraïque, du latin-phénicien & du latin grec, dans un abrégé de l'histoire sainte, de celle des Phéniciens & de celle des Grecs, avec des principes d'arithmétique & de géométrie.

Aux étudiants de la cinquième classe, il destine des analyses du latin romain, du latin-celtique, du latin du moyen âge, du latin scolastique & des origines de la langue françoise, dans un abrégé des fables & de l'histoire des Peuples de l'Europe, avec des élémens d'histoire naturelle & artificielle,

La quatrième & la troisième classes seront destinées à l'enseignement de la poésie & de l'élégance latine & françoise sur les deux volumes de Vanière, avec des élémens de physique expérimentale & des principes de morale.

En présentant aux élèves les productions de la nature & de l'art, l'auteur se propose d'exercer chacun de leurs sens aux observations & aux expériences qui leur sont propres; & à définir les objets qui leur seront présentés, à les diviser, à les décrire, à les démontrer & à les distribuer suivant les méthodes des naturalistes, des physiciens & des chymistes; & ce n'est qu'après que leur entendement sera suffisamment garni d'idées, de mots, de définitions & de descriptions, qu'il veut qu'on les exerce sur les compositions grammaticales. Ce travail sera principalement l'objet

des étudiants dans la seconde classe, qui sera une préparation à l'éloquence sur les auteurs même. Ils doivent en outre y recevoir des principes de jurisprudence & de métaphysique.

Enfin, quand l'esprit des élèves aura acquis de l'étendue & de l'activité par toutes ces opérations, l'auteur doit les occuper de la science même de l'économie & de l'art oratoire. Il doit leur faire l'application des connoissances précédentes, au gouvernement d'une maison, à la régie des biens & même à la culture des terres. Ce sera l'objet de la première classe.

Voilà sans doute une carrière bien vaste : mais quand on voit que l'auteur doit y soutenir sans cesse ses élèves par des traductions, qui présenteront toutes ces connoissances élémentaires dans les deux langues ; par les conversations de leurs maîtres & collègues qui s'entretiendront avec eux dans ces deux mêmes langues ; par des vocabulaires toujours exposés sur les murailles, par des tables analytiques qui leur présenteront les caractères de chaque objet qu'ils doivent analyser, définir & décrire ; on ne peut douter qu'ils ne marchent à grands pas dans cette carrière, & n'arrivent en effet au but qui leur est indiqué, dans le tems consacré à l'éducation.

Pendant que par ces deux branches de l'éducation littéraire, M. Verdier instruira l'ame à commander aux organes, il exercera ceux-ci à lui obéir par une troisième, qui contiendra des élémens de gymnastique. Il y décrira d'abord un exercice naturel, qui indiquera les attitudes & les mouvemens dont l'anatomie nous apprend que chacun des organes est susceptible. Il le fera suivre d'un recueil de procédés les plus propres à

la santé & à la liberté des fonctions naturelles & civiles que fournissent les beaux arts ; C. à D. , l'écriture, le dessin & la musique instrumentale, les jeux de palet, de la balle, de l'arc, du volant, de la paume & du billard ; le saut & la course, le geste & la danse ; l'escrime & l'exercice militaire.

Pour réunir toutes les parties de ce plan d'instruction d'un côté avec les besoins & les facultés de l'homme, & de l'autre avec les objets capables de les remplir, M. Verdier doit faire entrer dans son plan d'instruction des élémens de la science de l'homme & de la terre. Il doit lui même enseigner la première de ces deux sciences à ses élèves dans tout le cours de leur éducation, pour suivre & hâter leurs progrès, pour connoître les fruits qu'ils retirent des leçons & des exercices de tous leurs maîtres ; pour les confirmer, les corriger & les assortir.

M. Verdier finit son *Prospéctus* en indiquant les sources où il est occupé depuis vingt ans à puiser, pour remplir ce grand projet. Nous ne pouvons mieux l'apprécier qu'en rapportant les paroles de M. Lourdet, professeur au Collège royal, qui a centuré & approuvé son ouvrage.

A P P R O B A T I O N.

« J'ai lu, par ordre de Mgr le Chancelier, un
manuscrit intitulé, *Cours d'Education*, &c.
par M. Verdier, &c. Dans le plan d'instruction
que l'auteur se propose d'exécuter envers les
élèves qui lui seront confiés, j'ai admiré le ré-
sultat des plus profondes lumières, qu'une lon-
gue étude de son objet & une expérience con-
sommée lui ont acquises. Le Public y verra

196. MERCURE DE FRANCE

» sans doute, avec reconnoissance le zèle vraiment
» patriotique, qui dévoue à l'éducation pénible
» de la jeunesse & à la cure des maladies des pre-
» miers âges, les veilles de ce Citoyen éclairé,
» après les avoir si long-tems consacrées à la re-
» cherche des moyens qui doivent assurer les suc-
» cès : & je crois que ce *Prospectus*, qui n'est pas
» moins l'abrégé des qualités de son cœur, que
» le *Compendium* de ses connoissances, sera favo-
» rablement accueilli de tous ceux à qui le bien
» de l'humanité est cher & précieux. Donné à Pa-
» ris, ce, &c. LOURDET, Professeur R.»

Ce *Prospectus* se distribue gratuitement chez
MM. Verdier & Fortier, Quai St Bernard, la
seconde porte cochère en - deçà la rue de Sci-
enc.

A N E C D O T E S.

I.

LE Prieur de St Martin des Champs,
par un zèle de dévotion commun dans
le vieux tems, voulut passer à la Terre
Sainte; il fut pris par les Sarrazins : on
le dit mort. Le Roi Louis XI. donna
son Prieuré à un jeune Moine qu'il
affectionnoit. Au bout de deux ans le
vieux Prieur échappé des mains des
Barbares, reparut, & voulut rentrer
dans son bénéfice : grandes contestations

pour lesquelles ce dernier présentoit tous les jours des placets au Roi. Louis, ne voulant pas destituer son jeune Prieur, ne savoit comment faire : il prit le chemin le plus court; il dit au Prévôt : Tristan, « Défais moi de ce Prieur de » St Martin. » Tristan, fidèle & sinistre exécuteur des ordres de son Maître, se rend le soir à l'Abbaye, demande le Prieur, s'en saisit, le fait confesser, le met dans un sac, une pierre au col, & le jette à l'eau, puis vient dire à Sa Majesté : « Sire, cent diables ne le » sortiroient pas de son étau. » Le lendemain le vieux Prieur reparut avec son placet : le Roi surpris, vit la méprise de Tristan, qui, faute d'explication, avoit fait passer le pas au jeune Prieur à la place du vieux, à qui Louis XI., débarrassé du conflit, rendit le bénéfice.

I I.

Un Ambassadeur d'Espagne qui accompagnoit Henri IV. dans une cérémonie publique, fut fort choqué de voir le Roi pressé dans la foule, & lui en marqua son étonnement. « M. l'Ambassadeur, » lui dit Henri IV., si vous voyiez

» comme ils me serrent un jour de ba-
 » taille , c'est bien autre chose. »

I I I.

L'Abbé Hubert disoit d'un bossu qui
 n'avoit point d'esprit : « Cet homme là
 » n'est pas bossu , il n'est que contrefait. »

*LETTRE de M. Babelin , Chirurgien-
 oculiste , sur la Lagophthalmie.*

Je fus appelé le 15 Octobre 1772 , pour tra-
 ter la nièce de M. le C. * * Négociant , de-
 meurant rue du Fauxbourg S. Honoré. Je trou-
 vai cette Demoiselle attaquée de Lagophthalmie ,
 qui signifie œil de lièvre. La paupière supé-
 rieure de l'œil droit renversée , raccourcie , &
 collée contre le sinus maxillaire , étoit encore
 repliée , & formoit la pointe d'un chapeau.
 L'œil se trouvoit totalement découvert. La pau-
 pière intérieurement étoit enduite d'une callo-
 sité dure comme du bois. Cet excroissance avoit
 été cauterisée anciennement avec des caustiques
 violens. Le tarse étoit si raccourci , qu'il ne
 paroïssoit guère possible de le rétablir dans son
 état naturel. Toutes ces difficultés ne me re-
 butèrent point ; je jugeai que je ne pourrois
 parvenir à la guérison de cette maladie , qu'en
 enlevant la callosité qui renversoït la paupière.
 Mais la dureté & son adhérence à la paupière
 ne me permettoient pas de commencer par l'ex-
 tirpation. Il falloit ramollir & éloigner l'excrois-

lance de la paupière, afin d'opérer sûrement. Les émolliens remplirent parfaitement mes vues. Au bout de quelques jours, j'aperçus un ramollissement assez grand. Cela me détermina à couper avec les ciseaux un lambeau de l'excroissance dans le milieu de la paupière. Il survint une bonne suppuration, & j'obtins un peu de relâchement dans la paupière. Quelques tems après je coupai, du côté du grand angle, un second lambeau, & enfin continuant ces opérations, jusqu'à cinq fois, je parvins à relâcher si considérablement la paupière, que je conçus l'espérance de compléter la Cure. J'y suis enfin parvenu dans l'espace de trois mois. Pendant cet espace de tems, la malade n'a été saignée qu'une fois, & du bras. Elle étoit âgée de douze ans lorsque je l'entrepris. Sa figure étoit si hideuse, qu'elle effrayoit tous ceux qui la voyoient. Elle est devenue depuis sa guérison, d'une figure fort aimable. J'observerai ici que les opérations faites dans l'isthme de la paupière font peu souffrir les malades, & qu'elles n'entraînent aucun accident, quand elles sont faites par les mains d'un Maître qui a beaucoup pratiqué.

En faisant part au Public de la méthode qui m'a si bien réussi pour guérir cette espèce de Lagophthalmie, je n'entends pas enseigner une chose nouvelle, mais seulement remettre dans la bonne voie ceux qui se seroient laissés entraîner par l'opinion de plusieurs Anciens, & même de quelques Modernes qui pensent que la Lagophthalmie n'est pas curable par l'opération. On ne sçauroit trop répandre des faits pareils à celui que je viens d'exposer. Non-seulement

260 MERCURE DE FRANCE.

L'Art en recevra de nouvelles lumières , mais encore ceux qui se destinent au traitement des maladies des yeux , y trouveront des exemples qui les autoriseront à ne pas abandonner inhumainement des malades qui auroient porté toute leur vie l'empreinte d'une erreur funeste.

Cette guérison a été opérée sur les yeux de MM. Milla & Descemet , Docteurs Régents de la faculté de Médecine de Paris , & de M. de la Roche , Maître en Chirurgie , Chirurgien de la maison qui avoit examiné la maladie avant que j'eusse été mandé. M. Babelin recevra les pauvres *gratis* , les vendredis & samedis , depuis huit heures du matin jusqu'à midi. Il demeure rue Champ-Fleury , la première Porte cochère en entrant par la rue S. Honoré à droite.

A V I S.

I.

PENSION de l'Université tenue à Paris , rue Border , au collège de Boncourt , montagne Ste Geneviève ; par M. le Roux , maître ès-arts & auteur du Journal d'Education , dédié au Roi.

Il y a une galerie de communication entre ce collège & celui de Navarre , en sorte que les Eco-liers ne sont point obligés de traverser les rues.

I I.

Le Sr de Longpré , maître de mathématiques , travaillant à mériter les suffrages du Public , a

l'honneur de lui annoncer que sur quatorze jeunes gens qu'il a présentés à l'examen du Génie Militaire, il en a eu trois de reçus.

Entrée de MADAME, à Paris.

Le mercredi 14 de Juillet, Madame, accompagnée de la Comtesse de Mersan, gouvernante des Enfans de France, de ses Dames & des Dames qui avoient été invitées, vint entendre la Messe dans l'Eglise métropolitaine de Paris. Elle fut saluée, à son arrivée & à son départ, par le canon de la Bastille, par celui de l'Hôtel Royal des Invalides, & par celui de la Ville. Elle trouva, à la porte de la Conférence, le Corps-de-Ville qui lui rendit ses respects & qui lui fut présenté par le Maréchal Duc de Brissac, Gouverneur de Paris, & par le Sieur de la Michaudière, Conseiller d'état & Prevôt des Marchands, qui eut l'honneur de la complimenter. Le Sieur de Sartine, Conseiller d'Etat & Lieutenant-Général de Police, s'étoit rendu dans le même lieu. En arrivant à Notre-Dame, cette Princesse trouva un détachement des Gardes-Françoises & Suisses sous les armes. L'Archevêque de Paris, revêtu de ses habits pontificaux & à la tête des Chanoines, reçut Madame à la porte de l'Eglise & la complimenta. Elle entendit la Messe à la Chapelle de la Vierge & alla faire ensuite sa prière à l'Eglise de Ste Geneviève, où l'Abbé, accompagné des Chanoines Réguliers de cette Abbaye, eut l'honneur de la recevoir & de lui adresser un discours. Elle dîna, le même jour, au palais des Tournes, avec Madame Elisabeth, qui s'y étoit

rendue de Versailles, accompagnée de la Princesse de Rohan-Guéméné, Gouvernante des enfans de France, en survivance; ces Princesses se promenèrent, l'après-midi, dans le jardin, & remonterent ensuite en carrosse pour retourner à Versailles. Le jardin du palais des Tuileries, ainsi que toutes les rues par lesquelles Madame a passé, étoit rempli d'une foule de Peuple qui faisoit éclater sa joie de voir cette Princesse.

Le 23 du même mois, Madame, & Madame Elisabeth, accompagnées de la Comtesse de Marfan, Gouvernante des Enfans de France, de la Princesse de Rohan Guéméné, Gouvernante en survivance, & des Dames de leur suite, vinrent se promener sur les boulevards de cette capitale. Les habitans, attirés par le plaisir de voir ces Princesses, firent éclater leur joie par des battemens de mains continuels, & répondirent par les cris redoublés de *Vive le Roi* aux marques de sensibilité que ces deux Princesses leur montraient.

En revenant de Ste Geneviève, MADAME fit arrêter son carrosse devant le Collège de Louis-le-Grand, où M. l'Abbé Coger, Recteur de l'Université, eut l'honneur de lui adresser un compliment conçu en ces termes.

MADAME,

« Nos cœurs se livrent à de nouveaux transports de plaisir, de tendresse & d'admiration. Les graces nobles & touchantes qui vous accompagnent; ce caractère de bienfaisance & de douceur qui vous est naturel, ces réparties ingénieuses qui décelent la délicatesse de votre esprit; l'élévation de votre ame cultivée par des mains habiles à former les enfans des Rois;

tant de belles qualités dont la France s'appau-
dit, & que plus d'un peuple doit nous envier ;
voilà l'objet de nos respects, & le motif de no-
tre allégresse.

Aussi, Madame, nos fêtes se succèdent, no-
tre enchantement continue, nos vœux se con-
fondent. C'est Louis que nous voyons dans
son auguste Famille : notre amour pour ce Mo-
narque se peint dans les hommages que nous
rendons à des têtes qui lui sont chères ; sa ten-
dresse en est également flattée, & son affection
augmente à l'égard d'un Peuple qui, par son
zèle & son dévouement pour ses Souverains
doit servir de modèle à l'Univers.

Toujours attentive à perpétuer ces bons prin-
cipes, l'Université de Paris, Madame, sollicite
pour elle & pour ses Elèves vos bontés & votre
bienveillance.

*Impromptu à MADAME, Sœur de
Mgr le Dauphin.*

De quatre Rois Bourbons, deux sont surnom-
més Grands :

Un autre de son Peuple obtient le nom de Juste :
Celui de Bien-Aimé, titre encor plus auguste,
Mon Roi seul le partage avec tous ses enfans.

*Chanson faite en l'honneur de MADAME,
Sœur de Monseigneur le Dauphin, le
jour de son entrée dans Paris.*

AIR : Lison dormoit dans un bocage.

QUELLE Nimphe, quelle Princesse
S'offre en ce jour à tous les yeux !
Le Parisien qu'elle intéresse
Vole à sa suite tout joyeux ;
Quelle est donc cette Souveraine
Qui par-tout comme ici plaira ?
Devinez-la, regardez-la,
N'a-t'elle pas un port de Reine ?
Regardez-la, devinez-là ;
C'est Madame : vous y voilà.

Quel François pourroit s'y méprendre
A son air doux & gracieux ?
A moins qu'il ne voulût la prendre
Pour quelque habitante des Cieux ?
Mais son cœur aux Bourbons fidèle
En tous lieux la reconnoîtra,
Et lui dira, & lui dira
Qu'elle mérite tout son zèle,
Et lui dira, & lui dira
Qu'elle est digne de son Papa.

*Par M. M**.*

*Déclaration d'amour à Mlle P**, fille
charmante âgée de 18 ans.*

AIR : J'aime une ingrate Beauté.

Je voulois sans soupire
Passer ma tendre jeunesse,
Sans aimer, sans adorer
Nulle Iris, nulle Cécile.
Un Dieu malicieux
S'oppose à mon système,
Il vous offre à mes yeux,
Il veut que je vous aime.

Pour résister à ses traits,
Mon cœur en vain se dégage,
Il me peint tous vos attraits,
En me tenant ce langage :
Tu seras désormais
Soumis à mon empire ;
Pour Sylvie à jamais,
Je veux que tu soupire.

Mon cœur sensible à sa voix,
Et redoutant sa colère,
Pour se ranger sous vos loix
Quitte ma morale austère.
Il veut faire serment
De vous aimer sans cesse,
Pourvu qu'un seul moment
Ce même Dieu vous blesse.

Par le même.

NOUVELLES POLITIQUES.*De Constantinople, le 19 Juin 1773.*

ON a répandu ici le bruit que les Turcs ont remporté un avantage sur les Russes dans la Mer de Zabache. On dit que l'Escadre composée de deux vaisseaux, de trois frégates de Raguse, de deux chebecs, de quatre bâtimens de transport & de huit galères, a poursuivi & rencontré, le 16 de ce mois, à la vue de Caffa, une Flotte Russe; que le combat s'étant engagé, la victoire a été long-tems incertaine; qu'enfin un vaisseau russe de cinquante canons, a pris feu, ce qui a jeté le désordre parmi les autres bâtimens, dont plusieurs ont été pris par les Turcs qui se sont ensuite rendus maîtres d'Azow; mais cette nouvelle mérite confirmation.

Du Bas-Danube, le premier Juillet 1773.

Les nouvelles de la Crimée ne sont point favorables aux Russes. Le soulèvement des Tartares est plus considérable qu'on ne le croyoit. On craint que, si Dewlet Gueray hâte son expédition, le Prince Dolgorouki n'arrive trop tard pour y rétablir le bon ordre. L'Escadre Russe, dans la mer noire, aux ordres de l'Amiral Senawin, est composée, à ce que l'on dit, de deux frégates de quarante canons qui croisent à l'embouchure du Don, de six scoupes de vingt-six canons, de trente saïques, & d'une vingtaine de demi-galères Turques prises à Ibrailow.

De Tunis, le 20 Juin 1773.

Les Corsaires du Bey, armés & réunis à

Porto-Farine, attendent des ordres pour mettre à la voile. Trois frégates, un chebec & une demi-galere composent cet armement, auquel on a travaillé avec la plus grande activité. On assure ici que ce secours a été demandé par le Grand-Seigneur, & qu'il doit renforcer l'Escadre qu'il fait équiper.

De Leipfick, le 15 Mai 1773.

On vient de publier à Hambour le fragment du IX^e. Livre de Tite Live, nouvellement découvert à Rome par le sieur Bruns, il traite de la guerre de Sertorius : le manuscrit d'où il est tiré est un *Codex rescriptus*, dans lequel on a effacé le texte de l'Historien Romain pour y transcrire quelque Livre apocryphe : l'écriture étoit en lettres capitales ; le sieur Bruns n'en a déchiffré qu'une partie. Il est remarquable que ce Manuscrit se soit trouvé dans l'ancienne Bibliothèque Palatine, que le Duc Maximilien de Baviere donna au Pape après la prise de Heidelberg, en 1623.

De Warsovie, le 19 Juin 1773.

Les Ministres des Cours alliées tiennent entr'eux de fréquentes conférences. On assure que l'on procédera à de nouveaux démembrements. Si l'on en croit les bruits publics, les Autrichiens se rendront maîtres de tout ce qui confine à la Silésie & aux montagnes de la Hongrie, jusqu'à Kamienieck, qui sera compris dans le partage. Cracovie occasionne quelques difficultés, parce qu'ils veulent l'échanger contre Lemberg. Le cordon Prussien commencera à Czentochoy, & s'étendra jusqu'aux frontières de la Prusse, ce qui enlèveroit la moitié de la Grande-Pologne. On ajoute que la Cour de

208 MERCURE DE FRANCE.

Berlin veut se désister de ses prétentions sur la Mazovie, pourvu qu'on lui cède en échange la Samogitie, une des Provinces les plus fertiles du Royaume, & desiré qu'on fixe les droits qu'elle veut faire valoir sur la Courlande. On dit également que ce Duché sera obligé de livrer tous les ans à la Chambre de la Trésorerie de la République, une somme de 300,000 dahlers, payables, moitié par le Duc, & moitié par les Provinces.

De Copenhague, le 29 Juin 1773.

On dit que l'Escadre qui croise dans la Mer Baltique, entre les Isles de Bornholm & de Zélande, a reçu ordre de continuer ses évolutions pendant quatre ou cinq semaines.

De Vienne, le 7 Juillet 1773.

De quarante-deux bataillons de campagne qui se trouvent répartis, tant en Bohême, qu'en Moravie, vingt-six viennent de recevoir l'ordre de porter leurs Compagnies à cent cinquante hommes, au lieu de cent quinze dont elles sont composées en tems de paix. On étoit que ces bataillons sont destinés à passer en Pologne pour y remplacer ceux qui ont perdu beaucoup de monde par la désertion.

De Londres, le 5 Juillet 1773.

Des lettres de Charles Town, dans la Caroline Méridionale, annoncent que la guerre qui s'étoit élevée il y a plusieurs années entre les Indiens Crecks & Cherokees, & dont le feu sembloit éteint, s'est rallumée depuis quelques mois avec la plus grande activité; que les Crecks, dans un de leurs derniers combats, ont eu dix-neuf hommes de tués parmi lesquels se trouve Halsbred Mokon, un de leurs prin-

épiaux chefs ; que le jeune Turin, un autre de leurs Chefs, a eu le bonheur de se sauver & de regagner son pays, où il a porté la nouvelle de la défaite de son parti.

De Londres, le 9 Juillet 1773.

Les émigrations des Ecoissois & des Irlandois pour l'Amérique Septentrionale, sont si multipliées que le Gouvernement en a conçu de justes alarmes : elles sont occasionnées par la décadence des fabriques de toile, & la résolution que plusieurs Seigneurs ont prise de hausser considérablement le loyer de leurs fermes, maisons, &c.

De Cadix, le 11 Juin 1773.

On mande de Salé que l'Empereur de Maroc a donné ordre d'armer sur cette côte trois frégates & trois chebecs, & que cette Escadre sera commandée par le vieux Reys Tarbi Mistori. On ajoute que ce Reys doit aller en Hollande revêtu des titres d'Amiral & d'Ambassadeur ; mais on ignore le vrai motif de cette mission.

De Rome, le 30 Juin 1773.

Des lettres de Malthe portent que deux barques de la Religion, armées en course, se sont emparées le mois dernier de deux navires marchands Turcs, dont on évalue la cargaison à environ cent millè écus romains.

On écrit de Civita-Vecchia que deux Galiores Barbaresques ayant paru sur les côtes de Toscane, les deux galeres de Sa Sainteté étoient sorties de ce Port pour aller leur donner la chasse.

L'Abbé Visconti a acheté pour le Saint Pere

210 MERCURE DE FRANCE.

un buste d'Antisthène, dont le nom est écrit en Grec sur la poitrine. Ce monument qui sera placé dans le *Museum* Clémentin, donne une idée certaine de la figure de ce Philosophe, sur laquelle les sentimens avoient été partagés jusqu'à ce jour, & corrigera l'erreur de quelques Sçavans qui attribuoient à Carnéade les traits qui distinguent Antisthène.

De Paris, le 23 Juillet 1773.

L'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, dans son assemblée du 2 de ce mois, élut pour Associé Libre Etranger, à la place vacante par la mort du Lord Chesterfield, le sieur Bartoli, Vénitien, Antiquaire du Roi de Sardaigne, des Académies de Bologne, de Manheim, &c.

N O M I N A T I O N S.

Le Roi ayant jugé à propos de réunir au Contrôleur général de les finances la charge de Directeur & Ordonnateur-général de ses bâtimens, le Marquis de Marigny a supplié Sa Majesté de vouloir bien agréer sa démission. Sa Majesté voulant donner, en même tems, au Marquis de Marigny une marque de la satisfaction qu'elle a eue de ses longs services dans cette charge, lui a accordé pour la vie un brevet d'Adjoint à la charge de Directeur & Ordonnateur-général de ses bâtimens, ainsi que la continuation de la jouissance des hôtels & logemens dans ses Maisons royales, & généralement de toutes les prérogatives dont il jouissoit étant titulaire. Sa Majesté lui a également accordé les grandes Entrées.

M A R I A G E S.

Le Roi & la Famille Royale signèrent, le 18 Juillet, le contrat de mariage du Vicomte du Barry avec Demoiselle de Tournon.

M O R T S.

Daniel - Henri Lemaître, ancien Conseiller honoraire de la Grand'Chambre, est décédé le 7 Avril dernier, dans la soixante-dix-huitième année de son âge; il étoit issu de la branche aînée de cette Maison, que l'on vit dans tous les tems puiser dans son attachement à la Couronne, la source de la fidélité la plus constante au milieu même des révolutions des tems, & qui tire son origine d'un Prevôt de Paris avant l'an 1300. Cette Maison est alliée à plusieurs qui ont produit des Chevaliers des Ordres, Présidens des Comptes, Ambassadeurs, Prevôts de Paris, Procureurs-Généraux, Premiers Présidens, Prélats, Gardes des Sceaux, Maréchaux & Chanceliers de France, Ministres & Secrétaires d'Etat, Ducs & Pairs, Cardinaux & Souverains. Cette Maison a puisé ses alliances dans les mêmes sources que les Maisons de Courrenay, de Noailles, de Brehan, de Biisac, de Maupou, de Richelieu, de la Vrillière, de la Grange-d'Arquien, de Fongogne, Melun, Rohan, Angoulême, Anjou, Vendôme & Bretagne. Cette Famille a produit pendant 22 règnes, cinq Abbeses, deux Chanoinesses, une Supérieure de St-Cyr, des Evêques-Commandeurs de l'Ordre de Malthe, des Capitaines de vaisseaux, Colonels, Gouverneurs de places, Commandans les bans & arrières-bans, un

212 MERCURE DE FRANCE.

Lieutenant-Général d'artillerie, des Conseillers d'Etat, dix-neuf Conseillers du Parlement, trois Avocats-Généraux, trois Présidens à Mortier & un Premier Président. Blanchard, Mezeray, le Père la Baume, & une infinité d'autres auteurs, nous apprennent que cette Maison, s'est distinguée dans tous les Etats, & que nos Souverains l'ont toujours considérée, & qu'ils ont même pour elle créé des places & des récompenses, notamment celle de septième Président à Mortier, en faveur de Jean Lemaître, qui fit rendre le célèbre arrêt pour le maintien de la Loi Salique lors de la réduction de Paris, & qu'Henri IV appeloit son bon Président.

La Princesse Frédéric-Christine-Amélie-Guillaume, fille du Prince de Prusse, mourut, le 14 Juin, à Potsdam, âgée d'environ dix mois.

On écrit de Gallendorf que la Princesse-Louise, Duchesse de Saxe, de Juliers, de Cleves & de Berg, & veuve du Duc Jean-Auguste de Saxe-Gotha, y est morte, le 28 Mai, dans la quarante-septième année de son âge.

Pierre Comte de Vogné-Dourdan, brigadier des armées du Roi, mestre de camp de cavalerie du régiment de son nom, chevalier de l'Ordre royal & militaire de St Louis, & chevalier honoraire de l'Ordre de Malte, est mort, le 16 Juin, à Annonay en Vivarais, dans la soixante-quinzième année de son âge.

Diane-Camille d'Albon, épouse du Comte de Vichy, maréchal des camps & armées du Roi, est morte, le 3 Juillet, en son château de Champfond, en Charolois, à l'âge de cinquante-neuf ans.

Thomas O-Kennely, brigadier des armées du

Roi, est mort, le 6 Juillet, à Saint-Germain-en-Laye, dans la soixante-quatrième année de son âge.

Le sieur Charles Macindley vient de mourir à Tipperary en Irlande, âgé de cent quarante-trois ans. Il avoit été capitaine sous le règne de Charles I, avoit ensuite suivi Cromwell en Irlande, & s'étoit retiré du service depuis ce tems-là.

Sauveur François Morand, Chevalier de l'Ordre du Roi, secrétaire de cet Ordre, censeur royal, inspecteur des hôpitaux militaires, de l'académie royale des sciences, de la société royale de Londres, des académies de Rouen, Pétersbourg, Stockholm, Bologne, Florence, Cortone, Porto & Harlem; chirurgien-major de l'Hôtel Royal des Invalides depuis l'année 1722, est mort ici dans la soixante-dix-septième année de son âge. Le sieur Sabatier exerçoit, en survivance, la place de chirurgien-major de cet Hôtel depuis 1761.

Marie-Elisabeth de Clermont de Lodève, veuve de Gabriel-Marc-Antoine Comte de Toulouse-Lautrec, mestre de camp de Carabiniers, est morte le 10 Juillet, à Castres, dans la quatre-vingt-septième année de son âge.

LOTÉRIES.

Le cent cinquante-unième tirage de la Loterie de l'hôtel-de-ville s'est fait, le 25 Juillet, en la manière accoutumée. Le lot de cinquante mille livres est échu au N°. 70334. Celui de vingt mille livres au N°. 64377, & les deux de dix mille, aux numéros 61201, & 75730.

ERRATA du second volume de Juillet.

PAGE 17, vers 23, Que peut un seul vengeur.
Lisez, Que peut un tel vengeur.

TABLE.

PIECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5

Réponse de M. de la Harpe aux vers de M.

L. C. de ***,

ibid.

Suite du second livre de l'Enéide par M. D.

L. C.

9

Epigramme,

26

La Dissimulation punie,

ibid.

Suite & fin de l'Été, imitation libre de

Thompson,

47

Vers pour un Portrait,

51

Madrigal,

ibid.

L'Oie & le Loup, *fable*,

52

Dialogue entre Marie d'Angleterre & Marie

Mignot,

53

A Mademoiselle ***,

63

L'Eléphant & les Anes, *fable*,

64

Explication des Enigmes & Logogryphes,

65

ENIGMES,

66

LOGOGRYPHES,

69

NOUVELLES LITTÉRAIRES,

73

Fables nouvelles par M. l'Abbé Aubert,

ibid.

Eloges de la Poësie,

87

A O U S T. 1773. 215

Traité de Chymie par M. de Lorme,	90
Discours lû à la séance de l'Acad. R. d'Ecriture,	95
Lettres du Baron d'Olban,	96
La Pharsale, poëme par M. le Chev. Laurès,	97
Les Mœurs du Jour,	103
Anecdotes Espagnoles & Portugaises,	107
La Comète, conte en l'air,	111
Histoire abrégée de tous les Empires,	118
Tableau de la Sénéchaussée de Bellai,	123
Description d'une collection de Minéraux,	124
Poësie de M. l'Abbé Méraïase,	127
Tarifs nouveaux & universels, &c.	130
Elémens d'Histoire générale, par M. l'Abbé Millot,	131
La Génération,	135
Vocabulaire des arts & métiers,	137
Histoire de l'inoculation,	139
Traité de la nouvelle méthode d'inoculer,	140
L'Amour à Tempé,	141
Histoire des Philosophes anciens,	143
<i>Phædri fabulæ,</i>	145
Avis sur la contrefaçon de la collection de Jurisprudence,	146
ACADÉMIE,	148
SPECTACLES, Opéra,	152
Comédie Italienne,	158
A-M. Favart,	159
A Madame Trial,	<i>ibid.</i>
A Madame Billioni,	160

116 MERCURE DE FRANCE.

Architecture,	161
ARTS, Gravures,	180
Musique,	187
Cours d'Education,	188
Anecdotes,	196
Lettre sur la Lagophthalmie,	198
AVIS,	200
Entrée de MADAME à Paris,	201
Impromptu,	202
Déclaration d'amour à Mlle P...,	203
Nouvelles politiques,	206
Nominations,	210
Mariages,	211
Morts,	<i>ibid.</i>
Loteries,	213

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Chancelier, le volume du Mercure du mois d'Août 1773, & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir empêcher l'impression.

A Paris, le 31 Juillet 1773.

LOUVEL.

De l'Imp. de M. LAMBERT, rue de la Harpe.

MERCURE

DE FRANCE,

DÉDIÉ AU ROI.

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES;

SEPTEMBRE, 1773.

Mobilitate viget. VIRGILE.



A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, Rue
Christine, près la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège de Roi.

AVERTISSEMENT.

C'EST au SIEUR LACOMBE libraire, à Paris, rue Christine, que l'on prie d'adresser, francs de port, les paquets & lettres, ainsi que les livres, les estampes, les pièces de vers ou de prose, la musique, les annonces, avis, observations, anecdotes, événemens singuliers, remarques sur les sciences & arts libéraux & mécaniques, & généralement tout ce qu'on veut faire connoître au Public; & tout ce qui peut instruire ou amuser le Lecteur. On prie aussi de marquer le prix des livres, estampes & pièces de musique.

Ce Journal devant être principalement l'ouvrage des amateurs des lettres & de ceux qui les cultivent, ils sont invités à concourir à sa perfection; on recevra avec reconnoissance ce qu'ils enverront au Libraire; on les nommera quand ils voudront bien le permettre, & leurs travaux, utiles au Journal, deviendront même un titre de préférence pour obtenir des récompenses sur le produit du Mercure.

L'abonnement du Mercure à Paris est de 24 liv. que l'on paiera d'avance pour seize volumes rendus francs de port.

L'abonnement pour la province est de 32 livres pareillement pour seize volumes rendus francs de port par la poste.

On s'abonne en tout temps.

Le prix de chaque volume est de 36 sols pour ceux qui n'ont pas souscrit, au lieu de 30 sols pour ceux qui sont abonnés.

On supplie Messieurs les Abonnés d'envoyer d'avance le prix de leur abonnement franc de port par la poste, ou autrement, au SIEUR LACOMBE, libraire, à Paris, rue Christine.

*On trouve aussi chez le même Libraire
les Journaux suivans.*

JOURNAL DES SÇAVANS , in-4° ou in-12, 14 vol. par an à Paris.	16 liv.
Franc de port en Province,	20 l. 4 f.
L'AVANTCOUREUR , feuille qui paroît le Lundi de chaque semaine. L'abonnement, soit à Pa- ris, soit pour la Province, port franc par la poste, est de	12 liv.
JOURNAL ECCLÉSIASTIQUE par M. l'Abbé Di- nouart; de 14 vol. par an, à Paris,	9 liv. 16 f.
En Province port franc par la poste,	14 liv.
GAZETTE UNIVERSELLE DE LITTÉRATURE ; port franc par la poste; à PARIS, chez Lacombe, libraire,	18 liv.
JOURNAL DES CAUSES CÉLÈBRES , 8 vol. in 12. par an, à Paris,	13 l. 4 f.
En Province,	17 l. 14 f.
JOURNAL ENCYCLOPÉDIQUE , 24 vol. 33 liv. 12 f.	
JOURNAL historique & politique de Genève , 36 cahiers par an,	18 liv.
JOURNAL de musique des Deux-Ponts , partition imprimée, 24 cahiers par an, franc de port,	30 liv.
LE SPECTATEUR FRANÇOIS , 15 cahiers par an, à Paris,	9 liv.
En Province,	12 liv.
LA NATURE CONSIDÉRÉE , vingt-cinq cahiers par an,	14 liv.
En Province,	18 liv.
LA MUSE LYRIQUE ITALIENNE avec des paroles françoises, basse chiffrée & accompagnement, 12 cahiers par an, à Paris,	18 liv.
En province,	24 liv.

A ij

Nouveautés chez le même Libraire.

- FABLES** nouvelles par M. Boisard, in-8°.
orné de gravures, br. 2 l. 10 f.
- Annales de la Bienfaisance**, 3 vol. in-8°.
brochés, 6 l.
- Lettres du Roi de Prusse**, in-18. br. 1 l. 16 f.
- Eloge de Racine avec des notes**, par M. de
la Harpe, in-8°. br. 1 l. 10 f.
- Réponse d'Horace en vers**, 12 f.
- Fables orientales**, par M. Bret, 3 vol. in-
8°. brochés, 3 liv.
- La Henriade de M. de Voltaire**, en vers la-
tins & françois, 1772, in-8°. br. 2 l. 10 f.
- Traité du Rakitis**, ou l'art de redresser les
enfants contrefaits, in-8°. br. avec fig. 4 l.
- Lettres d'Elle & de Lui**, in-8°. b. 1 l. 4 f.
- Le Phasma ou l'Apparition**, histoire grec-
que, in-8°. br. 1 l. 10 f.
- Les Muses Grecques**, in-8°. br. 1 l. 16 f.
- Les Nuits Parisiennes**, 2 parties in-8°.
nouv. édition, broch. 3 liv.
- Les Odes pythiques de Pindare**, in-8°.
broché, 5 liv.
- Le Philosophe sérieux**, hist. comique, br. 1 l. 4 f.
- Du Luxe**, broché, 12 f.
- Traité sur l'Equitation**, in-8°. br. 1 l. 10 f.
- Monumens érigés en France à la gloire de
Louis XV**, &c. in-fol. avec planches,
rel. en carton, 24 l.
- Mémoires sur les objets les plus importants de
l'Architecture**, in-4°. avec figures, rel. en
carton, 12 l.
- Les Caractères modernes**, 2 vol. br. 3 l.
- Maximes de guerre** du C. de Kevenhüller, 1 l. 10 f.
- Histoire naturelle du Thé**, avec fig. br. 1 l. 16 f.



M E R C U R E

D E F R A N C E .

SEPTEMBRE, 1773.

PIÈCES FUGITIVES

EN VERS ET EN PROSE.

*Sur les trois Graces , peintes en émail
par M. Pâquier , de l'Académie royale
de peinture.*

L'ÉMAIL qu'ont animé tes pinceaux ingénus,
Pâquier , dans un bosquet de roses
Sous nos yeux fraîchement écloses ,
Offre les trois Beautés , compagnes de Vénus.
Lorsque mon œil errant , à loisir examine
Les contours arrondis de tant de charmes nus ,

A iij .

6 MERCURE DE FRANCE.

Mon esprit curieux devine
Une foule d'appas à ma vue inconnus.
Qui dois-je préférer ! . . cette taille élégante ;
Ces beaux cheveux châtains , cette bouche char-
mante
Enflamment à la fois , & mon cœur & mes sens . .
Mais que cette Brune est piquante !
Sa gaiété , son sourire & me plaît & m'enchanté ;
J'ai puisé dans ses yeux le plaisir que je sens.
J'admire , en soupirant , cette Blonde touchante
Dont la chevelure est flottante.
Que j'aime ces yeux bleus , tendres & languissans !
Entre ces trois Beautés hésiterai-je encore ?
Chacune a ses attraits : que tout mortel l'adore ;
Mais celle qui brille au milieu
Doit faire le bonheur d'un dieu.]

*A Mademoiselle de B * * * , qui m'avoit
demandé un exemplaire de mon Epître
à M. de Buffon , sur l'Histoire natu-
relle.*

J'AIME l'Histoire naturelle.
La Nature à nos yeux fait briller tant d'objets ;
Elle est si vaste , elle est si belle
Que ma muse ravie en a saisi des traits ,
Et les a présentés d'une façon nouvelle.

SEPTEMBRE. 1775. 7.

Daignez sourire à mes essais.

Vous trouverez, Mademoiselle,

Qu'il manque l'ame à mes portraits.

Quand la Nature a des secrets,

C'est Buffon seul qui les révèle.

Je tombe aux pieds de mon modèle

Mes vers ne font qu'un jeu d'esprit ;

Je n'ai donné dans mon écrit

Que le tableau de ma chapelle.

Mais qu'il aura d'heureux destins !

L'honneur de cette bagatelle

Est de paroître dans vos mains.

*Par M. Felix Nogaret, des Académies
d'Angers & de Marseille.*

CANTATE BACHIQUE.

JUPITER dit un jour, je veux punir l'audace

Des fiers humains qui m'ont bravé.

Sors de ton lit, Mer ; inonde l'espace

Des lieux où contre moi j'ai vu leur front levé.

La Mer, soumise à sa parole,

Franchit ses bords de tous côtés.

Les vents, déchaînés par Eole,

Renversent les murs des cités.

A iv

3 MERCURE DE FRANCE.

Le malheureux que la vengeance immole
Périt sous son toit écroulé.
Le chaume roule amoncelé
Sur les débris d'un temple ; il en souille l'idole,
Le chaos est renouvelé.

L'enfant , saisi d'effroi dans le sein de sa mère ,
La presse en gémissant : elle se désespère ;
Pour ce fils innocent elle invoque les cieux .
L'onde , sur ses vagues émues ,
Les porte ensemble jusqu'aux nues
Comme pour attendre les dieux .

Suis-je , dit Jupiter , l'auteur de ce ravage !
Ah ! c'en est trop : suspendez votre rage ,
Vents furieux ; ne troublez plus les airs .
Retourne Mer à ton rivage ;
Les humains me sont encor chers .

Depuis ce jour mémorable
Les mortels sont plus heureux .
Jupiter est plus traitable ,
Plus tendre & plus généreux .
C'est en père qu'il nous juge .
Et s'il a donné le vin ,
C'est pour que ce jus divin
Fasse oublier le déluge .

Par le même.

*VERS à l'Auteur anonyme de l'Épître
insérée au premier volume du Mercure
de Juillet dernier, intitulée, le Testa-
ment de ma Raison.*

TANDIS qu'impunément plus d'un rimeur vul-
gaire

Joignent leurs noms obscurs à d'informes essais ,

Aux vers même qu'ils n'ont pas faits

Où qu'ils n'auroient jamais dû faire ;

Pourquoi , digne fils d'Apollon ,

Pourquoi , trop modeste Anonyme ,

Contenx de ravir notre estime ,

Laisse-tu desirer ton nom ?

Ton épître n'est pas une redite fade ;

C'est le triomphe du talent :

Où voit que ta raison n'étoit pas bien malade

Lorsqu'elle fit son testament.

Que ton oncle vive ou qu'il meure ,

N'est-on heureux qu'en héritant ?

Tu ne badinerois pas tant

S'il avoit vu sa dernière heure.

Je ne crois pas à tes vaisseaux ;

Tu n'as rien perdu sur les ondes ;

Mais ton sage enjouement , tes magiques pin-
ceaux ,

A v

10 MERCURE DE FRANCE.

sont un bien préférable aux trésors des deux mondes.

Par M. de la Louptière.

ODE D'HORACE A SON ESCLAVE,

38. liv. 4.

Perficos odi, puer, apparatus, &c.

Tu fais bien que dans ma maison
Jamais le faste n'en impose ;
Je fais peu de cas de la rose
Qui croît dans l'arrière-saison.

Je hais ce luxe asiatique
Des guirlandes & des festons ;
Que le myrte moins magnifique
Serve à couronner nos deux fronts.

Quand sous cette vigne champêtre
Tu me sers les dons de Bacchus ,
Le rameau chéri de Vénus
Peut orner l'Esclave & le Maître,

Par M. L. R.

*LA VERTUEUSE INGRATITUDE.**Conte.*

NERVILIER, privé dès le bas âge de son père & de sa mère qui lui avoient laissé une fortune proportionnée à sa naissance, fut élevé chez un oncle qui, en qualité de tuteur, le fit venir chez lui. Avare, sot & plein d'humeur, cet oncle lui rendit ses premières années peu supportables; mais de plus grands maux l'attendoient à cet âge où la liberté de disposer de soi-même devient si précieuse. Hélas ! de quoi se plaint la jeunesse qui n'aime point encore ? elle n'a point d'idée des supplices de l'âme; elle ignore que la sensibilité est quelquefois le don le plus cruel que nous ait fait la Nature.

Nervilier soupira de bonne heure, & fut écouté. Jeux cruels & barbares du sort, vous allez empoisonner une situation si délicieuse ! A peine avoit-il seize ans : l'avare & dur Granger étoit bien éloigné de vouloir le marier; c'eût été consentir à une émancipation qui lui attracheroit la régie des biens de son pupille, & il s'y

A vj

étoit si bien accoutumé, que la fortune de son neveu lui paroïsoit la sienne, & qu'il devoit être tout aussi difficile pour lui de s'en détacher. On lui parla du goût de son neveu pour Hortense ; il fulmina, & s'opposa d'autant plus à l'union de Nervilier avec sa jeune & charmante voisine, qu'il étoit secrètement l'ennemi des parens de la future.

Cependant une circonstance particulière ne laissoit point de tems à nos tendres amans. Une des tantes d'Hortense venoit de laisser à sa nièce un legs assez considérable, sous la condition expresse qu'elle seroit mariée dans l'année.

Beaucoup de gens se présentoient ; Hortense eût volontiers sacrifié l'hoirie pour attendre que Nervilier fût son maître en devenant majeur ; mais elle dépendoit d'un père qui comptoit autrement qu'elle, & qui moins désintéressé, vouloit que le legs fût acquis à sa fille.

Telle étoit la position cruelle où se trouvoit Nervilier. Déjà le père d'Hortense panchoit pour un des amans du legs de sa fille ; déjà tout se disposoit au sacrifice de la jeune personne, lorsqu'une parente de la victime, & en même tems l'amie de Nervilier, pour laquelle la vue

SEPTEMBRE. 1773. 13
des malheureux étoit insoutenable, vint
à leur secours.

Cette parente étoit une jeune veuve
appelée Mde Dubourg, auprès de qui
Nervilier alloit souvent faire éclater son
désespoir. Le tems fatal avançoit; le con-
sentement d'un avare peut toujours s'a-
cheter, mais c'est lorsque l'offre qu'on
peut lui faire ne doit pas le priver d'une
autre jouissance; & l'avarice a tous ces
calculs-là devant elle; on ne put donc
amener le dur Granger à ce qu'on vou-
loit, quoique la somme que lui fit offrir
la veuve, l'eût d'abord tenté.

Mde Dubourg avoit pris à cœur le
bonheur de sa parente & celui de son
jeune ami; elle ne se rebuta point. Oblì-
ger étoit pour elle ce qu'étoit pour Gran-
ger l'ouverture de son coffre-fort, c'est-
à-dire le premier & le plus vif des plai-
sirs.

Unir les deux amans par un hymen
qu'on tiendrait caché quelque tems au
tuteur du jeune homme, c'étoit une cho-
se faisable: toute autre qu'elle le feroit
vainement, & seroit fort mal venu à en
faire la proposition au père d'Hortense;
mais elle a d'assez gros fonds placés sur
la charge de ce père, il peut se radoucir

14 MERCURE DE FRANCE.

à la demande du remboursement. Voilà déjà pour la veuve deux grands obstacles levés; il en reste un troisième, & c'est le plus considérable.

Comment faire consentir Nerban, légataire universel de la tante d'Hortense, à lui délivrer le legs sur un mariage dont on feroit un mystère, & qui par conséquent ne seroit pas un titre suffisant? M^{de} Dubourg frémit de ce qu'elle imagina à cet égard. Ce Nerban avoit essayé de la faire renoncer aux douceurs du mariage; il avoit été réconduit; il en étoit bien digne; mais Hortense!... Mais Nervilier!... La veuve s'attendrit, laisse couler quelques larmes, & conclut que le bonheur de ses amis vaut le sacrifice du sien.

Elle savoit où trouver Nerban offensé des dégoûts qu'elle lui avoit marqués; elle y vole, & sans aucune affectation hasarde de lui faire quelque politesse. Nerban ne tient point à un coup d'œil moins indifférent que ceux qu'il avoit attirés jusqu'alors. La veuve généreuse a bientôt apperçu qu'elle n'a rien perdu de son pouvoir sur son cœur. Vous me boudez long-tems, lui dit-elle! & voilà de courroux de Nerban vaincu. Il révoit

Mde Dubourg chez elle ; on lui dit ce qu'on exigeroit de lui pour la délivrance du legs ; il consent à tout, & cet obstacle dispaçoit encore.

Le père d'Hortense au premier mot de la proposition, refusa, comme on l'avoit prévu ; mais la crainte du remboursement & la promesse du legs l'attendrissent ; il capitula bientôt, & se rendit.

On prit donc les mesures les plus convenables pour cacher à Granger le mariage de son neveu. Celui de Mde Dubourg avec Nerban servit à cacher l'autre. On alla célébrer les deux hymens à la campagne, & Nervilier se vit le plus heureux des amans, contre toute sorte d'apparence ; car il étoit difficile d'espérer qu'on trouvât quelqu'un qui se chargeât, comme Mde Dubourg, de faire évanouir le triple obstacle qui s'opposoit à sa félicité, & de la part du tuteur & de la part du père d'Hortense, & de celle du légataire universel.

Mde Dubourg croyoit savoir à peu près ce qu'il devoit lui en coûter, par le sacrifice qu'elle venoit de consommer. A travers les soins que prennent les hommes pour cacher leurs défauts, tant qu'ils cherchent à plaire, elle avoit entrevu une partie de ceux de Nerban ; mais la cir-

16 MERCURE DE FRANCE.

constance si flatteuse pour sa belle ame de faire à la fois deux heureux , avoit triomphé de sa pénétration & de sa répugnance. La beauté du sacrifice qu'elle avoit fait à l'amitié ne tarda pas à paroître , & elle acquit la triste expérience qu'en croyant deviner les défauts de quelqu'un , on en apperçoit au plus la moitié.

A peine six mois étoient - ils passés , Nerban ne se contraignit plus , & laissa tomber le masque ; il découvrit à la malheureuse victime plus de bassesse & de dureté qu'elle ne lui en avoit supposé , & Nervilier trouva plus d'une fois sa bienfaitrice dans les larmes.

Ce tableau cruel troubla le bonheur qu'il tenoit de cette infortunée ; mais le sort devoit bientôt égaler ses peines à celles de son amie. Des couches funestes lui enlevèrent en un jour & la malheureuse Hortense & le fils qu'elle devoit lui donner.

C'est aux ames sensibles & tendres à se peindre les douleurs de Nervilier. Privé de la plus chère , de la plus aimable , de la plus vertueuse compagne , il ne lui survécut malgré lui que pour être témoin des malheurs de sa bienfaisante amie , qui devenoit chaque jour plus à plaindre avec Nerban.

Leur consolation unique étoit de confondre souvent leurs larmes. O vertueuse & trop noble amie, je suis donc l'auteur de vos maux, s'écrioit-il ! & moi, reprochoit en gémissant Mde de Nerban, n'ai-je pas fait votre malheur ainsi que le mien ? La bienfaisance est donc quelquefois cruelle ? Ames dures & féroces, venez vous affermir dans votre inhumanité par mon triste exemple ! & Nervilier, noyé de pleurs, étouffé de sanglots, tomboit dans ses bras, & tous deux s'encourageoient dans les accès de leur désespoir à sortir d'une vie qui ne leur présenteroit plus que des amertumes & des supplices. Un jour même, plus pénétrés de leurs peines, ils s'étoient armés réciproquement ; déjà ils s'instruisoient des moyens de se frapper au même instant, lorsque le cri de la conscience que nous donne la Nature, & que perfectionne la Religion, fit faire un cri à Mde Nerban : Arrêtez, Nervilier, arrêtez, dit-elle : souffrir est le partage des hommes ; la soif du sang est l'instinct des tigres.

Nervilier, à ces mots, laisse tomber sa main armée. Il écoute la même voix qui s'élève dans son sein, & qui le fait rougir de sa fureur insensée. Eh ! bien, dit-il,

16 MERCURE DE FRANCE.

constance si flatteuse pour sa belle ame de faire à la fois deux heureux , avoit triomphé de sa pénétration & de sa répugnance. La beauté du sacrifice qu'elle avoit fait à l'amitié ne tarda pas à paroître , & elle acquit la triste expérience qu'en croyant deviner les défauts de quelqu'un , on en apperçoit au plus la moitié.

A peine six mois étoient - ils passés , Nerban ne se contraignit plus , & laissa tomber le masque ; il découvrit à la malheureuse victime plus de bassesse & de dureté qu'elle ne lui en avoit supposé , & Nervilier trouva plus d'une fois sa bienfaitrice dans les larmes.

Ce tableau cruel troubla le bonheur qu'il tenoit de cette infortunée ; mais le sort devoit bientôt égaler ses peines à celles de son amie. Des couches funestes lui enlevèrent en un jour & la malheureuse Hortense & le fils qu'elle devoit lui donner.

C'est aux ames sensibles & tendres à se peindre les douleurs de Nervilier. Privé de la plus chère , de la plus aimable , de la plus vertueuse compagne , il ne lui survécut malgré lui que pour être témoin des malheurs de sa bienfaitante amie , qui devenoit chaque jour plus à plaindre avec Nerban.

Leur consolation unique étoit de confondre souvent leurs larmes. O vertueuse & trop noble amie , je suis donc l'auteur de vos maux , s'écrioit-il ! & moi , reprenoit en gémissant Mde de Nerban , n'ai-je pas fait votre malheur ainsi que le mien ? La bienfaisance est donc quelquefois cruelle ? Ames dures & féroces , venez vous affermir dans votre inhumanité par mon triste exemple ! & Nervilier , noyé de pleurs , étouffé de sanglots , tomboit dans ses bras , & tous deux s'encourageoient dans les accès de leur désespoir à sortir d'une vie qui ne leur présenteroit plus que des amertumes & des supplices. Un jour même , plus pénétrés de leurs peines , ils s'étoient armés réciproquement ; déjà ils s'instruisoient des moyens de se frapper au même instant , lorsque le cri de la conscience que nous donne la Nature , & que perfectionne la Religion , fit faire un cri à Mde Nerban : Arrêtez , Nervilier , arrêtez , dit-elle : souffrir est le partage des hommes ; la soif du sang est l'instinct des tigres.

Nervilier , à ces mots , laisse tomber sa main armée. Il écoute la même voix qui s'élève dans son sein , & qui le fait rougir de sa fureur insensée. Eh ! bien , dit-il ,

18 MERCURE DE FRANCE.

ame pure & sublime ! apprenons donc à vivre dans les pleurs , répandons-en sans cesse , moi sur la perte irréparable que j'ai faite , vous sur l'abus cruel que fait un tyran du plus saint des pouvoirs. A peine il finissoit qu'il apperçoit Nerban , l'œil égaré & furieux , lever le bras sur sa femme ; il s'élance à ce monstre qui lui voyant à la main une arme dont il ne songeoit plus à se servir , crie au secours , appelle ses gens , & les prend à témoins de ce qu'ils trouvent Nervilier armé contre lui.

Dès le jour même un procès-criminel se commence contre Nervilier , à la poursuite de Nerban , qui redoutoit depuis la mort d'Hortense qu'il ne devint l'amant de sa femme , & qui par cette raison-là , cherchoit à l'éloigner de sa maison. Tout étoit contre l'époux infortuné d'Hortense. Dix témoins déposoient l'avoir vu armé , parlant avec chaleur à Nerban ; c'en fut assez pour être menacé d'un décret qu'il crut devoir éviter par la fuite.

Ce qui marque assez l'intention de son ennemi , c'est qu'il discontinua ses poursuites dès qu'il le fut parti , sauf à les reprendre dès qu'il viendrait à paroître. Mais sa femme , indignée de son injus-

tice atroce, disparut un matin en lui laissant un avis qu'elle alloit se retirer chez les Ursulines de la ville, d'où il seroit inutile de vouloir la tirer.

Nerban, dont la conduite déréglée ne le mettoit pas en droit de se plaindre de la fuite de sa femme, voulut toujours avoir l'air d'en être affligé & de songer à la réclamer. Cette adresse devoit lui servir à la ruiner, parce qu'il présumoit avec raison qu'elle aimeroit toujours mieux s'engager pour lui que de rentrer dans sa maison.

Mde Nerban, en se retirant dans l'asyle sacré dont elle avoit fait choix, ignoroit encore qu'elle étoit dans un état qui ne lui permettroit pas d'y rester. Dès qu'elle en fut convaincue, elle s'occupa à profiter de la vive amitié qu'elle avoit inspirée à la Supérieure, & celle-ci se prêta volontiers à la laisser sortir des murs du couvent pour quelques mois, pendant lesquels on répandit le bruit d'une maladie qui la retenoit dans son appartement.

Devenue mère d'une fille qu'elle confia à des mains sûres & à des gens qui lui étoient entièrement dévoués, elle revint dans sa retraite sans que son mari eût la moindre connoissance de ce qui s'étoit

passé. La haine qu'elle avoit conçue pour ce tyran domestique , le lui faisoit paroître indigne du bonheur d'être père ; c'étoit sous le simple nom de Rosalie que sa fille devoit être élevée , & son projet étoit qu'elle ne connût jamais un père qui ne pourroit que la rendre malheureuse.

Cependant toutes les fois que les débauches & l'inconduite de Nerban , qui avoit déjà dissipé sa propre fortune , le mettoient dans la nécessité de recourir à celle de sa femme , il affectoit de la vouloir ramener chez lui ; & soutenu par les loix dont il se faisoit un titre frauduleux , il ne s'en départoit qu'en obtenant d'elle qu'elle engageât ses biens pour alimenter ses désordres.

Ils devinrent heureusement d'un scandale & d'un éclat qui mirent Mde Nerban dans le cas d'obtenir de la Justice une séparation qui lui conserva ce qui lui restoit , & qui suffisoit à peine pour payer sa pension & celle de sa fille. Un plus grand bonheur arriva plusieurs années après à l'un & à l'autre. Nerban , impliqué dans une affaire où sa probité étoit compromise , mourut dans les prisons avant qu'un arrêt ne fît partager son déshonneur à sa fille.

SEPTEMBRE. 1773. 21

Instruite qu'il lui étoit libre de reparoître dans le monde & de prendre sa fille auprès d'elle , Mde Netban sortit de son couvent , recueillit le peu de fortune qui lui restoit , & ne pouvant accoutumer ceux qui la connoissoient à lui donner un autre nom que celui de son mari , elle vint se fixer à Paris , où il lui fut libre de quitter un nom qui l'indignoit en lui rappelant tous ses malheurs. Celui de Poligny la fit connoître au peu de gens qu'elle vit dans cette grande ville.

Ce qu'elle avoit conservé de sa fortune ne suffisant pas aux besoins de la mère & de la fille , elles y joignirent les foibles ressources du travail. Déjà Rosalie touchoit à sa dix-septième année sans que Mde de Poligny , qui pleuroit souvent sur ses anciens malheurs & sur ceux de Nervilier , eût entendu parler de ce dernier ; il habitoit cependant alors à Versailles ; mais elle étoit si éloignée de se montrer dans ces lieux , qu'il étoit impossible que le hasard le lui fît rencontrer.

Nervilier , en fuyant sa patrie comme nous l'avons dit , voulut s'éloigner le plus qu'il pourroit des lieux où il avoit vu périr Hortense. Arrivé à un port de mer , où quelques vaisseaux de guerre mettoient

22 MERCURE DE FRANCE.

à la voile , il s'y étoit fait recevoir comme simple soldat.

Cete petite flotte étoit chargée d'une expédition périlleuse qui ne donna que plus d'ardeur à Nervilier d'en partager les dangers. Ses malheurs lui faisoient détester la vie , & ce motif , autant que sa bravoure naturelle, lui fit faire des actions si brillantes que l'officier qui commandoit l'escadre , ne put se dissimuler qu'il devoit son succès à l'intrépide valeur du jeune homme qu'il avoit embarqué au moment de son départ de Brest.

Il en écrivit à la Cour lorsqu'il le put ; & la justice qu'il avoit rendue à son soldat procura à Nervilier un poste plus honnête & plus utile , dans lequel il passa plusieurs années avant de revenir en France.

Présenté au Ministre par le même Officier qui s'étoit fait un devoir de l'avancement d'un homme dont il avoit fait son ami , Nervilier , propre à toutes les affaires , occupa bientôt une place de confiance auprès de ce Ministre , qui n'avoit jamais manqué l'occasion de s'attacher un homme de mérite.

Cet homme d'état n'eut jamais qu'à se féliciter du choix qu'il avoit fait. Il se vit

toujours éclairé, & jamais trompé. Nervilier pouvoit devenir riche, & n'acquiesçoit qu'une aisance honnête, parce que ses travaux le furent toujours. Au-dessus de toute espèce de séduction, il alloit donner une preuve de son équité & de son désintéressement bien cruelle pour l'infortunée M^{de} de Poligny.

L'aimable Rosalie étoit recherchée par un homme qui sollicitoit vivement une place dont il s'étoit rendu peu digne dans la colonie qu'il habitoit, & dont il vouloit faire exclure un citoyen vertueux qui l'occupoit.

En cas de succès il offroit sa main à la fille de M^{de} de Poligny, qui se feroit laissée conduite en Amérique; mais sa fortune, dévorée par le luxe que viennent étaler quelques créoles dans la capitale, ne lui permettoit pas, disoit-il, de songer à l'hymen, si ses prétentions sur la place dont on a parlé étoient rejetées.

Madame de Poligny & sa fille avoient donc un grand intérêt au succès de Vervin (c'est le nom du Créole) elles ignoroient toute l'injustice de sa demande; & ne voyoient dans cette affaire que l'espérance d'un établissement qui les at-

22 MERCURE DE FRANCE.

à la voile , il s'y étoit fait recevoir comme simple soldat.

Cete petite flotte étoit chargée d'une expédition périlleuse qui ne donna que plus d'ardeur à Nervilier d'en partager les dangers. Ses malheurs lui faisoient détester la vie , & ce motif , autant que sa bravoure naturelle , lui fit faire des actions si brillantes que l'officier qui commandoit l'escadre , ne put se dissimuler qu'il devoit son succès à l'intrépide valeur du jeune homme qu'il avoit embarqué au moment de son départ de Brest.

Il en écrivit à la Cour lorsqu'il le put ; & la justice qu'il avoit rendue à son soldat procura à Nervilier un poste plus honorable & plus utile , dans lequel il passa plusieurs années avant de revenir en France.

Présenté au Ministre par le même Officier qui s'étoit fait un devoir de l'avancement d'un homme dont il avoit fait son ami , Nervilier , propre à toutes les affaires , occupa bientôt une place de confiance auprès de ce Ministre , qui n'avoit jamais manqué l'occasion de s'attacher un homme de mérite.

Cet homme d'état n'eut jamais qu'à se féliciter du choix qu'il avoit fait. Il se vit

toujours éclairé, & jamais trompé. Nervilier pouvoit devenir riche, & n'acquiesçoit qu'une aisance honnête, parce que ses travaux le furent toujours. Au-dessus de toute espèce de séduction, il alloit donner une preuve de son équité & de son désintéressement bien cruelle pour l'infortunée Mde de Poligny.

L'aimable Rosalie étoit recherchée par un homme qui sollicitoit vivement une place dont il s'étoit rendu peu digne dans la colonie qu'il habitoit, & dont il vouloit faire exclure un citoyen vertueux qui l'occupoit.

En cas de succès il offroit sa main à la fille de Mde de Poligny, qui se seroit laissée conduire en Amérique; mais sa fortune, dévorée par le luxe que viennent étaler quelques créoles dans la capitale, ne lui permettoit pas, disoit-il, de songer à l'hymen, si ses prétentions sur la place dont on a parlé étoient rejetées.

Madame de Poligny & sa fille avoient donc un grand intérêt au succès de Vervin (c'est le nom du Créole) elles ignoroient toute l'injustice de sa demande; & ne voyoient dans cette affaire que l'espérance d'un établissement qui les at-

24 MERCURE DE FRANCE.

racheroient à la misère ; car la vie qu'elles menoient à Paris en étoit bien voisine.

La décision du Ministre approchoit , & Vervin , qui secrètement avoit tâché sans fruit de corrompre le chef des bureaux , imagina qu'en lui présentant la belle Rosalie , il tourneroit son esprit en sa faveur. Il supplia donc plus d'une fois Mde de Poligny de venir à Versailles avec sa fille. Vaincue par ses sollicitations pressantes , & craignant d'avoir à se reprocher dans la suite de n'avoir pas fait pour l'établissement de Rosalie tout ce qui auroit dépendu d'elle , cette mère tendre consentit à la proposition de Vervin.

Déjà le Créole présentoit à Nervilier la charmante Rosalie , dont la fortune , à ce qu'il disoit , devoit dépendre du poste qu'il sollicitoit , lorsque Mde de Poligny qui d'abord par modestie s'étoit un peu tenue à l'écart , jetant les yeux sur la personne à qui sa fille étoit présentée , fit involontairement un cri , & tomba évanouie sur un siège qui étoit auprès d'elle.

Nervilier court le premier au secours de cette femme qu'il envisage & qu'il reconnoit pour son ancienne bienfaitrice. Juste Ciel , s'écrie-t-il à son tour ; que vois-je ? Est-ce vous Mde Nerban ? Ce
nom

nom la rappelle à la vie; elle ouvre les yeux sur son ami. C'est Nervilier, dit-elle; c'est lui-même.

Alors il supplie tout le monde, & Vervin lui-même de se retirer & de le laisser un moment avec les femmes qu'on venoit de lui présenter. On respecte son secret; on s'éloigne, & Nervilier tombe aux genoux de sa vertueuse amie. C'est donc vous que je revois, dit-il, vous que j'ai fait chercher inutilement dans notre province; vous, dont je fais la malheureuse histoire jusqu'à votre fuite; vous dont je soupçonne les besoins; vous dont j'ai causé toutes les infortunes... & vous avez une fille... & c'est pour elle... O dieux!

Il se tut alors; & s'adressant à Rosalie éplorée, Mademoiselle, lui dit-il, ouvrez-moi votre cœur. Vous êtes aimée de Vervin sans doute; mais quel est le degré de sentiment qu'il vous inspire!... Monsieur, répondit la jeune personne, je n'ai pu me défendre d'un mouvement de reconnoissance pour les espérances qu'il me donne de tirer maman de l'état d'indigence dont elle est bien près... De la reconnoissance, dit Nervilier, de la reconnoissance! Ah! Rosalie, ne trom-

24 MERCURE DE FRANCE.

racheroient à la misère ; car la vie qu'elles menoient à Paris en étoit bien voisine.

La décision du Ministre approchoit , & Vervin , qui secrètement avoit tâché sans fruit de corrompre le chef des bureaux , imagina qu'en lui présentant la belle Rosalie , il tourneroit son esprit en sa faveur. Il supplia donc plus d'une fois Mde de Poligny de venir à Versailles avec sa fille. Vaincue par ses sollicitations pressantes , & craignant d'avoir à se reprocher dans la suite de n'avoir pas fait pour l'établissement de Rosalie tout ce qui auroit dépendu d'elle , cette mère tendre consentit à la proposition de Vervin.

Déjà le Créole présentoit à Nervilier la charmante Rosalie , dont la fortune , à ce qu'il disoit , devoit dépendre du poste qu'il sollicitoit , lorsque Mde de Poligny qui d'abord par modestie s'étoit un peu tenue à l'écart , jetant les yeux sur la personne à qui sa fille étoit présentée , fit involontairement un cri , & tomba évanouie sur un siège qui étoit auprès d'elle.

Nervilier court le premier au secours de cette femme qu'il envisage & qu'il reconnoit pour son ancienne bienfaitrice. Juste Ciel , s'écrie-t'il à son tour ; que vois-je ? Est-ce vous Mde Nerban ? Ce
nom

SEPTEMBRE. 1773. 25

nom la rappelle à la vie ; elle ouvre les yeux sur son ami. C'est Nervilier, dit-elle ; c'est lui-même.

Alors il supplie tout le monde , & Vervin lui-même de se retirer & de le laisser un moment avec les femmes qu'on venoit de lui présenter. On respecte son secret ; on s'éloigne , & Nervilier tombe aux genoux de sa vertueuse amie. C'est donc vous que je revois , dit-il , vous que j'ai fait chercher inutilement dans notre province ; vous , dont je fais la malheureuse histoire jusqu'à votre fuite ; vous dont je soupçonne les besoins ; vous dont j'ai causé toutes les infortunes... & vous avez une fille... & c'est pour elle... O dieux !

Il se tut alors ; & s'adressant à Rosalie éplorée , Mademoiselle , lui dit-il , ouvrez-moi votre cœur. Vous êtes aimée de Vervin sans doute ; mais quel est le degré de sentiment qu'il vous inspire !... Monsieur , répondit la jeune personne , je n'ai pu me défendre d'un mouvement de reconnoissance pour les espérances qu'il me donne de tirer maman de l'état d'indigence dont elle est bien près... De la reconnoissance , dit Nervilier , de la reconnoissance ! Ah ! Rosalie , ne trom-

B

pez pas l'ami de votre mère. Elle ne vous trompe point, répondit M^{de} de Poligny qui avoit repris ses sens ; non , ma fille n'éprouve que ce sentiment.

Je puis donc vous avouer, ô ma vertueuse amie , la situation étonnante où je me trouve , dit Nervilier en serrant tendrement les mains de la mère de Rosalie. Vous venez me solliciter en faveur de Vervin ; c'est l'établissement de votre fille que vous me demandez. Je vous dois tout, je ne l'ai point oublié, & je ne serai qu'un ingrat. Vervin demande une chose injuste ; il ne peut l'obtenir. Je vais lui signifier le refus du Ministre , signé depuis deux jours. Il est important qu'il sache que son affaire étoit terminée avant qu'il vous eût conduites ici ; permettez que je le fasse entrer.

Il parut en effet , & Nervilier lui communiqua l'écrit fatal qu'il étoit bien loin de redouter depuis qu'il avoit été témoin de la reconnoissance de M^{de} de Poligny avec celui qui pouvoit tout dans son affaire. Accablé de la décision dont on lui faisoit part ; eh bien , Mademoiselle, dit-il à Rosalie , il faut renoncer à tout ; je pars , & ne vous verrai plus. En effet, il sortit, & laissa M^{de} de Poligny & sa fille

dans le cabinet de Nervilier que cet événement pénétroit de douleur.

Ah ! Rosalie, s'écria-t'il, que je suis coupable, si vous aimez ! Vous ne l'êtes point si vous avez fait justice, dit Mde de Poligny, & puis vous ignoriez quel intérêt nous prenions à lui. L'eussé-je su, reprit-il, je n'aurois point trahi la confiance dont on m'honore. Le Ciel me destinoit à l'ingratitude, il falloit que je refusasse tout à une personne qui a tout fait pour moi ; mais, ajouta-t'il, permettez-moi de réparer l'insolent procédé de Vervin qui vous laisse indécemment ici. Madame, dit-il à la mère de Rosalie, que cet aimable enfant soit désormais la nôtre. Je sais tout ce que vous avez souffert avec Nerban. Je fus la cause de tous vos maux ; c'est à moi de vous les faire oublier. O mon amie ; je suis libre, devenez mon épouse, & je trouverai ici des moyens d'établir Rosalie plus heureusement... Vous balancez !... Vous aimez votre fille, & c'est en son nom que je vous demande une union qui fera son bonheur & le mien. Je sens, dit Mde de Poligny, toute la générosité de votre offre. Oui Nervilier, je suis à vous, disposez à jamais du cœur de votre ancienne amie.

B ij

28 MERCURE DE FRANCE.

O ma fille ! ajouta-t-elle en embrassant Rosalie , je te donne le plus honnête , le plus vertueux des pères.

L'hymen fut bientôt célébré & bientôt suivi de celui de Rosalie ; une ingratitude apparente la sauva du malheur d'être unie à un homme bien moins digne d'elle que celui dont Nervilier fit choix pour être son époux.

Par M. Bret.

LES DEUX YEUX.

*Apologue à Mlle Olimpe , M***.*

JUPITER aux mortels fit présent de deux yeux :
L'un voit tous les objets sous des traits agréables ,

Et l'autre , leur prêtant des couleurs effroyables ,
Les voit tous sous un jour affreux.

Les passions à leur gré les dirigent ,

Et tour à tour , selon qu'elles l'exigent ,

Quand l'un veille , l'autre est fermé.

C'est donc en vain que l'homme est alarmé
Des contradictions dont la nature abonde ;

Les corriger c'est fol espoir ;

Fussiez-vous Phoenix en ce monde ,

Chacun a deux yeux pour vous voir.

Si cette règle est infidelle,
Ce n'est qu'en faveur de mes yeux,
Puisqu'en te trouvant aussi belle,
Olimpe, ils s'accordent tous deux.

Par M. L***.

*A M. Aufrène, qui vient de jouer la
comédie à Genève.*

PAR ton goût créateur Melpomène renaît,
Athènes a des rivaux, la Nature s'explique.
Le sublime est le vrai ; l'Art admire, & se tait :
La Grèce t'auroit ceint du laurier olympique.
De tes hardis talens le critique étonné
Près Corneille embelli te destine une place :
Il dédaigne, à la fin, l'appareil dessiné
D'Histriens à maintien qui pleurent avec grâce.
Qu'ils cherchent au miroir la force de ton sens,
L'éclair de ton regard, ta justesse nourrie,
Ta chaleur sans apprêt, tes silences parlans.
Ta gloire est à toi seul ainsi que ton génie.
Chaque vers dans ta bouche est sorti de ton
cœur ;
Du goût de tous les arts guide & réformateur,
Le simple fait le beau ; voilà ta règle unique.
Acteur, peintre & poète, orateur des vertus,

B ij

Que l'honnête homme est grand sous ton pinceau
tragique !

Il ne t'a rien manqué , qu'un Public de Titus.

Pardonne ce prélude à ma lyre pesante ,

Les talens t'offriront un hommage plus beau ;

Sans doute qu'en créant , sous leur touche sa-
vante ,

L'œuvre de la palette ou celle du ciseau ,

Ils laisseront aux tems ton image vivante ,

Pour honorer leur siècle & braver le tombeau.

*Par M. Mallet , de Genève , professeur
honoraire de l'Acad. de Cassel.*

A Madame la Comtesse de V.....

PLAIRE & toucher , c'est l'emploi de votre
âge ;

J'y parviendrai , donnez-moi vos talens.

Quand la beauté fait l'objet de nos chants ,

C'est à l'Amour à présenter l'hommage.

Vous riez avec lui comme feroit un sage ,

Vous, philosophe de vingt ans ;

Si le Ciel de Paphos est couvert de nuages ,

Il est serein pour vous , qui bravez ses orages ;

Platon en main , vous souriez aux vents ,

Qui , du cœur des amans soulevent les tem-
pêtes :

Quand je vous vois & vous entends,
Je dis, c'est Flore ou Jean-Jacque en cornettes.
Ah ! d'un autre bandeau vos yeux seront couverts.

A des foux creux laissez la rêverie,
Le compas pour la lyre & Platon pour les vers.

Volupté sans mélancolie,
Instans d'aimable folie,
Donner & prendre des fers,
Sentiment sans philosophie,
Voilà les dieux d'une femme jolte
Et le culte de l'Univers.

Par le même.

*A Mademoiselle V***** d'A. . . . , qui
a joué en société le rôle de la Marquise
de Clainville, dans la Gageure im-
prévue.*

DES roses du talent ta carrière est semée ;
Moissonne-les ; tu dois les embellir ;
Si de ton goût la flamme est allumée,
C'est à ton cœur à la nourrir,
A tes premiers essais de commencer ta gloire,
A nos tributs d'honorer tes efforts :
Clairon te laisse ses trésors,
L'Esprit ses dons, & l'Amour sa victoire.

B iv

32 MERCURE DE FRANCE.

Jeune Thalie ! eh bien : tous ces attraits divers
Et les grâces de ta finesse ,
Ton sourire enchanteur digne de meilleurs vers ,
Ton dépit éloquent , ta naïve jeunesse ,
Et ton regard de dix-huit ans ,
Et la pudeur de tes accens ,
Tous ces rayons de ta brillante aurore ,
Que mes soins fortunés peut-être ont réunis ,
Que je t'envie & que j'adore ,
Sont à mon cœur d'un moindre prix
Qu'un soupir de ton innocence*
Payant les tons que je t'appris ,
Et qu'un baiser pour récompense.

Par le même.

D I A L O G U E

*Entre JEANNE D'ARK & **
JEANNE LAISNÉ.

J E A N N E D' A R K.

Vous êtes donc cette généreuse Jeanne Laisné qui avez marché sur mes traces,

* Jeanne Laisné , & non pas Jeanne Hachette , comme le disent la plupart des historiens , repoussa , à la tête d'une troupe de femmes , une armée de Bourguignons qui , en 1472 , assiégeoient la ville de Beauvais.

SEPTEMBRE. 1773: 33

repoussé les coups du téméraire Charles,
Duc de Bourgogne , défendu votre patrie
& sauvé la France ! Détaillez-moi ce beau
trait de votre vie. Quoiqu'au séjour des
morts , j'aime à entendre parler de sièges
& de victoires. Nous emportons au delà
même du tombeau le goût qui nous do-
minoit sur la terre.

JEANNE LAISNÉ.

Oui , c'est moi qui sauvai ma patrie :
nos époux fatigués de la longueur du siège,
ou effrayés peut-être d'une opiniâtreté
qu'ils désespéroient de vaincre , per-
doient courage ; une large brèche prépa-
roit aux Bourguignons un passage qu'on ne
pouvoit plus leur disputer long-tems.
Beauvais étoit alors ville frontière , & sa
prise devenoit fatale à l'Empire François.
Pleine de cette idée , & ne pensant ni à la
foiblesse de mon sexe , ni au nombre de
nos ennemis , je crus que le Ciel me
réservait la gloire de venger le nom Fran-
çois. J'appellai donc toutes mes conci-
toyennes au secours de leur patrie. Je
fus faire passer dans leurs cœurs l'ardeur
qui transportoit le mien. Nous volâmes à
la brèche. L'ennemi nous reçut avec un
ris moqueur. (Quelle apparence en effet

B v

34 MERCURE DE FRANCE.

qu'une poignée de femmes osât attaquer une armée formidable ?) mais bientôt il apprit à nous craindre. Nous nous élançâmes sur lui, & nous enfonçâmes ses bataillons; il prit la fuite en frémissant de rage & de désespoir, & le Duc de Bourgogne qui se vantoit de porter dans ses canons les clefs de toutes les villes de France, n'y trouva point celles de ma patrie. Mais vous, ombre illustre, quel motif vous porte à m'interroger de la sorte ? Seriez-vous une de ces héroïnes qui ont honoré notre sexe ?

J E A N N E D' A R K.

Oui, brave Laisné; vous voyez la pucelle d'Orléans. Vous êtes instruite de mes actions; ma fin tragique vous est connue. Votre Evêque fut mon juge. * Ce fut lui qui me condamna au feu pour avoir combattu & défait les Anglois. Que pensa-t-on chez vous du mauvais tour qu'il me joua ?

J. L A I S N É.

On vit avec horreur que ce prélat avoit trahi sa patrie. Lorsque je quittai

* Cauchon, Evêque de Beauvais, avoit embrassé le parti des Anglois. Ce fut lui qui condamna Jeanne d'Ark à être brûlée.

SEPTEMBRE. 1773. 33

la terre pour venir habiter ces lieux , sa mémoire y étoit encoré en exécration. Le traître ! il règnoit dans une ville qui fut toujours fidelle à ses Rois ; falloit-il que sa voix inhumaine envoyât au supplice celle qui depuis long-tems étoit l'appui du trône ? Mais consolez - vous , immortelle Jeanne d'Ark : les François révèrent votre nom. Toutes les bouches publient vos louanges. On élève jusqu'au Cieux votre valeur intrépide. Le François est reconnoissant , & il oublie rarement ceux qui ont bien mérité de la patrie.

J. D' A R K.

Je le fais : j'ai pourtant appris qu'on avoit jeté des doutes sur les merveilles de ma vie. Qu'ils sont déraisonnables ! je m'annonçai comme envoyée pour faire lever le siège d'Orléans & faire sacrer Charles VII. à Rheims : N'ai-je point rempli ma mission ? il est toujours des esprits incrédules. Le jour de la vérité la plus pure ne sauroit les éclairer. Ils ne s'étudient qu'à répandre sur tout ce qui les environne les nuages de leur incrédu-
lité. Les citoyens vertueux au contraire ne verront dans nos démarches qu'un amour impétueux pour l'affermissement

B vj

36 MERCURE DE FRANCE.

du trône, & un enthousiasme divin pour la gloire de ma Nation. Hélas ! que ne me suis-je renfermée dans les deux points de ma mission ! Je voulus chasser pour toujours l'Anglois de nos frontières & le forcer à reconnoître notre supériorité françoise ; du moins je voulois mourir les armes à la main. Mais , quelle différence du genre de mort que je cherchois, à celui que j'éprouvai ! Un bûcher n'est pas le lit d'honneur pour les cœurs guerriers. C'est sur le champ de bataille , c'est au milieu d'une forêt de lances que les héros brûlent de rencontrer la mort. C'est là peut-être que vous l'avez trouvée ?

J. L A I S N É.

La mort me respecta ; elle sembla fuir, lors même que je l'appellai à grands cris : j'eus le bonheur de survivre à ma victoire & de voir ma patrie à l'abri des fers dont on la menaçoit.

J. D' A R C K.

Que j'envie votre sort , illustre Beauvaisine ! je n'ai pû jouir comme vous , de ma gloire , ni du succès des mes travaux. Apprenez moi quelle récompense on vous accorda pour avoir sauvé votre patrie.

J. L A I S N É.

Je ne cherchois dans mes travaux que la gloire de bien faire. Je n'ai point à me plaindre des récompenses dont on m'honora moi & mes compatriotes. Le Monarque qui regnoit alors sur la France les étendit jusques sur la postérité. Il accorda des exemptions honorables à ma famille, & à mes concitoyennes le glorieux privilège de précéder, tous les ans, leurs époux dans une cérémonie publique destinée à perpétuer le souvenir de notre bravoure & à rapeler aux Beauvaisines ce qu'elles doivent être. Avouez que cette distinction est honorable pour notre sexe.

J. D' A R K.

Mais un peu mortifiante pour les époux Croyez-vous que notre exemple sera suivi par beaucoup de femmes?

J. L A I S N É.

Il peut l'être & j'ose même espérer qu'il le sera. Les Françaises sont guerrières dans l'occasion. Elles sont sensibles à la gloire, & vous savez si son aiguillon est puissant! Il en est plus d'une dans ces lieux for-

38 MERCURE DE FRANCE.

tunés, qui, comme vous, ont bravé les feux des combats. J'ai rencontré près d'ici, il y a quelques jours, une de ces braves Bourguignonnes qui forcèrent l'Empereur & Charles de Lorraine à lever le siège de St. Jean de Laone leur patrie.

Je vois souvent errer ici plusieurs de celles qui s'unirent sous mes étendards pour repousser l'ennemi. Elles sont venues long-tems après moi & m'ont assuré que leurs compatriotes se montreroient toujours dignes d'elles & de mon courage.

J. D' A K C.

Vous m'obligerez de me les faire connoître. J'aime toutes les héroïnes. Les hommes apprendront peut-être qu'ils n'ont pas seuls la valeur en partage.

J. L A I S N É.

Et que plus ils nous rabaisent, plus nous semblons nous élever, quand l'occasion nous en est offerte. Mes concitoyennes ont étonné leurs maris par l'ardeur avec laquelle elles se défendirent. Pas une ne palût à la vue du feu ennemi. Elles volèrent par tout fut mes pas au devant de la mort; & ce qui vous étonnera peut-être, il n'y en eut aucune

SEPTEMBRE. 1773. 39

qui me disputa le droit de commander. Vous eussiez dit que je donnois des ordres à une troupe de soldats soumis , respectueux & attentifs au moindre signal.

● J. D' A R K.

C'est un avantage que je n'eus point. Je commandois à des hommes qui sembloient rougir d'obéir à une femme. Leur conscience les accusoit peut être de faiblesse & de timidité. Ce reproche secret choque un peu l'amour - propre. Ils traversèrent quelquefois mes desseins, animèrent contre moi les serpens de l'envie; & qui ne fait le tort qu'ils me firent dans l'esprit du peuple ? mais mon intrépidité fut les forcer au silence. C'est ainsi qu'une vaine gloire & un faux point d'honneur manquent souvent de renverser les plus heureuses entreprises.

J. L A I S N É.

Vos plaintes sont justes , mais je les crois inutiles. Jamais les hommes ne sacrifieront leur amour-propre à l'intérêt public. Après tout , nous devons être satisfaites de la réputation dont nous jouissons. On parle encore de nous sur la terre. Un nouvel hôte arrivé depuis quelques

40 MERCURE DE FRANCE.

années sur ces bords , m'a dit qu'on avoit essayé de me mettre sur le théâtre * , mais que mon panégyriste est faible. Au reste l'histoire ne taira jamais nos actions. Elle vous assignera toujours la première place parmi les femmes guerrières ; je réclame la seconde.

Adieu , ombre illustre : puissions nous , à présent que nous nous connoissons , nous entretenir plus souvent !

* Dans le tems de la tragédie du Siège de Calais , Monsieur *** en fit une intitulée *J. Laisné*, ou le Siège de Beauvais. Elle ne fut point représentée. Cette pièce éphémère commence ainsi :

Par mon ordre en ces lieux je vous ai rassemblés.

Par M. L. de Beauvais.

CHANSON SUR LES VIEUX ,

Par M. l'Abbé de l'Attaignant.

AIR : *Lison dormoit.*

Connoissez-vous dame Gertrude ?

C'est une femme à sentimens ,

Qui n'est ni coquette ni prude

Et qui pense solidement :

On ne voit point chez cette belle
Des jeunes gens avantageux ;
Ce sont des vieux ,
Ce sont des vieux ,
Qu'elle aime à recevoir chez elle ;
Ce sont des vieux ,
Ce sont des vieux ,
Qu'avec raison elle aime mieux.

Les petits-maîtres sont volages ,
On ne sçauroit compter sur eux ;
Les barbons sont prudens & sages ,
Et méritent mieux d'être heureux :
Un jeune trompe sa maîtresse ,
Et ceux qui la traitent le mieux ,
Ce sont les vieux , *bis.*
Ils ont plus de délicatesse ,
Ce sont les vieux , *bis.*
Ils sont beaucoup moins dangereux.

Le jeune va courir sans cesse ,
Il voltige de fleurs en fleurs ;
Le vieux s'en tient à sa maîtresse
Et sent le prix de ses faveurs :
Le jeune se croit un Narcisse ;
Que rien n'est plus beau sous les cieux.
Ce sont les vieux , *bis.*
Qui savent se rendre justice ,
Ce sont les vieux , *bis.*
Qui craignent qu'on ne trouve mieux.

42 MERCURE DE FRANCE.

Le jeune toujours dans l'ivresse
Ne suit que son tempérament ;
Le vieux jouit avec finesse,
Avec goût & discernement.
On est flatté de la tendresse
De ceux qui s'y connoissent mieux ;
Ce sont les vieux , *bis*.
Leur choix toujours plein de justesse ,
Ce sont les vieux , *bis*.
Aux dames est plus glorieux.

Le jeune assez souvent s'expose
A des regrets , à des douleurs ;
Il cueille une brillante rose
Sans voir l'épine sous les fleurs.
L'amour s'en plaint à sa mère
Un jour , dit-on , la larme aux yeux.
Quand on est vieux , *bis*.
On réfléchit , on considère ,
Quand on est vieux , *bis*.
On est moins vif & plus soigneux

Si l'on n'est pas si bien servi
Par un vieux que par un cadet ,
Du moins on en est mieux chéri ,
Et son hommage est plus discret.
Sans abuser de sa victoire
Il est doux & respectueux.
Prenez un vieux , *bis*.

Il conservera votre gloire ;
 Prenez un vieux , *bis.*
 Vous vous en trouverez bien mieux.

PARODIE. Les Jeunes-Gens vengés.

Sur le même Air.

Connoissez-vous la jeune Hortense ?
 C'est un objet plein d'agrément ,
 Qui fut toujours à la constance
 Allier le discernement ;
 Elle aime à recevoir chez elle
 Des jeunes gens vifs & joyeux ;
 Mais pour des vieux , *bis.*
 On n'en voit point chez cette belle ;
 Mais pour des vieux , *bis.*
 Ils lui semblent trop ennuyeux

Des jeunes gens les plus volages
 La beauté peut fixer les cœurs ;
 Si le tems rend les vieux plus sages
 C'est en éteignant leurs ardeurs :
 Un jeune chérit sa bergère
 S'il est l'objet de tous ses vœux ;
 Mais pour un vieux , *bis.*
 Il est plaisant quand il veut plaire ;
 Mais pour un vieux , *bis.*
 On rit de son air langoureux :

44 MERCURE DE FRANCE.

Le jeune peut jouir sans cesse :
 Sa vie est un tissu de fleurs ;
 Le vieux dé la t à sa maîtresse
 Même en achetant ses faveurs ;
 Le jeune, sans être un Narcisse ,
 Séduit & plaît à deux beaux yeux.

On quitte un vieux , *bis.*
 Avant qu'il se rende justice.

On quitte un vieux , *bis.*
 Aussitôt que l'on trouve mieux.

Le vieux , bercé par la mollesse ,
 Rappelle son tempérament ;
 Le jeune au gré de sa maîtresse
 Sait user d'un tendre moment.
 On est flatté de la tendresse
 De ceux qui la prouvent le mieux

Sont-ce les vieux ? *bis.*
 Toujours trompés par leur faiblesse ,
 Sont-ce les vieux ? *bis.*
 Ils fatiguent sans être heureux.

Près d'un tendron , pour peu qu'il ose ,
 Le vieux n'a droit qu'à la rigueur :
 Quand il veut cueillir une rose ;
 Il lui fait perdre sa fraîcheur ;
 L'Amour s'en plaint à sa mère
 Un jour , dit-on , la larme aux yeux.
 Quand on est vieux , *bis.*

On devroit déserter Cythère ,
 Quand on est vieux , *bis.*
 On fait fuir les ris & les jeux.

Sur sa Beauté très - mal servie
 Un barbon garde le secret :
 Quand on craint la plaisanterie ,
 Qu'il est aisé d'être discret !
 Au bon goût c'est faire une injure
 Que d'abandonner pour un vieux ,
 Jeune amoureux , *bis.*
 Qui sort des mains de la Nature ,
 Jeune amoureux , *bis.*
 Dont la force égale les feux,

E N V O I.

Si la fontaine de Jouvence
 Couloit encor pour l'Attaignant ,
 Ce nouveau Chaulieu de la France
 S'exprimeroit bien autrement :
 Près des siens où l'esprit pérille
 Ces vers ci paroîtront mal faits ;
 Ils sont plus vrais , *bis.*
 Qu'on le demande à chaque fille ;
 Ils sont plus vrais , *bis.*
 Les vieux , ne nous vaudront jamais,



QUATRAIN IMPROMPTU,

*écrit sur un figuier près la Fontaine de
Vaucluse, à cinq lieues d'Avignon.*

PÉTRARQUE, dans ces lieux, a célébré sa Laure;
Le myrthe du plaisir couronnoit ses sonnets:
Puisse, divin Amour, la beauté que j'adore
Payer du même prix ce quatrain que j'y fais!

Par M. L. D. B.

HYMNES DE CALLIMAQUE,
imités du Grec.

- « Loin d'ici, profane vulgaire,
- « Apollon m'inspire & m'éclaire,
- « C'est lui, je le vois, je le sens;
- « Mon cœur cède à sa violence;
- « Mortels, respectez sa présence,
- « Pêtez l'oreille à mes accens. »

J. B. ROUSSEAU.

A A P O L L O N.

LA statue d'Apollon s'agite, le temple
frémit, ses portes éternelles s'ébranlent

sur leurs gonds sacrés. Fuyez, profanes,
 fuyez; éloignez-vous de ces lieux redou-
 tables. Mais vous, l'espoir de ma patrie,
 accourez, brillante jeunesse; préparez vos
 danses & vos concerts. Apollon va pa-
 roître; les chants mélodieux du cigne
 l'annoncent à l'Univers. Déjà ses pieds
 touchent la terre; il s'avance; comme le
 laurier du Dieu semble tout-à-coup se
 réjouir à son aspect! Chantez tous la
 gloire d'Apollon, ô vous qui voulez un
 jour célébrer des noces heureuses, vous
 qui voulez faire admirer à l'envie une
 tête blanchie par l'âge, & respectée par
 le tems, & vous enfin qui desirez d'éta-
 blir votre bonheur sur des fondemens
 durables.

Apollon ne manifeste pas sa gloire à
 tous les hommes; c'est par des vertus
 qu'on doit mériter ses regards. Qu'il est
 grand, le mortel dont les yeux ont vu le
 Dieu du jour! Qu'il est vil, celui à qui
 ce Dieu interdit sa présence! Nous re-
 verrons tous, ô Apollon, & tes regards
 divins vont nous élever jusqu'à toi!

Enfans, pincez vos luths, & que cha-
 cun accompagne ma voix. Et vous qui
 m'écoutez, Peuple, faites silence. La
 Mer calme ses flots mutinés; elle se tait

48 MERCURE DE FRANCE.

devant le poëte qui célèbre dans ses vers la lyre enchanteresse, ou les traits formidables d'Apollon. Apollon, Apollon, s'écrie t'il mille fois dans la fureur qui le transporte ! & Thétis, oubliant ses malheurs, cesse de pleurer Achille que les Dieux lui ont ravi ; & Niobé, sensible encore sous le marbre qui la retient captive, la triste Niobé interrompt ses soupirs & suspend ses douleurs.

Chantons Apollon ; que les voûtes retentissent de ce nom divin. Apollon m'inspire ; il m'entraîne, & je me rendrois coupable en fermant mon ame à l'inspiration des Dieux ! Pourrois-je donc résister aux Dieux sans défobéir à mon Roi qui les adore ? & ne fais je pas que défobéir à mon Roi, c'est résister à Apollon lui même qui chérit ce Prince religieux ?

Que de biens, que d'honneurs récompenseront notre zèle, si nos voix montent jusqu'à lui ! Apollon est assis à la droite de Jupiter ; qui oseroit mettre obstacle à ses bontés pour nous ? ... Mais bornerons-nous à un seul jour les louanges de ce Dieu ! Espérons-nous d'épuiser jamais une aussi abondante moisson ? Et parmi vous, en est-il un seul qui, s'il descend

descend dans son cœur , n'y découvre aussi-tôt un fonds inépuisable d'éloges pour le Dieu que nous chantons ?

Vous laissez-vous toucher à l'éclat des richesses ? tout est or dans Apollon. Comme son écharpe est brillante , ses habits resplendissans ! Sa lyre , son carquois , son arc , sa chaussure même , tout éblouit nos foibles yeux ! Cherchez-vous en lui un modèle de valeur ? rappelez - vous cette victoire étonnante qu'il remporta , si jeune encore , sur le fameux Python ! Etes-vous soumis à l'empire de la Beauté ? Apollon est le plus beau des immortels. Quel teint ! quels traits ! quel éclat ! Vénus même a moins de fraîcheur. Apollon sera toujours jeune ; jamais son menton divin ne sera ombragé du plus léger duvet. Quel parfum se répand dans ces lieux ? Quelle est cette liqueur odorante qui s'échappe des cheveux du Dieu ? Heureuses les villes , trop heureuses les campagnes , où il se plaît à répandre quelque goutte de cette précieuse liqueur ! Tout ce qu'elle a touché devient immortel !

Etes-vous épris de l'amour des talens ? eh bien ! nommez en un qu'Apollon ne possède ! N'est-ce pas lui qui nous a en-

C

50 MERCURE DE FRANCE:

seigné l'art de lancer les flèches , & jamais un dard a-t'il atteint son but qu'il n'en ait dirigé l'effor ? N'est-ce pas lui qui nous a enseigné le langage des dieux , & jamais avons nous fait un vers heureux , qu'Apollon ne nous l'ait inspiré ? N'est ce pas lui qui apprit à Esculape cet art si avantageux à l'humanité ; l'art de guérir les maladies , & de repousser la mort ? N'est pas enfin à sa prudence que Jupiter a confié le secret de l'avenir ? & que deviendrions nous , misérables mortels , si ses oracles venoient à se taire ?

Interrogeons ces bergers : « Quelle est
 » la divinité que vous adorez ? Apollon
 » nous répondront ils. Apollon fut Pasteur. Le fleuve Amphrise l'a vu , conduisant sur ses rives fleuries , les nombreux troupeaux d'Admète. Grâces , grâces lui soient rendues , nous ajouteront ils. L'ardente canicule avoit desséché
 » nos prairies , nos chèvres étoient stériles , nos Brebis languissantes. Apollon à
 » jeté sur nous un regard de bienveillance , & voilà qu'une douce rosée
 » a fait reverdir nos paturages ; nos chèvres sont pleines , nos genisses regorgent de lait , & chaque brebis voit bon
 » dir autour d'elle deux tendres agneaux
 » qu'elle allaite. »

Le culte d'Apollon n'est pas moins établi dans les cités qu'au village. Ce dieu se plaît à en voir élever de nouvelles , & souvent ses mains divines en ont jeté les premiers fondemens. L'autel & le temple de Délos sont des jeux de son enfance. Diane gardoit avec complaisance chaque tête des victimes infortunées quelle immoloit à ses plaisirs. Apollon découvre ce dépôt & le ravit à sa sœur. Il n'avoit pas encore atteint son quatrième printemps ! cependant il détache avec soin de ces têtes les cornes qui en font la parure ; il les assemble , les unit , & de ce tiffu merveilleux sort bientôt cet autel célèbre où il rend encore aujourd'hui ses oracles ; au tour de cet autel d'autres cornes décrivent un circuit spacieux ; & voilà le premier jet de la construction d'un temple , dont vous admirez tous le dessein élégant & les justes proportions , sans avoir jusqu'ici reconnu l'architecte.

Et ce beau Ciel sous lequel nous vivons & ces riches campagnes , ces plaines fertiles au milieu desquelles Battus a fondé Cyrène , les auroit-il pû découvrir , si le dieu n'eût conduit ses pas ? Déjà le soleil avoit fourni deux fois sa carrière depuis que nos ayeux avoient abandonné

52 MERCURE DE FRANCE.

leur ingrate patrie. Déjà épuisés par une course infructueuse , ils commençoient à douter de la parole d'Apollon. « Où est-elle, s'écrioient ils, cette terre promise à nos recherches? Où la trouverons-nous cette Lybie , dont les oracles nous ont assuré la possession? O Battus ! que deviendra cette glorieuse succession de Rois qui doit sortir de ton sang ! Apollon nous auroit-il trompés ? »

Et ils retomboient dans un sombre désespoir. « Non, non, disent-ils un moment après ; la parole des dieux est sacrée , leurs sermens infailibles. Marchons... Un corbeau paroît dans ce désert aride ! il plane sur nos têtes ! il s'abat au milieu de nous ! heureux augure ! ah ! sans doute, c'est Apollon qui nous l'envoie » ... Ils le suivent en silence, & découvrent bientôt cette terre désirée où ils doivent s'établir.

O notre bienfaiteur ! si tu es adoré à Delphes sous le nom d'Apollon Delphien, si les habitans de Claros t'appellent Clarien , Cyrène est ma patrie ; permets-moi de t'invoquer sous un nom qui m'est si cher. O Cyrénéen ! ton culte étoit connu à Sparte long-tems avant qu'un fils d'Edipe t'apportât à Thérès. Notre père

Battus t'a transporté à Cyrène. Jette les yeux sur ce temple superbe que sa reconnaissance à élevé en ton honneur. Daigne honorer par ta présence ces fêtes solennelles que tous les ans nous célébrons en mémoire de tes bienfaits ; & puisse le sang de tant de victimes qui coule incessamment sur tes autels , attirer sur nous ta protection & tes bontés !

O Cyrénéen ! nous chargeons tes autels de fleurs que nous donne le Printems, Dès qu'une douce rosée fait éclore le Narcisse , dès que la rose nouvelle s'ouvre aux baisers du Zéphyre , nous en formons des guirlandes pour orner ta tête auguste : l'hiver , nous couronnons ta statue de safran ; mais que sont ces hommages stériles auprès de ce que nous te devons ! & que ce feu qui brûle sans cesse devant toi , ce feu que nos soins empêchent de jamais s'éteindre , est une bien foible image de l'amour qui consume nos cœurs !

Dans tous les tems Apollon a reçu nos hommages avec complaisance , & dès l'origine de nos fêtes , les danses guerrières de nos bons ayeux avoient su toucher son cœur. Un jour qu'ils célébroient ces fêtes avec leurs transports accoutumés , Apollon , fixé par l'Amour auprès

54 MERCURE DE FRANCE.

de la belle Cyrène , lui fit remarquer avec quelle ivresse on chantoit ses bienfaits. La Nymphe sensible est émue , & tombant à ses genoux : « Si j'ai quitté » mon père pour vous suivre ; si les fa- » veurs que je vous ai prodiguées m'ont » acquis quelque droit sur votre cœur ; si » l'affection que vous me témoignez est » sincère , ô Apollon ! accordez à ce peu- » ple qui vous adore , toutes les grâces » qui sont en votre pouvoir. Je vous en » conjure par cette source pure , témoin » de nos amours , par ce mont désor- » mais fameux , d'où mon foible bras , » guidé par l'amant qui fait ma gloire , » vient d'abattre le monstre hideux qui » désoloit les troupeaux d'Eurypile.

» Relevez-vous , Nymphe adorable , » répond tendrement Apollon : ce peu- » ple , pour qui vous vous intéressez si » vivement , m'est cher. C'est moi qui » l'ai amené dans ces contrées , & cette » fontaine , où , pour la première fois , » mes yeux ont eu le bonheur de vous » voir , sera le terme de sa course. Battus » est son chef. C'est là , c'est sur les bords » fortunés de cette source salubre , qu'il » doit construire une ville qui deviendra » un jour la capitale d'un vaste empire ;

» & pour n'oublier jamais que vous m'a-
 » vez recommandé ses intérêts, je don-
 » nerai à cette heureuse cité le nom de la
 » belle Cyrène. »

O Cyrénéen ! vois avec quelle ardeur,
 avec quelle assiduité, nous aimons à te
 servir ! quel climat, quel Dieu a des tem-
 ples aussi superbes ! O Apollon ! où serois-
 tu mieux honoré que parmi nous ? N'a-
 vons-nous pas religieusement conservé
 jusqu'à nos jours ce cantique vénérable,
 le plus ancien qu'on ait composé à ta gloi-
 re : ce cantique chanté avec tant de joie
 par les habitans de Delphes, quand tu fis
 l'essai terrible de tes flèches d'or ? *Frappe,*
frappe, ô mon fils ! leve-toi, ô mon libé-
rateur ! Latone conduisoit à Delphes ses
 deux gémeaux chéris. Elle portoit sur ses
 bras la jeune Diane, encore enveloppée
 de langes. Apollon, débarrassé de ces pre-
 miers liens de l'enfance, marchoit à ses
 côtés. Un monstre affreux s'avance à sa
 rencontre. . . C'étoit Python. Latone est
 saisie d'effroi ; elle s'arrête, & cache pré-
 cipitamment dans son sein le visage de
 la jeune déesse. Alors appercevant l'arc &
 le carquois, (présens fortunés de Jupiter)
 qui pendoient négligemment sur les épau-
 les d'Apollon : *Frappe, frappe, ô mon*

C iv

56. MERCURE DE FRANCE:

fils, s'écrie-t-elle; *lève toi, ô mon libérateur.* Apollon prend dans ses foibles mains cet arc qu'il peut à peine soutenir: cependant, ô merveille incroyable! la flèche part, & le flanc du monstre est atteint. La douleur le force à reculer, ses pieds énormes chancèlent, & voilà qu'un second trait plus rapide encore que le premier, l'étend aussi-tôt sans vie aux pieds de la tendre Latone. Témoin de ce prodige, le peuple répète avec transport: *Frappe, frappe, ô mon fils! heureuse la mère qui vient d'enfanter son Sauveur!*

L'Envie surprend un jour Apollon, & lui dit mystérieusement à l'oreille: « Je » ne puis estimer un auteur dont les ou- » vrages tronqués peuvent se chanter en- » tre deux soleils: mon poète est celui » dont le vaste génie a produit autant de » vers que la mer contient de gouttes » d'eau. » Apollon repousse dédaigneusement l'Envie. « L'Euphrate, lui dit-il, » est le plus grand fleuve de l'Assyrie; » mais avez-vous examiné combien il » roule parmi ses eaux de boue, de » fange & d'ordure! & croyez-vous, » quand les Prêtres de Cérès ont besoin » d'eau pour les sacrifices, qu'ils aillent » la puiser dans l'Euphrate? Non. Ils

» préfèrent pour cet usage sacré l'eau de
» quelque ruisseau inconnu, dont la source
» est claire & limpide n'est souillée d'aucune
» impureté. »

O Apollon ! sois nous favorable ! exauce nos vœux ! mais que l'envieux soit à jamais confondu.

NB. « Callimaque saisit l'occasion de cet hymne
» ne à Apollon, pour répondre à ceux qui lui repro-
» choient d'être incapable de produire un ouvrage
» de longue haleine. On fait qu'il pensoit
» à-peu-près comme Lafontaine.

» Les longs ouvrages me font peur ;

» Loin d'épuiser une matière ,

» On n'en doit prendre que la fleur.

FAB. liv. 6.

» & on a retenu cette sentence de notre poète :
» *qu'un grand livre est souvent un grand mal.* »

Par M. Poullain de Fleins.

LA DÉFIANCE PUNIE.

Fable.

Jadis l'Amour & l'Hyménée
Goûtoient, dans l'union, des plaisirs dignes d'eux ;
Par cette amitié fortunée

C v

38 MERCURE DE FRANCE.

Ils montroient aux humains le grand art d'être
heureux.

Rien ne troubloit une paix si profonde ;
Tous deux d'un pouvoir mutuel
Gouvernoient sagement le monde ,
Et pour les adorer il n'étoit qu'un autel.
Vers cet instant où le soleil ,
Pour aller chez Thétis sembler oublier la terre ,
Le petit Dieu qui préside à Cythère ,
Auprès de son ami se livroit au sommeil.
Qu'aux yeux de l'Hyménée il paroissoit aimable !

L'instant étoit avantageux ,
Morphée à l'embellir est toujours favorable ;
Mais sur un si beau corps . . . quel contretemps
fâcheux !

L'Hyménée apperçoit des aîles ;
Il pâlit à ce triste aspect ,
Son ami lui devient suspect.
Il croit déjà sentir , dans ses craintes mortelles ,
L'Amour , pour s'envoler , s'arracher de son sein.
Enfin il prend sa torche ardente . . .
Les aîles qui troubloient son ame déflante
Alloient être bientôt détruites de sa main.
L'Amour s'éveille . . . ah ! quelle peine extrême !
De trouver criminel un objet que l'on aime !
Pour lui la défiance étoit un mot nouveau ;
Il fuit plein de colère un ami si perfide ,

Et le vent, excité par son aîle rapide ,
Du sensible Hyménée éteignit le flambeau.

Lorsque la défiance une fois nous inspire ,
Elle est au vrai bonheur un obstacle fatal ,

Et d'elle on peut justement dire
Que le remède est pire que le mal.

Par M. Desperoux fils , de la Rochelle.

F A B L E O R I E N T A L E .

U N Sage, en sortant du bain ,
Un jour trouva sous sa main
Certain petit morceau de terre
Echappé du coin d'un parterre ;
Charmé de son parfum subtil ,
Es-tu de l'ambre , lui dit-il ? . .
Oh ! non , je suis fort peu de chose ;
Mais j'ai passé des jours avec la rose.
Ainsi près d'un Trajan l'on devient un Titus ,
Vivez avec Caton , vous aurez ses vertus.

Par Mlle Coffon de la Cressonnière.

*VERS à une Dame qui a fait présent à
l'Auteur d'un nœud d'épée, sans se faire
connoître.*

DOIS-JE à l'amour ou bien à l'amitié ;
Ce nœud tissu par la main d'une belle ?
A de si doux panchans mon ame peu rebelle ;
Seroit bientôt avec eux de moitié ;
Mon cœur fut toujours prêt à témoigner son zèle
Pour l'amour ou pour l'amitié.
Mais il se trouve en cette affaire
Un assez fâcheux embarras ;
Du nom de la Beauté l'on me fait un mystère ;
Et le sort jaloux ne veut pas
Que je connoisse la bergère ,
Qui , trop discrète & trop sévère ,
En m'enchaînant , me voile ses appas.
Puisque l'on s'obstine à se taire ,
Je n'irai pas , Dom Quichotte nouveau ,
Courir sans cesse après une chimère ,
Ni me tourmenter le cerveau.
Voyons un peu . . . pour me tirer de peine ,
Et mettre là dessus mon esprit en repos ,
Si j'allois faire une neuvaine
Au dieu qu'on révère à Paphos ?
Oui ; c'est bien dit : dès ce soir je commence ;

Et vais tout préparer pour me mettre en chemin ;
 Je forcerai l'Amour à rompre le silence ,
 Et je pourrai connoître enfin
 L'objet de ma reconnoissance.

E N V O I.

Belle inconnue , agréez mon hommage ;
 Mon cœur , sensible à votre souvenir ,
 Reçoit ce présent comme un gage
 D'une amitié qui doit à jamais nous unir ;
 Mais , pour couronner votre ouvrage ,
 Daignez , exauçant tous mes vœux ,
 Dissiper enfin le nuage
 Qui depuis trop long-tems , vous dérobe à mes
 yeux.

Par M. de B.

L'EXPLICATION du mot de la première
 énigme du Mercure du mois d'Août
 1773 , est *Enseigne* d'un cabaret ; celui
 de la seconde est le *Baiser* ; celui de la
 troisième est le *Poële* ; celui de la qua-
 trième est l'*Ombre*. Le mot du premier lo-
 gogryphe est *Vendange*, où se trouvent
Eden, Eve, Ste Anne, Ange, ave, Agde,
Agen, Gand, Evadné, âne, nége, âge,
an, année, gène, dé à coudre ; celui du

62. MERCURE DE FRANCE.

second est *Langue*, où se trouvent *lune*,
Ange, *âne*, *Gaule*, *glu*, *gale*, *âge*, *eau*,
nage, *glane*, *an*, *angle*; celui du troisiè-
me est *Montre*, où l'on trouve *renom*,
Rome, *mort*, *mont*, *or*, *trône*, *Noé*, *to-*
me, *orme*, *more*, *note*, *re*, *mot*, *Mer*;
celui du quatrième est *Liard*, où se trouve
lard.

É N I G M E.

NOTRE existence est due à la nécessité :

Heureux celui qui n'a que faire

De notre ministère,

Et nous laisse en tranquillité !

La folâtre jeunesse

Se rit de nous dans ses chansons,

Et sitôt que nous paroissions

Nous faisons fuir une maîtresse.

Mais enfin à celui qui de nous s'est berné,

Autant lui peut en pendre au né.

Par M. . . . de Paris.

Paroles de M. Sim. . . .

Musique de M. Chatig. .

Septembre

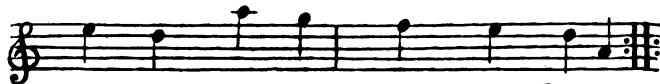
1773.



On doit changer; S'en - ga -



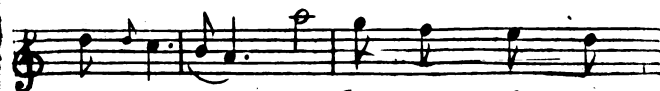
- ger n'est pas sa - ge, Il faut



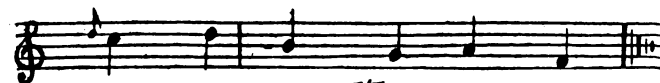
sai - sir Les e - clairs du plaisir ;



C'est à l'amant In - cons - tant et



vo - la - ge Que le Dieu des a -



- mours Pro - met d'heureux jours .

A U T R E.

PETITE cheminée,
 Souvent mal ramonée,
 Ayant trois pieds pour mon soutien;
 Voilà mon composé; j'agis ou mal ou bien,
 Selon la main réglant mon ministère
 Et suivant sa dextérité;
 Si bien qu'en un instant j'éclaircis la lumière
 Ou je donne l'obscurité.

Par le même.

A U T R E.

JE suis commun à la ville, au village;
 Dans le dernier, je suis d'un grand usage,
 On y fait cas de mes talens..
 Voici quel est mon ministère:
 Mon maître, à reculons, me promène à pas lents
 Dans tous les lieux où je suis nécessaire;
 Mais négligé, je ne saurois mieux faire,
 Pour me venger, que lui montrer les dents.

*Par M. Blairoz, abonné au Mercure, au
 Cabinet littéraire, à Versailles.*

A U T R E.

Je ne fais point, lecteur, l'amusement du sage,
 Je n'aime que le bruit, les cris & le tapage;
 On m'évite avec soin si l'on me voit venir;
 L'un cherche à me donner, l'autre à se garantir.
 Qui veut rire avec moi doit me rendre légère,
 Autrement je pourrais faire mettre en colère.

Mon frère, beaucoup plus sérieux,
 N'est bien reçu que dans l'Eglise;
 Ailleurs on lui fait mine grise,
 Il a cinq membres, j'en ai deux.

Par M. Hubert, rue d'Orléans au Marais.

L O G O G R Y P H E.

De peur de vous épouvanter,
 Je ne veux point à votre vue,
 Tel que je suis me présenter,
 Vous auriez l'ame trop émue.
 Par mon art, je vais, cher lecteur,
 Sous diverses métamorphoses,
 Me cacher en votre faveur.

Vous me verrez tour-à-tour femme, auteur,
 Poisson, légume, fruit, ville, .. bien d'autres
 choses.

Ça , commençons : j'ai six pieds bien comptés
 Dont la combinaison vous offre cinq cités,
 Une dans l'Inde , une en Espagne ,
 Deux en France , une en Allemagne.
 Plus un amusement sujet à caution,
 Un frère de David ; un mont de la Troade ,
 Bien célèbre dans l'Iliade ;
 Ce qui fait voguer l'Alcion ;
 Ce dont on a besoin dans mainte occasion ;
 Un nom commun en Angleterre ;
 Un grain à l'homme nécessaire ;
 Ce dont se munit le soldat
 Lorsqu'il se prépare au combat ;
 Le héros de ces grands génies ,
 Vulgairement nommés impies ;
 En même tems l'Ambassadeur
 D'un Etat aristocratique ;
 Un Casuiste , grand directeur ,
 Dont le nom est un terme de pratique ;
 Un autre que dans son lutrin ,
 D'un seul trait plaissant & malin ,
 A su peindre le satyrique ;
 Une des filles de Laban ;
 D'Abubekre & d'Omar le rival redoutable ;
 Un dépôt , un poisson semblable à l'éperlan ;
 Une humeur qui souvent rend l'homme insocia-
 ble ;
 Le nom d'un frère en son couvent ;
 Ce que parut toujours un minois grimaçant ;

66 MERCURE DE FRANCE.

Un légume abhorré d'Horace ;
Un animal qui vit de gland ;
Un prophète qui n'est pas grand ;
Le premier des humains mort sans laisser de race ;
Un asyle sur mer , un fruit de même nom ;
Oh ! pour le coup vous me tenez... Mais non.

Par M. Huet , P. C. de la D. des F. à Orléans.

A U T R E.

OBJET des vœux ardents de deux ambitieux
Qui se disputent ma conquête ,
Transportez ma queue à ma tête ,
D'un léger changement , effet prodigieux !
Pour eux je ne suis plus qu'un objet odieux.

*Par Mlle Manabon , de Clermont ,
en Auvergne.*

A U T R E.

JE suis de bois ou de métal ;
Tout change sous moi de nature :
Je suis d'assez longue structure.
Quand je suis en repos mes affaires vont mal.
Souvent je sers le luxe & la délicatesse ,

Souvent je fais la guerre aux maux de toute espèce,

Sous l'apparence de prison,
Je loge dans une maison
D'airain ou de marbre, n'importe,
Sans toit, ni fenêtre, ni porte.

Lecteur, si tu ne peux encore me connoître,
Tourne & retourne quinze fois
Les cinq pieds qui forment mon être.
D'abord tu trouveras du bois,

Un pronom, une négative;
Un soldat nécessaire, à la marche tardive;
Une plante essentielle, & deux fleuves fameux;
Une particule trompeuse;
Une métamorphose affreuse;
Un animal majestueux;

Ce que tu dois être pour plaire;
Ce que les Rois seuls peuvent faire;
Ce qui dépareroit le menton de Phylis;
Ce qui fait quelquefois grimacer tes habits,
Le contraire de près. T'en faut-il davantage?

Non, & déjà tu me comprends,
Et si ton domicile est dans mon voisinage,
Au moment que tu lis peut-être tu m'entends.

Par M. Pourtales, Capitaine.

A U T R E.

Avec cinq pieds j'inspire la terreur :
 Sans le premier , je mets l'homme en fureur ;
 Et si vous divisez mon tout en deux parties ,
 La première est l'objet du desir des mortels ,
 Et la seconde est de nos ennemies ,
 Celle dont les effets nous sont les plus cruels.

Par un jeune homme de douze ans.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Christophe Colomb , ou l'Amérique découverte , poëme.

Magna qui sem , sacris quæ dat præcepta libellis
 Victrix fortunæ sapientia...

Juv. sat. XIII.

2 parties in-8°. avec des gravures. A
 Paris , chez Moutard , libraire , quai
 des Augustins.

LA découverte du nouveau Monde
 est un de ces événemens que la Muse

de l'Epopée se plaira plus d'une fois à célébrer. Le nouveau poëte annonce dans sa préface, qu'il ignoroit, avant qu'il eût fini son poëme, qu'une Muse François eût chanté l'expédition de Colomb. Il n'y a effectivement entre la *Colombiade* & le nouveau poëme épique d'autre ressemblance que d'avoir agrandi en quelque sorte le motif qui détermina Colomb à se hasarder au milieu des mers inconnues, en lui donnant pour objet de son entreprise de porter la foi dans le Nouveau Monde. Le poëte adresse son invocation à la Muse de l'Epopée, & pour mieux nous préparer aux grands événemens qu'il va célébrer, remonte au moment de la création. Il introduit l'Eternel levant le rideau qui cache l'avenir. Lorsque les tems sont arrivés, un des Ministres du Tout Puissant est chargé d'ouvrir à l'Ancien Monde le chemin du nouveau. L'Ange, pour remplir cet ordre, prend la forme d'un vieux marin, & se transporte dans une des Isles Canaries, où Colomb, retiré sous un réduit ignoré, gagnoit sa vie à composer des instrumens de marine.

Un soir se promenant sur le bord du rivage,
Sans relâche excité par son bouillant courage.

70 MERCURE DE FRANCE.

Il méditoit en soi les moyens peu connus
D'expliquer à son gré le flux & le reflux :
Il en cherchoit la cause , & ne pouvoit compren-
dre

Ce mouvement réglé que nul ne doit entendre ;
Il rêvoit à loisir : quand tout-à coup s'offrit
Un objet de pitié dont l'état le surprit.
C'étoit un malheureux étendu sur le sable ,
Qui réclamoit de loin son secours charitable :
Aussi-tôt accourant avec un transport ,
Il fut le rappeler des portes de la mort.
Dès que le moribond eut ouvert la paupière ,
Grand Dieu , s'écria-t'il , je revois la lumière !
Daignez sous ce climat vous montrer mon sou-
tien ;

Jouet infortuné du plus triste naufrage ,
Hélas ! j'ai tout perdu par un cruel orage ;
Etranger en ces lieux , que vais je devenir ?
Bannissez , dit Colomb , cet affreux souvenir.
Tout pauvre que je suis , j'ai du moins l'avantage
De vous pouvoir aider ; venez que je partage
Le peu que m'ont laissé de fougueux ennemis :
Vos malheurs & les miens doivent nous rendre
amis.

Juste Ciel ! poursuivit le vieillard vénérable ;
Eh ! quoi , tant de vertu peut être misérable !
Ah ! que n'ai-je mes biens ! j'eusse sacrifié.
Généreux inconnu . . . j'en suis assez payé ,
Interrompit Colomb , en vous étant utile ;

Ce n'est qu'un sentiment naturel & facile :
 Il naît dans tous les cœurs , de la compassion :
 Ne m'en ayez ainsi nulle obligation.
 Levez-vous , & marchons vers mon humble demeure :

Venez , elle est à vous ; disposez-en sur l'heure.
 Je n'ai pas tout perdu , dit le sage étranger ;
 Il m'est encor resté de quoi vous soulager ,
 Et peut être... Partons. Je saurai vous instruire
 De secrets importants destinés à produire
 Plus de biens & d'honneurs que vous n'en desirerez :

Vos malheurs à la fin vont être réparés ;
 Et je bénis le Ciel de vouloir bien permettre ,
 Qu'en de si dignes mains je puisse les transmettre !

Cet étranger est le Ministre du Très-Haut qui instruit Colomb de l'existence de l'Amérique & l'encourage à y porter les lumières de la foi. Sathan, comme on le pense bien , cherche à traverser le succès de cette navigation. Il assemble son conseil ; & les Esprits infernaux ne pouvant s'opposer à l'entreprise de Colomb, travaillent du moins à la retarder , en faisant naître des difficultés que les différentes cours de l'Europe opposent aux demandes du navigateur Génois.

Milton a également employé dans son

72 MERCURE DE FRANCE.

poëme les Anges & les diables, mais son sujet est unique, & il paroît bien difficile d'assortir avec succès le même merveilleux à d'autres poëmes. La fiction néanmoins d'un Ange qui prend la figure d'un vieux marin expirant sur le rivage, a pu avoir été suggérée au poëte d'après un fait rapporté dans la vie de Colomb. Cet homme avoit, par la célébrité de son entreprise, excité l'envie de plusieurs navigateurs contemporains. Ceux-ci ne pouvant lui ôter la gloire de sa découverte, cherchent à la diminuer en publiant qu'il la devoit à un vieux pilote accueilli chez lui après un naufrage, & qui y mourut. Cette historiette eut dans son tems quelque crédit par la disposition où sont la plupart des hommes de saisir le premier prétexte pour s'exempter du tribut d'estime & de reconnoissance, qu'ils doivent à leurs semblables.

La Discorde joue aussi un grand rôle dans ce poëme. Cette divinité infernale n'ayant pu empêcher que la Cour d'Espagne fît équiper une flotte pour l'expédition de Colomb, s'efforce de souffler le trouble & l'effroi parmi ceux qui s'étoient embarqués avec ce navigateur décoré du titre d'Amiral. L'Enfer pour mieux seconder les efforts

efforts de la Discorde , suscite un fantôme semblable à celui qui s'offrit aux Portugais sous la conduite de Vasco de Gama lorsqu'ils voulurent doubler le Cap des Tourmentes.

Pour mieux intimider tous ces séditieux ,
Et consommer plutôt leurs desseins factieux ;
Le colosse agitant sa barbe étincelante
Couvrit les flots & l'air d'une flamme étouffante ;
C'étoit l'eau qui tomboit de ses cheveux épars.
L'effroi qu'il répandit vola de toutes parts.
Ses terribles agens , infames satellites ,
Implacables bourreaux des vengeances prédites ,
Pour redoubler l'horreur excitèrent les airs ,
Déchaînèrent les vents , soulevèrent les mers.
Il ne s'étoit point vu de pareille tempête ,
Les cheveux hérissés en dressaient à la tête.

Mais l'Eternel qui veille sur Colomb
fait cesser ces prestiges. Tout rentre dans
le néant, & le calme renaît. Colomb aborde à l'une des Lucayes ; mais les murmures de ses gens qui n'y trouvent point les vivres & l'or qu'ils cherchoient, l'obligent de quitter promptement cette île. La flotte les conduit à Saint-Domingue. L'équipage pousse des cris de joie à la vue de cette terre fortunée, & y séjourne.

D

C'est même dans cette île que s'accomplissent les desseins de Dieu sur Colomb. Il obtient le don des langues & s'en sert pour expliquer au Cacique, le chef des Insulaires, les mystères de notre Religion. Notre héros missionnaire le convertit à la foi. Il profite de la circonstance d'une éclipse de lune qui devoit arriver le soir-même, & s'en sert comme d'un prodige que le Ciel permettoit pour manifester sa volonté aux Insulaires. Son autorité s'accroît en conséquence sur ce Peuple ignorant ; mais il ne fait usage de cette autorité que pour lui faire goûter la morale pure de l'Evangile. Les Indiens interrogent l'Amiral sur le pays qui lui a donné naissance, ce qui donne lieu au poëte de placer dans son poëme une description de l'ancien continent & de passer en revue les différens royaumes de l'Europe. Tous ces détails remplissent plusieurs chants. L'amiral qui discours toujours plus qu'il n'agit, emploie aussi son éloquence pour engager les naturels du pays à contracter alliance avec lui. La conduite de ses gens ne prévient pas les Insulaires en faveur de cette alliance. Le héros lui-même ne peut se défendre des feux de l'amour ; mais, toujours maî-

tre de ses passions, il ne perd point de vue l'objet de ses travaux. Après l'avoir rempli il s'embarque pour retourner en Europe. L'Enfer, pour nous servir de l'expression de l'auteur, joue alors de son reste. Il excite un ouragan furieux, & empêche les matelots de manœuvrer, en faisant fermenter dans leurs veines le venin vénérien qu'ils avoient contracté en Amérique. Colomb, au milieu de ce danger, plein de confiance dans la protection du Très-Haut, demeure ferme & tranquille. L'orage se dissipe. Une isle déserte se présente à l'Amiral. Des courants d'eau l'y conduisent. Il descend à terre, parcourt l'isle, & apperçoit sous un berceau de fleurs un groupe de déesses.

Sur l'une il vit briller les dons de la jeunesse;
 Son teint frais & vermeil éclatoit sans rudesse;
 Une gaze légère, attachée avec soin,
 La lui fit croire nue en la voyant de loin.
 Elle avoit à la main une superbe glace,
 Où tout se reproduit & jamais ne s'efface.
 La seconde brilloit par tant de majesté,
 Que jusques à son nom, tout en est respecté;
 Femme d'un certain âge, & d'un voile couverte;
 Son visage annonçoit, soit quelque grande perte,
 Soit un revers sensible à son cœur affligé;

Dij

76 MERCURE DE FRANCE.

On voyoit que son corps en étoit négligé :
 Modeste en ses habits , modeste en son langage ,
 Tout paroïssoit en elle aussi simple que sage :
 Un livre couvert d'or se montroit sous son bras ,
 Et lui faisoit souvent prononcer des hélas !
 Ses yeux fixés sur lui l'envisageoient sans cesse :
 Il sembloit arracher , posséder sa tendresse.
 L'autre , d'un air sévère , un bandeau sur les
 yeux ,
 Détournoit , confondoit les regards curieux ;
 On lisoit aisément sur son visage austère ,
 Que l'innocence même a de quoi lui déplaire ,
 Et qu'il faut être pur comme son chaste sein ,
 Pour lui faire avouer qu'on est & droit & sain.
 Son bras levoit à peine une énorme balance.

Ces trois déesses étoient la Vérité ,
 la Religion & la Justice. La première pré-
 sente son miroir à Colomb , & lui fait
 voir toutes les découvertes que feront en
 Amérique les voyageurs des différentes
 Nations qui suivront ses traces. Cette
 glace , après avoir retracé devant l'Ami-
 ral d'autres tableaux instructifs, s'obscur-
 cit , & Colomb n'y vit plus rien. Il ga-
 gne les vaisseaux , & après avoir essuyé
 encore plusieurs dangers , se rend en Es-
 pagne , où Ferdinand & Isabelle , pour
 l'honorer d'une manière particulière , le
 font asseoir auprès d'eux sur le trône.

Ce poëme a 24 chants. Il se ressent de l'ennui que l'auteur avoue lui avoir tenu lieu d'Apollon. La solitude de Saint Domingue, où le poëte a été obligé de passer vingt-huit ans, est sans doute peu propre à échauffer le génie, à éclairer le goût, & à donner au style, de la force, de l'élégance & de la précision. Mais dans la solitude, ainsi qu'au milieu des dangers, on apprend à mieux connoître tout le prix d'une religion qui nous console dans nos peines, anime les bonnes actions que nous faisons en secret, & nous donne par l'espérance d'une vie heureuse, du courage & de la fermeté pour supporter nos calamités présentes. Le poëte, qui étoit rempli de ces vérités, a cherché à nous les inspirer dans plusieurs endroits de son poëme.

Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs classiques, Grecs & Latins, tant sacrés que profanes, contenant la géographie, l'histoire, la fable & les antiquités. Dédié à Mgr le Duc de Choiseul, par M. Sabbathier, professeur au collège de Châlons-sur-Marne, & secrétaire de l'Académie de la même ville. Tome XVI^e. in-8°. A

D iij

78 MERCURE DE FRANCE.

Paris, chez Delalain, libraire, rue de la Comédie Française.

Ce dernier volume termine la lettre **D**, & présente, ainsi que les précédens, des articles satisfaisans & très-bien remplis. Ce dictionnaire nécessaire pour l'intelligence des auteurs classiques, peut être aussi regardé comme une bibliothèque historique non moins curieuse qu'utile. Tous les grands hommes de l'antiquité, les capitaines, les historiens, les poètes, les orateurs, les philosophes passent ici en revue. L'article de Diogène le Cynique n'est pas un des moins curieux de ce volume. Ce philosophe qui s'étoit élevé au dessus de tous les événemens & avoit mis sous ses pieds toutes les faveurs, méprisoit également les louanges & les satyres de ses concitoyens. C'étoit, dit Montaigne dans son style énergique, une espèce de ladrerie spirituelle qui a un air de santé que la philosophie ne méprise pas. On n'a pas omis de citer dans ce dictionnaire la réponse que Diogène fit à Alexandre lorsque ce Prince, environné d'une Cour brillante, vint voir le Philosophe couché alors au soleil. Alexandre, qui lui vouloit du bien, lui demanda ce

qu'il pouvoit faire en sa faveur. — *Te retirer de devant mon soleil.* Cette réponse indigna les courtisans, mais frappa le Monarque, qui, se retournant vers ses favoris, leur dit : *Si je n'étois Alexandre, je voudrois être Diogène.* « Ce mot, ajoute » l'historien, cache un sens profond, & » découvre parfaitement le fond du cœur » humain. Alexandre sent qu'il est fait » pour tout avoir ; voilà sa destinée, & en » quoi il met son bonheur. Mais, s'il ne » pouvoit parvenir à ce but, il sent aussi » que pour être heureux, il faudroit étu- » dier à se passer de tout. En un mot *tout* » *ou rien*, c'est Alexandre & Diogène. » Cette explication des patoies d'Alexandre ne fera peut-être pas adoptée de tous les lecteurs. Plusieurs se contenteront d'y trouver une simple expression de caractère. L'orgueil formoit le fond de celui d'Alexandre. Ce Prince faisoit connoître assez clairement, par le discours qui lui est attribué, que si son courage & sa puissance ne pouvoient subjuguier la fortune, il voudroit s'en rendre indépendant, à l'exemple du Philosophe Cynique.

Les articles Dioclétien, Dion, Diodore, Domitien sont très-étendus & ne laissent rien à désirer. L'auteur a recueilli

D iv

80 MERCURE DE FRANCE.

à l'article *Dieu* les preuves métaphysiques, historiques & physiques de l'existence de Dieu. C'est une de ces premières vérités qui s'emparent avec force de tout esprit qui pense & qui réfléchir. L'homme, même le plus grossier & le plus stupide, ne peut méconnoître aisément cette vérité. Elle lui entre en quelque sorte par tous les sens. Il la trouve en lui & hors de lui. 1°. Parce qu'il sent bien qu'il n'est pas l'auteur de lui-même; que pour comprendre comment il existe, il faut de nécessité recourir à une main souveraine qui l'ait tiré du néant. 2°. Hors de lui, dans l'Univers qui ressemble à un champ de tableau où l'ouvrier parfait s'est peint lui-même dans son œuvre, autant qu'elle pouvoit en être l'image; il ne sauroit ouvrir les yeux qu'il ne découvre par-tout autour de lui, les traces d'une Intelligence puissante & sans bornes. Ce seroit donc faire injure aux hommes que de chercher à leur prouver une vérité aussi évidente, si le vice, ennemi de tout ce qui peut le troubler, ne s'étoit efforcé d'y répandre des nuages.

Zenothémis, anecdote marseilloise, par
M. d'Arnaud. in-8°. avec figures, A

Paris, chez le Jay, rue St Jacques, au-dessus de celle des Mathurins.

Lorsque Marseille conservoit encore sous la protection des Césars la sage constitution qui avoit fondé sa République, on pouvoit compter au nombre des citoyens les plus respectables que la naissance & le savoir plaçoient à la tête du gouvernement, Ménécrate & Zénothémis; le premier déjà avancé en âge, jouissoit d'une réputation solidement établie pour son intégrité autant que pour ses lumières dans la Jurisprudence. Une fille unique devoit hériter de sa considération & de ses richesses : mais le vertueux Sénateur mettoit bien au-dessus des présens de la fortune l'estime de ses concitoyens & la sienne propre; il savoit apprécier cette récompense, la seule qui nous satisfasse pleinement, & que si peu de gens en place connoissent & sont jaloux de mériter. La rendre amitié de Zénothémis ajoutoit le dernier degré à son bonheur. Ce jeune homme joignoit aux grâces de la figure & à la dignité de l'extérieur une ame sublime & enflammée de l'amour des arts & des vertus. Sorti à peine de l'enfance, il s'étoit attaché fortement à

D v

82 MERCURE DE FRANCE.

Ménécrate. Ce panchant s'étoit accru avec les années , & la disproportion de leur âge n'avoit point nui aux douceurs de cette liaison independante des sens qui rapproche , unit les cœurs , & qui les porte à se communiquer leurs goûts , leurs affections , leurs intérêts mutuels. Zénothémis évitoit toutes les occasions qui pouvoient l'éloigner de son ami. Des affaires indispensables cependant l'ayant appelé à Nismes , il fallut prendre congé de son ami , qui , en lui renouvelant les assurances d'une amitié inviolable , le pressa de hâter son retour. Pendant cette absence le fils d'un Marseillois distingué est soupçonné d'un meurtre commis pendant la nuit. L'instruction de l'affaire est confiée à Ménécrate. L'accusé n'étoit que trop coupable , si l'on consultoit sur-tout la sévérité des loix de Marseille ; le vrai s'étoit montré dans tout son jour ; la fatale sentence alloit être prononcée ; le père & la mère du jeune homme accoururent , tombent au genoux du magistrat , les arrosent de pleurs : « Hélas ! s'écrie le père infortuné , en dé-
« couvrant sa tête chauve , & se proster-
« nant plus profondément , bienfaisant
« Ménécrate , daignez être homme avant
« que d'être l'organe de la justice. Vous

» voyez couché dans la poussière un mal-
 » heureux vieillard qui n'a plus qu'un
 » jour à voir la clarté du soleil ; il espé-
 » roit revivre dans un fils unique , & ce
 » fils va lui être enlevé ! & par quels
 » coups ! ce n'est pas assez qu'il perde la
 » vie : son châtimement sera perpétué par
 » une mémoire flétrie qui s'étendra sur
 » toute sa famille , qui me poursuivra
 » jusques dans la tombe. Ménécrate ,
 » vous êtes père : oui , mon fils est crimi-
 » nel , je ne vous le cache pas ; oui , il a
 » mérité toute votre rigueur , du moins
 » nos loix l'ont ainsi décidé. Quoique je
 » passe l'excuser en vous donnant des
 » preuves que son adversaire l'a insulté
 » vivement , & a succombé sous un pre-
 » mier mouvement de vengeance , la
 » mort de mon malheureux fils ranimera-
 » t'elle celui dont il a percé le flanc ?
 » Contemplez une déplorable mère qui
 » n'a point la force de s'exprimer. Cette
 » douleur qui se tait vous peint l'horreur
 » de sa situation. Ame généreuse , ordon-
 » nez le trépas de tous trois , s'il faut
 » qu'on arrache de notre sein cet enfant.
 » Si vous aviez à juger votre fille , la
 » condamneriez - vous ? Pourriez - vous
 » laisser tomber le glaive des loix sur sa

84 MERCURE DE FRANCE.

» tête? Ayez compassion de ma vieillesse ;
» c'est l'humanité qui pleure à vos ge-
» noux, qui vous adresse sa prière, ses
» cris; Ménécrate, c'est mon dernier sou-
» pir qui vous intercède.» En effet le vieil-
lard expiroit aux pieds de Ménécrate. Le
juge attendri le relève avec bonté, ainsi
que sa femme; la nature se fait entendre
à son cœur; la voix de l'équité est moins
forte: l'austère magistrat enfin n'est plus
qu'un homme sensible, qu'un père remué
par le spectacle le plus déchirant. Il cède
à ce mouvement dont s'applaudit l'hu-
manité, & que l'on craint d'appeler une
foiblesse: il immole son devoir pour n'o-
béir qu'à la pitié: le criminel est déclaré
innocent. Ménécrate étoit trop estimé &
trop heureux pour ne pas exciter l'envie.
Ses ennemis se réunissent à la famille du
mort. On demande la révision du procès.
On propose des informations. Le meur-
trier, malgré le rapport favorable d'un
des premiers Sénateurs, est déclaré cou-
pable: il subit le supplice destiné aux ho-
micides. L'esprit de parti n'en reste point
à cet acte de justice: il s'acharne à la perte
du juge trop humain, exagère sa faute
comme un crime capital qui blesse les
loix & l'équité. Ménécrate, cité devant

le Sénat assemblé, comparoit & ne dissimule point qu'un sentiment de compassion l'a surpris & s'est rendu le maître de son cœur. Il convient de toute l'étendue d'une erreur susceptible peut-être de pardon, si la sensibilité est écoutée; il avoue qu'il a mérité d'être repris par sa Compagnie; il finit par implorer son indulgence. Mais on n'écoute que l'inflexibilité des loix. Ménécrate est dépouillé de ses dignités. La confiscation de ses biens suit une peine si cruelle. Zénothémis, informé de l'horrible catastrophe que vient d'essuyer son ami, accourt, vole dans ses bras & les arrose de ces larmes délicieuses que fait naître la sensibilité. Zénothémis se rend au Sénat; il veut élever la voix en faveur de son ami. On lui répond que l'équité défend de revenir sur le jugement, & que la condamnation de Ménécrate a été prononcée par les loix. « Vous parlez » toujours de loix, dit Zénothémis! eh! » parlez d'humanité; examinez la faute » de votre collègue; c'est un excès de » compassion, qui, s'il fait tort à son intégrité, honore son cœur; il s'en remet » à votre clémence. » Les représentations de Zénothémis, ses efforts, ses prières sont inutiles; & il est obligé de céder à la

86 MERCURE DE FRANCE

multitude qui prétend avoir jugé *légalement*. « L'envie est plus animée que ja-
 » mais contre vous, dit-il à Ménécrate.
 » Votre condamnation est irrévocable :
 » mais mon amitié se roidit & s'augmen-
 » te avec votre infortune : venez, daignez
 » me suivre. » Ménécrate accompagne
 Zénothémis qui le conduit à sa maison.
 Le vieillard ne peut s'empêcher de sou-
 pirer, en considérant cette demeure & les
 richesses qu'elle renferme. Cette image
 lui rappelle sa première situation ; il veut
 se retirer. « Nous ne nous quitterons plus,
 » lui dit le jeune homme en le retenant
 » avec transport, & en le serrant dans ses
 » bras ; vous voyez votre asyle , votre
 » fortune ; du moins nous partagerons
 » l'un & l'autre. Que me proposez-vous,
 » interrompt Ménécrate ? je sens tout le
 » prix de cette offre ; mais votre dessein
 » ne seroit pas d'ajouter à mes peines ? —
 » Qu'entends-je ? — Mon ami , les bien-
 » faits, quelle que soit la main qui les dis-
 » pense , traînent toujours l'humiliation
 » après eux ; notre existence perd de sa
 » dignité quand nous la devons au se-
 » cours d'autrui. — L'amitié. . . — est
 » moins pure dès l'instant que la recon-
 » noissance vient mêler son tribut à des

» sentimens libres ; je veux vous aimer
 » sans intérêt. — Quoi ! l'indigence... —
 » Pensez-vous que je n'aie pas appris à la
 » supporter ? Tous les hommes naissent
 » indigens : la richesse leur est une situa-
 » tion étrangère. L'adversité n'est point
 » le malheur véritable ; conservez - moi
 » cet honneur qu'on veut m'enlever ; im-
 » posez silence à la calomnie : voilà les
 » maux auxquels le courage le plus ferme
 » a de la peine à résister. Encore une fois,
 » que m'importent des biens , des palais ?
 » Jeune homme , je n'ai besoin que de
 » mourir ; c'est un cercueil qu'il me faut ;
 » c'est l'unique présent qu'il me soit per-
 » mis d'accepter de votre amitié généreuse ;
 » je vous le redis : tout autre me blesse-
 » roit... Je n'aspire qu'à marier ma fille ,
 » & je suivrai après ce que m'ordonnent
 » mon cœur & ma destinée. » Cydipe ,
 c'est le nom de la fille du malheureux sé-
 nateur , avoit été demandée depuis long-
 tems en mariage par Myfias pour son fils
 Eudimaque. Mais ce Myfias ressembloit au
 commun des hommes. Lorsqu'il eut appris
 l'infortune de Ménécrate , il ne s'occupa
 qu'à chercher des prétextes pour retirer sa
 parole. Cette froideur de Myfias mit le
 comble aux chagrins de Ménécrate. « Le

88 MERCURE DE FRANCE.

» malheur ne m'a que trop éclairé , di-
» soit-il à son cher Zénothémis dans l'ef-
» fusion de son cœur : Myfias n'est plus
» mon ami ; ma fille ne sera point
» l'épouse d'Eudimaque ; je ne verrai
» point former ces nœuds , la seule espé-
» rance , l'unique consolation qui pussent
» m'attacher à la vie ; je mourrai ; & qui
» est-ce qui restera à ma fille ? mon infor-
» tune , le souvenir de ce qu'elle a été , le
» tableau effrayant de ce qu'elle sera ;
» mon nom , ma race s'éteindront avec
» Cydipe. Mon ami , l'homme demande
» des successeurs , & l'on ne s'accoutume
» point à l'idée affligeante qu'on ne revi-
» vra point dans une postérité qui semble
» tromper la mort & perpétuer notre
» existence ; Ménécrate sera détruit tout
» entier. Et qui aujourd'hui voudroit
» être l'époux de ma fille ? Tout me
» trahit , m'abandonne... Peut-être sui-
» vrez-vous l'exemple de Myfias... Ah !
» pardonnez , mon cher Zénothémis ,
» pardonnez. Voilà où conduit la disgrà-
» ce ! on offense l'ami le plus cher. »
Ménécrate , en achevant ces mots , étoit
tombé dans le sein du jeune homme &
pleuroit amèrement. « Mon père , lui dit
» Zénothémis comme revenu d'une pro-

» fonde rêverie , calmez cette douleur
 » qui m'accable ; vos larmes portent la
 » mort dans mon ame. Oui , l'adversité
 » nous rend soupçonneux , défiants , in-
 » justes ; Myfias vous aura paru différent
 » de ce qu'il peut être ; vous me disiez
 » qu'il vous aimoit : le cœur change-t'il
 » en si peu de tems ? Je vous quitte pour
 » vous rejoindre bientôt. Ménécrate ,
 » le comble du malheur , est de perdre
 » l'espérance. » Zénothémis , impatient
 d'exécuter son dessein , se rend chez My-
 fias. Mais que peuvent les sentimens
 d'honneur sur une ame foible & pusilla-
 nime ? Zénothémis le quitte brusque-
 ment & va retrouver Ménécrate qu'il
 embrasse avec transport. « Mon respec-
 » table ami , oublions la terre , les hom-
 » mes ; efforçons-nous de nous suffire à
 » nous - mêmes. Que Zénothémis vous
 » tienne lieu de tout. »

Le vertueux jeune homme reçoit une
 nouvelle blessure dans la personne de son
 ami. Il apprend qu'Eudimaque , pour
 s'excuser de manquer à sa parole , répand
 des bruits injurieux à celle qui lui avoit
 été promise. Ah ! si Zénothémis eût été
 libre , avec quel empressement n'auroit-il
 pas cherché à remplacer Eudymaque !

avec quelle satisfaction n'auroit-il pas calmé l'inquiétude de son ami sur le sort de sa fille ! mais il avoit donné sa foi à Agathée, nièce du sénateur Hermogène. Leur mariage avoit été préparé, en quelque sorte, dès le moment même de leur naissance. Les deux familles s'étoient engagées réciproquement à cette union qui devoit resserrer leur intimité. La jeune personne méritoit tous les vœux de Zénothémis, qui ressentait le pouvoir de ses charmes, & en effet c'étoit la vertu même sous les traits de la beauté. Zénothémis, quelle que fût son ardeur, aimoit peut être encore moins qu'il n'étoit aimé. Agathée s'attachoit tous les jours davantage à son amant. Les rares qualités de Zénothémis, son ame sensible & sublime fortifioient cet amour dont cette femme, l'honneur de son sexe, s'applaudissoit ; elle n'hésitoit point à faire l'aveu de sa passion ; un sentiment noble & pur ne connoît pas ces déguisemens que le vice a imaginés & qu'il a décorés du ton imposant de bienséances. Agathée voyoit d'un œil satisfait s'approcher le terme prescrit pour son hymen ; loin de s'offenser des larmes que Zénothémis donnoit au sort de Ménécrate, elle le pleuroit

avec lui. Elle partageoit même le déses-
 poir de son amant ; elle l'entendoit sou-
 vent répéter : « L'infortuné Ménécrate n'a
 » donc plus de consolation à attendre sur
 » la terre ! les flambeaux de l'hymen ne
 » s'allumeront jamais pour Cydipe ! sa
 » malheureuse destinée est décidée ! une
 » honte éternelle sera imprimée sur ses
 » jours , sur ceux d'un misérable vieil-
 » lard qui meurt dans l'assurance que tout
 » a rejeté sa fille , & qu'elle ne tardera
 » pas à le suivre au tombeau. Encore , s'il
 » avoit un gendre dont il pût , sans rou-
 » gir , accepter les secours généreux , qui
 » le secourût à ses derniers momens , qui
 » fermât ses yeux éteints dans les larmes ,
 » qui le flattât de l'espoir que son nom
 » se perpétueroit ! Mais Ménécrate ne
 » voit sous ses pas qu'un vaste tombeau
 » qui l'engloutit , lui & ses espérances.
 « Perspective plus cruelle que la mort !
 » c'est toute l'horreur du néant qu'il en-
 » visage ! & l'indigence se joint à des re-
 » vers si accablans ! il refuse . . . Ce seroit
 » moi qu'il auroit servi ! ah ! les bienfaits
 » de l'amitié n'humilient point : ils ne
 » font que resserrer les nœuds. Ménécra-
 » te . . . Sa fille . . . Quel sort effrayant ! »
 Il y avoit déjà long-tems qu'Agathée

92 MERCURE DE FRANCE.

écoutoit ce discours avec un air de réflexion qui décèle une ame profondément occupée ; le désordre de ses sens se peint sur son front ; des pleurs, qu'elle s'efforce de repousser, la trahissent & viennent en abondance sur les bords de sa paupière ; elle regardoit Zénothémis par intervalle, & de sombres accens lui échappoient. Zénothémis alarmé, interroge Agathée, la presse de lui apprendre d'où naît ce trouble subit. « Zénothémis, » il n'est pas encore tems de parler.... » Je conçois un dessein..... vous le » faurez ». Quelques jours s'écoulèrent depuis cette scène : il étoit aisé d'apercevoir que l'ame d'Agathée étoit déchirée par de violens combats. « Enfin, dit elle » un jour à Zénothémis, vous ferez satisfait : il faut que vous ameniez ici » Ménécrate, sa fille, & quelques-uns » de vos meilleurs amis ; mon oncle, » à ma sollicitation, les prie d'assister » à un festin qu'il prépare en l'honneur » des Dieux domestiques : sans doute les » Conviés ne se refuseront point à l'invitation ». En prononçant ces mots, elle regarde Zénothémis qui promet de suivre ses volontés. Le jour est arrivé. L'aspect de Cydipe avoit produit chez

Agathée une émotion qu'elle parvient à surmonter. On entre dans la salle du festin : tout y présentoit les apprêts d'une fête somptueuse. L'assemblée cède aux mouvemens d'une gaieté décente : Hermogene, sa nièce, & Zénothémis étoient seuls plongés dans une rêverie dont on cherchoit vainement à deviner la cause. La fin du repas approchoit : Zénothémis, qui, durant tout le festin, avoit parlé peu à Agathée & à Hermogene, & avoit donné des marques d'une agitation extraordinaire, quitte brusquement la table comme égaré & hors de lui-même, se précipite dans une chambre voisine : le Maître de la maison & sa nièce se hâtent de l'y suivre : les Convives restent interdits ; ils se demandent le sujet de cette absence inattendue : la surprise de Ménécrate & de Cydipe est encore plus grande. Agathée rentre avec son oncle & Zénothémis ; celui-ci paroissoit accablé ; la jeune personne avoit les yeux chargés de larmes ; elle affecte de reprendre un air serein. Hermogene ordonne qu'on apporte une coupe destinée aux libations sacrées : les Esclaves obéissent. A peine la coupe a-t-elle paru, Zénothémis ne peut retenir un geste qui

décèle son trouble ; Agathée lui parle encore à voix basse ; des impressions de curiosité sont sur tous les visages. La nièce d'Hermogène fait un signe à Zénothémis , comme si elle le pressoit d'exécuter sa volonté ; elle se saisit elle-même de la coupe , la remet dans les mains de son amant , qui se leve , porte la coupe au Ciel , & profère , d'une voix entrecoupée , ces paroles qu'Agathée qui étoit près de lui , sembloit lui dicter :

« Je prends à témoin cette assemblée ,
 » & j'en jure sur cette coupe par les Dieux
 » que je prie en ce moment de m'en-
 » tendre : je choisis pour mon épouse
 » Cydipe , la fille de Ménécrate. Ma
 » fille , s'écrie le Vieillard ! Zénothémis
 » me donneroit sa main , dit à son tour
 » Cydipe ! Oui , vous serez sa femme ,
 » reprit Agathée , & moi. . . . » Elle
 n'acheve pas , & tombe évanouie : on vole à son secours ; cette héroïne sort du sein même du trépas pour devenir une créature au-dessus de l'espèce humaine , qui va déployer toute la grandeur de son ame. « Non , dit Ménécrate
 » en courant vers elle , fille sublime , je
 » ne reçois point les sermens de Zéno-
 » thémis ; je ne souffrirai pas qu'il vous

» soit parjure ; c'est vous qui devez être
 » son épouse ; il a donné sa parole , il
 » vous aime , il vous est cher ; ma fille
 » & moi ne sommes pas faits pour un
 » semblable sacrifice : marchez à l'Autel
 » & nous à la mort. Vous serez le père
 » de Zénothémis , répond Agathée en
 » s'armant de courage ; je veux présider
 » à ces liens. . . . je le veux : ce que
 » je viens d'éprouver est un reste de
 » foiblesse dont je triompherai. Sans
 » doute j'attachois tout mon bonheur à
 » me voir la femme de Zénothémis ;
 » j'adore la vertu , c'est dire combien
 » j'adorerois l'époux que le Ciel & ma
 » famille m'auroient destiné ; oui , je
 » l'aimois , & j'ose en convenir en sa
 » présence , en présence de mon parent
 » & de cette assemblée. Mais quel plaisir
 » je goûte à m'immoler pour cette même
 » vertu qui m'est si chère ! Ménécrate ,
 » je fais mon devoir , je remplis les
 » obligations d'une ame sensible. Zéno-
 » thémis est votre ami ; la calomnie
 » cherchoit à flétrir la réputation de
 » Cydipe ; tout l'opprimoit ; après l'in-
 » jure que lui ont faite Myfias & son
 » fils , elle n'avoit plus d'hyménée à es-
 » pérer ; il n'y avoit que Zénothémis

96 MERCURE DE FRANCE.

« seul qui pût lui offrir sa main ,
 » & il la lui présente de mon aveu ; je
 » souscris à cette union ; j'en hâte le
 » moment. Ne regardez point mon
 » trouble , mes larmes. . . . elles s'arrê-
 » teront. Cydipe sera mon amie.

Cydipe , saisie d'admiration & de reconnaissance , étoit prosternée aux pieds d'Agathée. Le Lecteur applaudira à ce tribut d'admiration ; il regardera ce tableau comme le plus bel éloge que l'on puisse faire de l'amitié & de la vertu. Cette nouvelle commence le troisième volume des *Épreuves du Sentiment* ; elle est précédée d'un extrait de l'Histoire de Marseille : cet extrait donne des instructions utiles sur les mœurs anciennes des Marseillois ; il nous familiarise avec le costume employé dans cette nouvelle , qui a l'intérêt & l'action du Drame , & dont nous n'avons cité que les morceaux les plus propres à en faire connoître l'objet & la marche.

Le Chemin du Ciel, ou la vie du Chrétien,
 sanctifié par la prière, par M. l'Abbé
 Hespelle, Docteur de Sorbonne, &
 Curé de Dunkerque. A Paris, chez
 Berton, rue S. Victor, & Hérissant,
 rue

SEPTEMBRE, 1773. 27

rue Notre-Dame, 1773 ; in-12. 672
 pages.

Ce Livre n'est pas de ces ouvrages purement ascétiques, uniquement destinés à ceux qui se vouent au cloître ; c'est un livre de prières choisies qui peuvent être utiles à tous ceux qui s'occupent de leur salut : elles sont propres à sanctifier toutes les actions du Chrétien.

M. l'Abbé Hespelle a fait un choix, (ainsi qu'il le déclare dans sa préface), des prières les plus affectueuses, répandues dans différens ouvrages de ce genre ; mais son travail, quoiqu'utile, eût été peu considérable s'il se fût borné à ce choix ; il en a ajouté un très-grand nombre de sa composition, il les a adaptées aux différens besoins de l'homme sur la terre : toutes ces prières annoncent un homme instruit de ses devoirs qui s'occupe utilement du salut du prochain.

Cet ouvrage est dédié aux Dames Carmélites de Saint Denis. M. l'Abbé Hespelle a eu le talent de louer l'auguste Princesse, qui par sa retraite au Carmel a donné l'exemple du plus parfait sacrifice ; sans blesser sa modestie, il la pro-

E

98 MERCURE DE FRANCE.

pose pour modèle à tous ceux qui desir-
rent sincèrement leur salut dans l'état où
la providence les a placés; le triomphe,
» *dit il*, de Madame Louise sur le monde,
» fait la gloire de l'Eglise. Sa foi constante
» & la profession publique qu'elle en a
» faite par sa retraite raffermir celle de
» nos concitoyens; c'est un exemple qui
» fait plus d'impression que tous les dis-
» cours. Sa mortification confond tous
» les prétextes pris de la foiblesse du
» tempérament pour se soustraire à l'ab-
» tinence & au jeûne.

Suit une préface où l'Auteur prouve en
peu de mots, combien la prière est né-
cessaire; le début est dans le ton dogma-
rique, « Il existe un être suprême, un
» être infiniment puissant, . . . qui gou-
» verne tout par la providence, qui ré-
» compense la vertu, & punit le crime;
» que nous devons adorer, craindre,
» aimer & prier. La prière est le premier
» devoir de l'homme; son origine, sa
» nature, ses besoins, tout l'avertit qu'il
» faut prier. Dieu veut bien nous donner
» les secours nécessaires, mais il exige
» que nous les lui demandions. Depuis
» le péché de notre premier père, notre
» vie n'est qu'un tissu de peines & de

» chagrins , c'est un combat continuel. ».

Rien de plus touchant , de plus consolant pour un pécheur que les prières de la messe , de la confession , & celle pour la visite du Saint Sacrement. C'est ainsi qu'il fait parler le pécheur qui vient d'examiner sa conscience. Seigneur, ma
 » mémoire se perd, mon esprit se con-
 » fond dans l'abîme immense de mes
 » iniquités; je me reconnois infiniment
 » plus coupable que je ne l'avois pensé :
 » le nombre de mes crimes surpasse celui
 » de mes cheveux; la pensée de votre
 » justice me fait frémir. Eh bien! mon
 » Dieu, je me sou mets à l'arrêt de votre
 » vengeance, je suis sous vos coups: frap-
 » pez, punissez-moi; mais vous ne vou-
 » lez pas me perdre: il vous sera bien
 » plus glorieux de manifester votre mi-
 » séricorde en me pardonnant, que de signa-
 » ler votre justice par ma perte; écoutez
 » le Sang de J. C. qui réclame en ma
 » faveur, glorifiez votre Fils en lui ac-
 » cordant le pardon qu'il vous demande
 » pour moi. » cet endroit rappelle le
 Sonnet de des Barreaux: *Tonne, Frappe;*
il est tems; &c.

Chacun des principaux articles de cet ouvrage est précédé d'une espèce de pré-

cis ou d'argument fait avec beaucoup de justesse. Ceux qui précèdent la messe, la confession, la communion, le baptême, sont remplis d'onction.

M. l'Abbé Hespelle a joint à ces prières, l'office de l'après midi, & de tous les Dimanches & Fêtes de l'année, en latin & en françois. Il ne s'est pas borné là: il a inséré des prières diverses pour toutes les vertus: elles sont suivies des plus belles hymnes de Santeuil & de Coffin, qui en prouvent la nécessité; on y trouve aussi des pratiques de dévotion pour tous les jours de la semaine, des pensées chrétiennes pour chaque jour du mois, des méditations sur les vœux du baptême, des réflexions sur la mort, & des prières pour les agonisans.

On lira sur tout avec fruit les paraphrases sur le *pater* & sur quelques Pseaumes, qui font desirer celles que cet auteur doit donner incessamment au Public sur tous les Pseaumes de David. Ce second ouvrage sera suivi d'un troisieme, intitulé *la véritable religion démontrée contre les athées, les déistes, & contre tous les sectaires*, 2 vol. in-12.

Théâtre de M. Poinfinet de Sivry, de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de Lorraine; contenant la Tragédie de Briseïs, troisième édition; la Tragédie d'Ajax & la Comédie d'Aglaë, seconde édition; & trois Comédies du même Auteur. A Londres, & se trouve à Paris, chez Lacombe, Libraire, rue Christine, 1773.

L'édition du *Théâtre & des Poésies diverses* de M. Poinfinet de Sivry, imprimée chez Barbou en 1763, s'étant trouvée épuisée, on donna aux Deux-Ponts une nouvelle édition des *Poésies diverses*, sous le nom de *Muses Grecques*, en 1771; contenant une troisième édition, revue, corrigée & augmentée de la traduction en vers François d'Anacréon, Sapho, Moschus, Bion, & autres Poètes Grecs, qui se trouve à Paris chez Lacombe. C'est aussi chez le même Libraire que se trouve la nouvelle édition du théâtre du même Auteur, de laquelle nous avons à rendre compte. La première Pièce est celle de *Briseïs*. Nous nous contenterons de rappeler au Lecteur que cette Tragédie, représentée en 1759, fut applaudie avec transport; & que le

succès de cette Pièce , (qui au surplus n'a pas eu tout son cours , puisque les représentations en furent interrompues par l'accident arrivé à M. le Kain), a été pleinement justifié par la lecture , cet écueil de la plupart des réussites théâtrales. Il y a sans doute peu d'Amateurs qui ne se rappellent le grand effet que firent dans les rôles d'Achille & de Priam , MM. Lekain & Brizard. Mlle Gauffin remplit le rôle de Briseïs , & elle y fut applaudie ; mais on peut dire qu'il n'étoit nullement propre pour elle. Ce personnage exige un Sujet qui joigne à une belle figure un organe imposant , un jeu noble , & qui rassemble enfin tout ce qui caractérise la fierté & l'héroïsme des sentimens. Si ce rôle , qui ne put être qu'imparfaitement rendu par Mlle Gauffin , fit cependant beaucoup de sensation , quelle magie n'y jetteroit point cette jeune Actrice , aujourd'hui le charme & l'honneur de la Scène tragique , qui réunit au plus haut point de perfection tout ce qui convient à ce rôle , & à qui jamais peut-être personnage ne convint mieux que celui-ci ? M. Lekain , qui s'intéresse vivement à la Tragédie de Briseïs , par l'estime qu'il en fait , en a souvent

sollicité la reprise, & l'a fait mettre, en différens tems, sur le répertoire. Ainsi l'on peut raisonnablement compter qu'on ne tardera point à la voir représenter. Nous ne nous arrêterons point à donner l'analyse de cette Pièce dont le sujet est généralement connu, étant, pour ainsi dire, le même que celui de l'Illiade, c'est-à-dire, *la Colère d'Achille*. Parmi les morceaux les plus frappans, nous citerons ces deux-ci :

ACTE III. scène VI.

A C H I L L E.

Quoi ! tout jusqu'à Patrocle est-il donc contre moi ?

N'étoit-ce pas assez, Briseïs, de vos charmes ?

Ah ! cessez dans mon cœur de vous chercher des armes.

Qu'exigez-vous d'Achille, & que prétendez-vous ?

Est-ce à vous de vouloir apaiser mon courroux ?

Eh ! pour qui de vingt Rois ai-je cherché la haine ?

Loin de ces bords enfin quel intérêt m'entraîne ?

Faut-il donc que les Grecs vous deviennent plus chers,

Quand je veux vous venger de leurs indignes fers ?

Cessez en leur faveur une plainte inutile ;

Fi

104¹ MERCURE DE FRANCE.

Montrez-vous désormais la compagne d'Achille:
D'un rival que j'abhorre, & qui m'osa trahir,
Ne vous ressouvenez que pour le mieux haïr.
Je vous offre ma main. D'un pompeux hymenée,
Je veux sur mes vaisseaux consacrer la journée;
Et du crime d'Atreïde attestant tous les Dieux,
Vous couronner, Madame, & partir à ses yeux.

B R I S É I S.

Partez, mais loin de moi. Courez en Thessalie
Oublier les lauriers qu'il étoient en Phrygie.
Briséis aujourd'hui ne prétend point s'unir
A vos destins, Seigneur, afin de les ternir.
Reprenez tous les dons que vous vouliez me faire:
Pensez-vous qu'à ce prix un trône pût me plaire?
Que m'importe ce sceptre, & mille autres encor?
J'aimois Achille seul & le vainqueur d'Hector.
Puisque vous renoncez à cette gloire insigne,
Sans doute qu'en effet vous n'en êtes plus digne.
Allez loin des périls honteusement régner;
Mais ne me pressez plus de vous accompagner.
Ne me contraignez pas de partager sans cesse
L'affront de votre fuite & de votre foiblesse.
Non. Je ne vous suivrois que pour vous repro-
cher

La honte & le repos que vous allez chercher.
Partez; abandonnez Briséis & la gloire;
Retournez à Larysse, & perdez ma mémoire.
Ulysse & Diomède, Ajax & Mérion

SEPTEMBRE. 1773. 105

S'illustreront sans vous sous les murs d'Ilion.

A C H I L L E,

Patrocle? où sommes-nous? que venons-nous
d'entendre?

Ah! de vous adorer qui pourroit se défendre?
Par quel charme nouveau, je me sens attirer!
C'est peu de vous chérir; il faut vous admirer.

Mais c'est dans le recit de la bataille
des Grecs & des Troyens que l'auteur
s'est vraiment montré poëte.

ACTE V, scène III.

B R I S É S.

Achille furieux

Couroit à la vengeance au sortir de ces lieux.
Les éclairs sont moins prompts, la foudre est
moins soudaine.

Déjà de la Troade il a vu fuir la plaine.
Il se présente aux bords à jamais révéés,
Où le Xante immortel roule ses flots sacrés.
Hector au même instant paroît sur l'autre rive.
Achille en frémissant, voit sa rage captive;
Et redoublant sa haine à l'aspect du Héros,
Terrible, & tout armé, se plonge dans les flots.
De cette audace altière Hector même s'étonne.
Achille disparoît; l'onde écume & bouillonne.

E v

105 MERCURE DE FRANCE

Bientôt il se remontre , & paroît à nos yeux
Tel qu'on peint les Titans armés contre les Dieux.
Tous ces Dieux conjurés pour venger leur rivage ,
D'accord avec les flots combattoient son passage.
Achille loin de lui par l'orage entraîné ,
Repousse , mais envain , le torrent mutiné.
Un choc nouveau le presse ; il chancelle , il suc-
combe ;

Il rappelle sa force , il résiste , il retombe.
Il voit encor briser ses efforts superflus ;
Un bruit même s'élève : Achille ne vit plus !
Mais tandis qu'à l'envi les défenseurs de Troye
Se livrent aux transports d'une indiscrete joie ;
O surprise ! ô prodige ! Achille audacieux
Surmonte la tempête , & le fleuve & les Dieux.
Ce n'est plus un mortel échappé du naufrage ,
C'est Achille vainqueur qui s'élance au rivage.

P R I A M

Ciel ! & mon fils ?

B R I S É S.

Hector , en ce moment fatal ,
Avec moins de fureur , montre un courage égal.
L'un par l'autre excités , ces rivaux intrépides
Mesurent fièrement leurs glaives homicides.
Une même valeur semble guider leurs bras.
Tous deux cherchent la gloire , & courent au tré-
pas.

La Victoire hésitoit ; la Déesse inhumaine
 Alloit enfin pencher sa balance incertaine ;
 Mais un Dieu plus propice en ordonne autrement,
 Et le Sort qui fait tout , change l'événement.
 Ut trait part de nos rangs. Son atteinte émoussée
 Par le casque d'Achille est au loin repoussée.
 Les airs sont aussi-tôt couverts de mille dards.
 Les Grecs sur les Troyens fondent de toutes parts ;
 Jamais Mars dans les cœurs ne mit plus de furie ;
 Mès yeux ont vu combattre , & l'Europe & l'Asie.
 Neptune arme pour Troye , & Junon pour Argos ,
 Tout ce que la Nature a produit de Héros.
 La fuite à la terreur ne permet plus d'asyle ;
 Tout Troyen est Hector , & tout Grec est Achille.
 Achille & son rival dans la foule perdus ,
 S'appellent à grand cris , & ne se trouvent plus.
 Sans doute un Dieu plus fort les trouble & les
 égare.

Béni soit à jamais le Ciel qui les sépare ;
 Et qui ne permet pas à la Parque en courroux
 D'étendre sur Hector ses homicides coups :

La Tragédie de *Briseïs* est suivie de
 celle d'*Ajax*, représentée en 1762, &
 dont le sujet est pareillement trop connu
 pour que nous nous arrétions à en don-
 ner le plan. On convient généralement
 qu'elle est très bien écrite ; que la richesse
 du sujet y est soutenue par une poésie

E vj

108 **MERCURE DE FRANCE.**

mâle & noble ; qu'elle est remplie de situations théâtrales. Les fureurs d'Ajao au dernier acte , font un des plus beaux endroits de la pièce.

ACTE V , scène dernière.

A J A X.

Ils partent !.. pensent-ils se soustraire à ma rage ?
Viens , suis-moi , cher Arcas ; courons vers le rivage ;

Montons sur mes vaisseaux.

A R C A S.

Quoi donc ? ignorez-vous
Que les feux dévorans les ont embrasés tous ?
Un seul qui des Troyens porte l'espoir funeste ,
Est échappé ; la flamme a consumé le reste.
Mais un mal plus pressant me ramène à vos yeux :
Excité par Ulysse , Atride furieux
Prétend venger sur vous la flotte & la défaite,
Il faut , n'en doutez point , songer à la retraite.
Je crains même , je crains que mes soins superflus
N'aient trop tard... Mais , Seigneur , vous ne
m'entendez plus !

Quelle noire fureur tout-à-coup vous transporte !
Ah ! reprenez vos sens ; rejoignez votre escorte.

A J A X.

Où suis je ? ... sous mes pas je vois les sombres
bords.

Qui m'a conduit vivant dans l'empire de morts !
Une secrète horreur de mon ame s'empare.
Dieux ! où m'entraînez-vous ? ... je sens que je
m'égare !

En ces instans affreux pourquoi t'offrir à moi ?
A ta perte certaine , ami , dérobe-toi.
Mon aveugle transport te prendroit pour victime.
Fuis , malheureux Arcas ! épargne-moi ce crime.

Quelle Divinité , quel funeste démon ,
Me souffle cette rage & trouble ma raison ?
C'est toi , fille du Dieu qui lance le tonnerre ;
C'est toi dont le courroux me déclare la guerre.
Tombe ; de ma vengeance effrayons les mortels :
Vois détruire ton culte & briser tes autels.
Ni l'Olympe irrité , ni Jupiter lui-même ,
Ne sauroient te sauver de ma fureur extrême.

Il brise la statue de Minerve. Le tonnerre tombe.
Quels déluges de feux s'offrent à mes regards !
Quel effroyable bruit gronde de toutes parts !
Tonnez , Dieux impuissans , pour me réduire en
poudre.

Armez l'Enfer encore au défaut de la foudre.
J'échappe à tous vos traits , je brave vos efforts ;
Et je saurai sans vous descendre chez les morts.

Il se précipite sur son épée.

110. MERCURE DE FRANCE.

La sensation non contestée que cette Tragédie a faite à la lecture , ne permet pas de douter que le peu de succès qu'elle eut à la première représentation , n'ait été l'effet d'une caballe dont l'injustice s'étoit déjà manifestée à la Comédie de Pigmalion donnée aux François en 1760. Cette Comédie est dans le genre érotique , & remplie de situations intéressantes qui l'ont maintenue sur divers théâtres de société. Elle a été représentée à Marseille : l'Auteur l'a donnée à l'impression sous le titre d'*Aglaë*. Le dialogue en est à la fois ingénieux & naturel ; conduite avec art , elle est encore écrite avec délicatesse & pureté : le dénouement forme un tableau des plus agréables & des plus intéressans.

Depuis la Tragédie d'*Ajax*, l'Auteur n'a plus présenté aucune Pièce à lire aux Comédiens : ainsi les trois Comédies qui suivent ; savoir , *le Valet intriguant*, *le Temps & la Folie*, & *le Maître de Guitare*, quoique très-susceptibles d'être représentées, n'ont encore paru sur aucun théâtre.

Le Valet intriguant est , comme son titre l'annonce , une Comédie d'intrigue ;

cette intrigue se noue & se dénoue avec beaucoup d'art ; on y trouve un grand nombre de situations comiques ; le sujet , en peu de mots , est celui-ci : Pasquin , pour faire épouser Angélique à Valere , s'avise de lui conseiller de se faire passer pour le neveu de son rival ; la supercherie est reconnue ; & au moment où Valere se regarde comme perdu , sans ressource , il se trouve que son rival est effectivement son oncle. L'effet très-comique d'une telle intrigue , se fait aisément sentir.

Le Temps & la Folie est une Comédie en un acte , en prose mêlée de quelques vers , où tous les personnages sont allégoriques. On fait que ces sortes d'interlocuteurs sont pour l'ordinaire apprêtés , froids & d'une morale ou d'une satire sérieuse. Ici rien de tel : tous les personnages ont & conservent l'empreinte de la gaieté du titre de la Pièce. Les Dieux trouvent le tems trop long , les mortels le trouvent trop court. Pour remédier à ces deux inconvéniens , la Folie épouse Saturne , le Dieu du Temps , & elle propose de marier l'Ennui avec la Raison , & de les envoyer tous deux sur la terre pour forcer les mortels à ne plus trouver le tems trop court. Il y

112 MERCURE DE FRANCE.

dans cette Pièce beaucoup de gaieté & de saillies; le ton en est léger, vrai & agréable. La Comédie finit par ces couplets :

C O U P L E T S.

A l'Eauui livrons la Raison;
Qu'au plutôt on les congédie.
Répétons tous à l'unisson :
Vive le Tems & la Folie !

Moquons-nous du *qu'en dira-t-on*;
La joie est l'ame de la vie.
Le seul délire est de s'aison.
Vive le Tems & la Folie !

A U X S P E C T A T E U R S.

O vous qu'endort le grave ton
De la moderne comédie;
Agréez pour contrepoison
Quelques grains de notre folie.

Le théâtre de M. de Sivry est terminé par *le Maître de Guittare*, Comédie lyrique en un acte. Voici l'avant-propos que l'Auteur a mis à la tête de cette Pièce : « Le fond du sujet & de l'in-
» térêt de ce petit Drame est emprunté
» du joli acte d'Eglé, de M. Laujon :
» on avoue lui être redevable aussi de

» plusieurs pensées. Mais au lieu que
 » chez lui la scène est presque entièrement
 » occupée par des Dieux & par des per-
 » sonnages allégoriques ; choix d'ailleurs
 » très convenable au théâtre de l'Opéra ;
 » ici tous les personnages sont vrai-
 » semblables & peuvent réellement exis-
 » ter, ce qui, peut être, ajoute encore
 » à l'intérêt de ce sujet ingénieux. Une
 » autre distinction à faire c'est que l'acte
 » d'Eglé est purement une pastorale hé-
 » roïque, & que *le Maître de Guitare*
 » est à la fois une Pastorale & une
 » Comédie ».

La lecture du Théâtre de M. Poinfinet
 de Sivry, comparée à celle de son *Traité
 des causes du Rire*, de ses *Origines
 Uriennes*, de ses *Muses Grecques* & de
 sa *Traduction de Plin*, fait juger qu'il
 n'est point de sorte d'étude qu'il n'ait
 tentée, raisonnée, approfondie ; & que
 ses talens soutenus de cette riche variété
 de connoissances, l'appellent, pour ainsi
 dire, à tous les genres.

Tobie, Poëme en quatre chants, dédié à
 N. S. P. le Pape Clément XIV. par
 M. le Clerc, vol. in-12. petit format.
 A Paris, chez le Jay, Libraire, rue
 Saint Jacques.

Le tableau pathétique de la mort du juste que présente le Poëme de Gessner, a échauffé la verve de M. le Clerc. Cet écrivain estimable s'est appliqué à nous peindre d'après l'Ecriture Sainte, la vie active du juste. Le jeune Tobie nous est ici représenté comme un adorateur du Dieu d'Israël, qui, dès la plus tendre jeunesse, ouvrit son ame aux trésors de la piété; un citoyen, qui, dans les horreurs de la captivité, consacra les débris de sa fortune à soulager ses frères gémissants; un fils tendre & soumis, l'unique consolation d'un père & d'une mère aussi malheureux que respectables; un époux dont le cœur né sensible, ne brûla que des chastes feux de l'hymen; un ami enfin, que son goût épuré pour la vertu, rendit digne de l'approche de ces Intelligences qui environnent le Trône du Très-Haut.

L'écrivain toujours fidèle à la vérité du texte sacré, s'est permis néanmoins d'embellir son récit de tous les ornemens qui pouvoient lui appartenir. Il s'est bien pénétré des sentimens de ses personnages, de ceux même que la nature inspire dans telle & telle situation, & s'est ensuite livré aux peintures que son imagination lui suggeroit. Tobie, nous,

dit l'écriture , fut obligé de s'absenter de la maison paternelle par ordre de son père. Un Ange, sous la figure d'un voyageur, lui servit de guide. Les adieux de cet enfant chéri , forment un des morceaux les plus touchans de ce Poëme , par le tableau qu'ils nous offrent des tendres inquiétudes de la mère de Tobie. tout étoit préparé pour le départ qui devoit se faire le lendemain. « L'heure
 » du sommeil arrive. Il vient, doux &
 » tranquille , avec ce charme qui n'est
 » accordé qu'aux cœurs exempts de re-
 » mords; il vient répandre avec pro-
 » fusion, sur le père & sur le fils ses
 » pavots rafraichissans. Mais le cœur
 » d'une mère résiste à ce charme puis-
 » sant, & s'en crée un plus précieux de sa
 » tendre émotion. Inquiète, agitée, elle
 » se dérobe avec précaution de sa cou-
 » che déjà tiède, elle suspend ses pas
 » dans l'ombre, elle étend ses mains
 » craintives, & d'une haleine palpitante,
 » rallumant une lampe à peine éteinte,
 » elle en modère l'éclat trop vif , en
 » l'environnant du pan de sa robe ; elle
 » approche doucement du lit où repose
 » celui qu'elle aime; elle se rassasie en-
 » core une fois du plaisir de le contem-
 » pler ; son cœur se gonfle de soupis

116 MERCURE DE FRANCE.

» qu'elle étouffe , & sa bouche , après
» avoir erré sur les joues de son fils ,
» se cole sur sa main , mais en modé-
» rant le feu de ses baisers , pour jouir
» plus long-tems de son sommeil. Elle
» porte l'attention jusqu'à écarter de son
» visage ces insectes volants , enfants
» importuns de la chaleur , dont la
» piqure pourroit le blesser , dont le
» bourdonnement du moins pourroit
» troubler le calme dont il jouit. C'est
» dans ces exercices d'un cœur brûlant
» d'amour que la surprit l'aurore renaiss-
» sante. Cette aurore , quoiqu'environ-
» née de flammes pures & étincelantes ,
» ne lui offrit point ce spectacle accou-
» tumé qui réjouissoit ses regards. Hélas !
» c'est que cette même aurore lui an-
» nonçoit le jour & le moment du sa-
» crifice. ».

Comme la marche de ce Poëme est suffisamment indiquée par le texte même de l'Ecriture Sainte que l'écrivain a suivi , nous nous contenterons de citer un autre morceau de ce Poëme , tiré du quatrième chant. C'est le moment où le jeune Tobie après avoir , par le conseil de l'ange , épousé Sara fille de Raguel , se met en route avec sa femme pour s'en retourner. Montée sur un Cha-

SEPTEMBRE. 1773. 117

meau, ayant à ses côté l'Ange & son
époux, Sara suivoit tristement & en
silence la route qui l'éloignoit de plus
en plus de ses chers parens. Quelque-
fois elle reportoit ses regards sur le séjour
où elle les laissoit. Tobie alors lui ser-
rant la main, la forçoit à détourner les
yeux sur les siens, & rétablissoit ainsi le
calme en son ame. Enfin Sara le fixant
avec l'expression énergique du sentiment:
» cher époux, dit-elle, toi seul me
» tiens lieu de tout; ta patrie sera la
» mienne, tes parents seront les miens;
» mon époux sera dans tous les tems
» mon protecteur & mon ami. Mon
» cœur soumis à ses loix, trouvera son
» bonheur & sa gloire dans l'obéissance,
» dans la fidélité, dans l'amour. Cher
» Tobie, prends pitié de ma foiblesse,
» & pardonne à ce cœur tout à toi, des
» soupirs qui pourroient encore s'échap-
» per vers les lieux où je laisse ce que
» toi seul as pu me faire abandonner.»
Tobie alors, versant les plus douces
larmes: » Que parle-tu d'obéissance &
» de soumission; chere ame de mon ame?
» Ah! la plus parfaite égalité naît de
» l'amour mutuel. Partage en tout une
» autorité, dont un amour égal au tien,
» m'empêchera toujours d'abuser. Eh?

118 MERCURE DE FRANCE.

» n'es tu pas ma compagne , mon amie ,
 » ma consolatrice ? N'est-ce pas toi que
 » le Ciel m'accorde , pour verser sur
 » mes jours la félicité qu'il y daignera
 » répandre ? Egaux en tout par la rai-
 » son & par la tendresse , soyons-le
 » toujours aussi dans ce gouvernement
 » domestique , dont tes complaisances
 » & les miennes écarteront toute idée
 » de supériorité. Ah ! sans cet heureux
 » équilibre , comment aimerois-tu celui
 » dont tu craindrois l'empire ? Comment
 » contraindrois-je les volontés raison-
 » nables de celle que j'aimerois ? » A
 ces mots il lui tendit la main , & elle
 l'approcha de sa bouche avec un nou-
 veau degré de tendresse.

La diction de ce Poëme a ce caractère
 de noblesse & de simplicité , que l'on
 a droit d'exiger dans un écrit destiné
 à célébrer les louanges d'un Juste
 que l'Ecriture Sainte nous propose pour
 modèle.

Avis à mes Concitoyens , ou Essai sur la
Fièvre miliaire , suivi de plusieurs ob-
servations intéressantes sur la même
maladie. Par M. Gastelier , medecin à
Montargis ; vol. in-12. A Paris , chez
Gogué , libraire , quai des Augustins.

La fièvre miliaire, ainsi appelée des pustules ou vésicules qui s'élèvent principalement sur les parties supérieures du corps, & qui ressemblent en quelque sorte à des grains de millet, a été l'objet des recherches de plusieurs savans médecins. Mais leurs travaux ont laissé encore bien des incertitudes sur la nature, le caractère & les symptômes de cette fièvre, & la méthode curative qu'elle exige. M. Gastelier, qui dans la ville qu'il habite a eu souvent occasion d'observer cette fièvre, a cru, pour le bien de l'humanité, devoir publier le recueil de ses observations. Il a mis en pratique le conseil que le docteur *Sauvages* donnoit à ses élèves, Un médecin clinique, disoit-il, qui veut faire son devoir, doit du moins, dans les premières années de sa pratique, décrire pour son usage les maladies particulières qu'il observe, & les rapporter à leurs genres & à leurs espèces. Pour réussir, il doit chercher dans les auteurs, l'histoire de la maladie qu'il traite, examiner ses caractères, & comparer ce qu'ils en disent avec sa description; ce qui est difficile, vu que de dix maladies qu'on observe, à peine en trouve-t-on une que les auteurs aient bien décrite. Il faut donc suppléer à

ce défaut par un nouveau travail ; & tirer d'un grand nombre d'observations individuelles de la même espèce , le caractère qui convient à l'espèce.

Cet habile médecin , toujours occupé des devoirs de son état, se plaignoit encore de ce que la plupart des médecins négligeoient de faire part de leurs observations à leurs collègues. « Si ceux qui s'attachent » à observer les maladies , ajoutoit-il , » vouloient , à l'exemple des Botanistes , » se communiquer mutuellement leurs » lumières , je ne doute pas que la nosologie ne parvînt en peu de tems , au » même degré de perfection que la botanique. »

Le médecin qui faisoit ces plaintes verroit sans doute avec satisfaction l'essai de M. Gastelier sur la fièvre miliaire. Cet écrit est divisé en huit chapitres. L'auteur , dans le premier chapitre , fait la description des différens phénomènes de la fièvre miliaire , depuis son invasion jusqu'à sa terminaison , tels qu'il les a observés chez les différens malades qu'il a traités.

Dans le second chapitre , il distingue deux espèces de fièvre miliaire , savoir la bénigne & la maligne. Il néglige les autres distinctions

distinctions qui seroient sans nombre si on vouloit avoir égard à la variété des symptômes qui se manifestent chez les différens individus.

Dans le troisième , il parle des causes de la fièvre miliaire , de sa nature & de son essence ; & il décrit à cette occasion le local de Montargis , qui influe beaucoup sur l'existence de cette maladie.

Le quatrième & le cinquième chapitre sont employés à établir le diagnostic & le pronostic.

Dans le sixième il expose la méthode curative , & donne le tableau des médicamens simples & composés qu'il a été obligé de varier à raison de la diversité des symptômes.

Dans le septième , il propose quelques moyens pour prévenir la maladie qui déssole habituellement la ville de Montargis , ou au moins la modérer & la rendre plus rare & moins meurtrière.

Le huitième chapitre renferme plusieurs observations intéressantes sur cette épidémie.

L'ouvrage est terminé par un corollaire dans lequel M. Gastelier résume tout ce que la plupart des auteurs & lui, ont dit & observé tant sur la marche des symptô-

mes de la fièvre miliaire , que sur les moyens curatifs mis en usage , afin de mettre le lecteur à portée de saisir d'un coup-d'œil tout l'ensemble, & de juger par ce moyen de la conformité ainsi que de la différence de ce qui a été publié sur cette maladie.

Cet écrit, rempli de très-bonnes observations, ne peut être que très-utile aux praticiens. L'auteur l'auroit rendu d'une utilité plus générale s'il en eut écarté plusieurs expressions obscures pour ceux qui n'ont point fait leur étude de la médecine , & s'il se fut astreint à indiquer les remèdes en françois & dans les termes les plus usités. La demande que nous formons ici est d'autant mieux fondée que l'auteur adresse son essai aux habitans de Montargis & des campagnes voisines , qui vraisemblablement ne connoîtront rien aux formules latines & chargées d'abréviations , employées dans cet écrit.

Œuvres de Molière, avec des remarques grammaticales , des avertissemens , & des observations sur chaque pièce , par M. Bret , 6 vol. in-8° très-belle édition ornée de gravures , & du portrait de Molière. A Paris , chez le

SEPTEMBRE. 1773: 123
Clerc, Libraire, Quai des Augustins
& chez les Libraires associés, 1773^e.

Les honneurs du commentaire sont dûs aux hommes de génie qui ont éclairé leur siècle. Molière vient enfin d'avoir aussi cet avantage, & M. Bret qui a long-tems étudié les tableaux de ce grand Maître, les a accompagnés de notes & de remarques utiles & intéressantes : il développe dans un discours préliminaire les rares qualités de cet écrivain célèbre, le père & le modèle de la bonne Comédie.

» Peintre exact & sûr, du cœur de
» l'homme, Molière ne peut vieillir à
» cet égard, ce ne sont point des fines-
» ses qu'il a apperçues, ce sont des
» traits caractéristiques qu'il a appro-
» fondis, c'est à la nature, dont sa
» main habile a écarté le voile, auquel
» s'arrêtent les vues foibles & peu per-
» çantes.

» Aussi philosophe, aussi fidèle scru-
» tateur que Montaigne, Molière, du
» côté du ridicule, de la sottise, du
» mauvais goût, & de tous les abus de
» la raison & de l'esprit, a vû l'homme
» civilisé tel qu'il est, & tel qu'il sera

F ij

124 MERCURE DE FRANCE.

» toujours essentiellement ; les portraits
 » ne diffèrent de nous aujourd'hui que
 » par des nuances légères, & qui regar-
 » dent plus la superficie que le fond des
 » choses.

Mais cette superficie légère, rend
 Molière chaque jour plus étranger parmi
 nous, par les détails de mœurs & d'a-
 justemens ; & c'est comme on l'observe,
 une contradiction peu soutenable dans
 la représentation de quelques pièces de
 cet auteur, d'y voir les personnages ridi-
 cules, y conserver la vieille manière
 de s'habiller, tandis qu'aucun des autres
 acteurs n'y suit cet ancien usage.

Avec quelques changemens convenus
 dans le dialogue de ces Comédies, on
 feroit disparaître ce contresens & leur
 effet moral ne pourroit qu'y gagner.
Harpagon, vêtu comme un de nos avares
 feroit plus d'impression sur nous. Son
 pourpoint, ses aiguillettes, & son vieux
 haut-de-chausse, nous empêchent de re-
 trouver sous ses traits l'avare de notre
 quartier : lui-même se méconnoît à la
 faveur des différentes extérieures qu'il voit
 entre *Harpagon* & lui, & il se dis-
 pense de rougir.

On retrouve dans cette édition le

précis historique de la vie de Molière,
 par M. de Voltaire, & un supplément
 où l'on s'est livré à la recherche de
 quelques détails pour satisfaire la curio-
 sité des lecteurs avides de tout ce
 qui regarde la mémoire de Molière.

Toutes les Comédies sont précédées
 d'avertissemens, & suivies d'observa-
 tions où l'éditeur expose les anecdotes,
 les mutations, les beautés & les dé-
 fauts de ces pièces. Il est incroyable
 de voir combien il y eût de critiques,
 de satyres, d'intrigues, de libelles, &
 de partis accrédités pour traverser les
 succès des différentes Comédies de
 Molière. L'envie, le faux goût, l'igno-
 rance étoient sous les armes toutes les
 fois que le Poète comique devoit pro-
 duire un drame nouveau. On pourroit
 dire d'après l'histoire de ces critiques,
 que leur foule & leurs efforts sont
 dans tous les temps les preuves les
 moins équivoques de la bonté d'un
 ouvrage & du mérite d'un écrivain.

On fait que la cabale redoutable qu'é-
 pouvançoit l'approche du *Tartuffe*, fit
 forger une libelle infamé dont elle es-
 saya de faire passer Molière pour l'au-
 teur ; ce trait qui lui étoit personnel

126 MERCURE DE FRANCE.

ainsi que plusieurs autres, est une preuve sans réplique, que dans le portrait du Misantrope il n'avoit affecté personne en particulier. Molière eût fait une satire, si tous les traits de son personnage eussent ressemblé à quelque individu, mais en généralisant ce caractère il le rendoit digne de la Comédie qui n'aspire point à la licence du libelle; & il révéloit à ses successeurs le secret de son art pour corriger les hommes sans les offenser.

Œuvres de M. Franklin, Docteur ès Loix, Membre de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de Londres, de Göttingue, &c., traduites de l'Anglois sur la quatrième édition; par M. Barbeau Dubourg, avec des additions nouvelles & des figures en tailles douces, 2 vol. in 4°. , prix 14 liv. brochés, franc de port, tant à Paris qu'en Province.
A Paris, chez l'Auteur, rue de la Bucherie, aux Ecoles de Médecine; chez Quillau & Lacombe, Libraires, rue Christine; & Lesprit, Libraire de Mgr. le Duc de Chartres, au Palais Royal.

M. Franklin, toujours occupé d'une

multitude d'affaires graves, tant publiques que particulières, n'a jamais fait de la Physique que son dédai-
sement ; mais sans composer aucun
traité en forme, son génie s'est exercé
successivement sur quantité de sujets di-
vers ; & à mesure que l'occasion s'en
est présentée, il a fait part de ses dé-
couvertes à ses amis dans des lettres fa-
milières, où il leur propose du ton le
plus modeste les idées les plus lumineuses.

Ces divers morceaux ont été recueillis
& publiés à Londres. M. Dubourg en
donne la traduction avec plusieurs mor-
ceaux nouveaux fournis par M. Franklin.
Il a accompagné ces lettres de réflexions,
& leur a donné un ordre qu'elles n'ont
pas dans l'édition Angloise.

Il a présenté séparément tout ce qui
a rapport à l'électricité, & il a arrangé
le reste ensuite par ordre de matières,
&, autant qu'il a été possible, dans l'or-
dre des dates. On a placé à la fin de
chaque tome les figures relatives aux ob-
jets qui y sont traités.

Il étoit réservé à M. Franklin d'ana-
lyser la bouteille électrique, de déduire
de cette analyse une infinité de consé-
quences aussi brillantes qu'inattendues,

128 MERCURE DE FRANCE.

de les enchaîner les unes aux autres, & d'amener dans cette merveilleuse chaîne l'électricité céleste avec l'électricité terrestre, au point qu'il semble enfin avoir mis celle-là à notre portée comme celle-ci, & presqu'entièrement à notre disposition.

M. Franklin a donné aussi beaucoup d'observations sur les météores, sur la construction & les avantages des chauffoirs de Pensylvanie, sur la population, sur l'inoculation, sur la lumière de l'eau de la mer, sur plusieurs objets de politique & d'économie, sur le froid produit par l'évaporation, sur l'usage des cheminées, sur la musique, sur la propagation du son, sur les ondulations singulières, sur l'art de nager, sur les quarrés magiques, & sur beaucoup d'autres matières, soit curieuses, soit intéressantes.

Recherches critiques, historiques & topographiques sur la Ville de Paris, depuis ses commencemens connus jusqu'à présent, avec le plan de chaque quartier, par le Sr Jaillot, géographe ordinaire du Roi, de l'Académie royale des Sciences & belles lettres d'Angers.

Quid verum... curo & rogo, & omnis in hoc sum.

HORAT.

vol. in-8°. dixième quartier. St Martin-des-Champs. A Paris, chez l'auteur, quai & à côté des Grands Augustins, & chez Lottin aîné, imprimeur-libraire, rue St Jacques.

Ces recherches critiques continuent de se distribuer par cahiers séparés. Le cahier que nous venons d'annoncer présente un plan très-étendu du quartier St Martin-des-Champs borné à l'orient par les rues Barre-du-bec, de Ste-Avoie & du Temple exclusivement; au septentrion, par l'extrémité des fauxbourgs St Denis & St Martin exclusivement; à l'occident, par la rue St Martin, & par la grande rue du Fauxbourg du même nom inclusivement; & au midi par la rue de la Verrierie inclusivement, depuis le coin de St Martin jusqu'au coin de la rue Barre-du-bec. On y compte cinquante rues, douze cul-de-sacs, trois églises paroissiales, dont une collégiale, trois communautés d'hommes, deux couvents de filles, deux hôpitaux, &c.

Les notes critiques & historiques de l'auteur annoncent le même esprit de recherches & de discussion; & on ne peut se dispenser de les consulter si l'on veut

130 MERCURE DE FRANCE.

se procurer des connoissances certaines sur l'histoire & la topographie de Paris. 4

Abrégé de l'Histoire de la Milice Françoisse du P. Daniel : on y a ajouté un précis de son état actuel. Ouvrage curieux & instructif pour les Militaires, avec figures en taille-douce; 2 vol. in-12. A Paris, chez Pancoucke, hôtel de Thon, rue des Poitevins, quartier St André-des-Arts.

L'histoire ou le tableau des changemens faits dans la Milice Françoisse depuis l'établissement de la Monarchie dans les Gaules jusqu'à la fin du règne de Louis XIV, peut être regardé par les recherches qu'il contient comme l'ouvrage le plus intéressant du P. Daniel. Mais cet ouvrage forme deux gros volumes in-4°. nullement propres à entrer dans la bibliothèque portative d'un officier. Cette histoire, d'ailleurs écrite d'un style prolix, est remplie d'actes anciens, de chartres, de morceaux de nos chroniques en vieux langage, capables de rebuter le lecteur le plus patient. Un abrégé de cet ouvrage dépouillé de toutes les citations & de tous les détails qui en rendent la lecture fatigante ne peut donc qu'être très bien

accueilli. Le rédacteur, dans la vue de mettre un ordre clair dans cet écrit, l'a divisé en six articles principaux. Le premier présente au lecteur la manière dont les armées se sont formées en divers tems, & les différentes espèces de troupes dont elles étoient composées. Le second, les diverses manières dont on rangeoit ces troupes & dont elles combattoient. Le troisième, l'attaque & la défense des places. Le quatrième, l'histoire de toutes les charges & grades militaires. Le cinquième, les différentes espèces d'armes défensives & offensives dont on s'est servi en divers tems. Le sixième, quantité d'usages remarquables dans la guerre qui ont été observés & qui s'observent encore aujourd'hui : le tout jusqu'à l'année 1721, tems auquel le P. Daniel donna son ouvrage. Mais le rédacteur, pour rendre cet ouvrage plus complet, a ajouté à son abrégé un précis des changemens arrivés dans les différentes parties de la Milice Française, ainsi que de son état actuel pour tous les corps qui la composent.

Traité des Lésions de la Tête par contre-coup ; avec des expériences propres à en éclairer la doctrine ; Par M. Méeus

F vj

132 MERCURE DE FRANCE.

de la Touche , maître - ès- arts , & en chirurgie , ancien chirurgien - major dans les armées du Roi , & chirurgien en chef de différens hôpitaux françois. vol. in-12. Prix , br. 2 liv. A Meaux, chez Courtois ; & à Paris , chez Didot le jeune.

Ce traité , fruit d'un travail assidu , est très-propre à donner de nouvelles lumières sur les contre-coups. On entend par contre-coup une lésion produite par un coup dans une autre partie que celle qui a été frappée. Cette matière , une des plus importantes & des plus difficiles de la chirurgie , a été le sujet d'un des prix de l'Académie royale de Chirurgie. Le discours couronné n'a point encore été publié. M. Méhée de la Touche , en faisant imprimer ses recherches sur le même objet , répond aux intentions de l'Académie qui sont d'éclaircir un point de doctrine aussi obscur que l'est celui des lésions par contre coup. L'observation & l'expérience forment la base du nouveau traité dans lequel les gens de l'art pourront puiser des connoissances pratiques de la plus grande utilité.

Articles de l'Encyclopédie, concernant la grammaire, par ordre alphabétique, traduits en italien avec le françois à côté, à l'usage des étrangers, &c. par M. Palomba, professeur des langues italienne & espagnole : ouvrage proposé par souscription sans aucun paiement d'avance, mais seulement à mesure que les volumes paroîtront.

M. Palomba, bien connu par un abrégé de la grammaire italienne, dans la vue de faciliter aux Etrangers & même aux Nationaux l'étude de cette langue & de toutes les langues en général, se propose de réunir dans environ 10 vol. in-8°. des traductions exactes & fidèles des articles de la grammaire publiés par le savant du Marfais, & par d'autres grammairiens dans le recueil de l'encyclopédie. Ces articles seront traduits en italien avec le texte françois à côté. M. Palomba a fait imprimer un *Prospectus* où il expose l'ordre que M. du Marfais a mis dans sa manière d'envisager la grammaire.

La souscription est ouverte depuis le sept du mois de Juin dernier, à Paris, chez Tilliard, libraire, quai des Augustins; de Lalain, rue de la Comédie Fran

134 MERCURE DE FRANCE.

coise; Costard, rue St Jean de Beauvais; Ruault, rue de la Harpe, & chez l'auteur au coin de la grande rue Taranne, près la fontaine, maison des Pères de la Charité.

Cette souscription sera fermée le 15 Décembre prochain. Les souscripteurs paieront chaque volume, caractère de cicéro, en blanc, 4 liv. 10 s. & ceux qui n'auront pas souscrit 6 liv. Les souscripteurs sont priés, en s'assurant un exemplaire, d'affranchir les lettres & de donner leurs noms & leurs demeures. Le premier volume sera délivré dans le courant de Janvier 1774. Les autres livraisons se feront toujours par deux volumes de quatre mois en quatre mois.

Livre des Réflexions Chrétiennes, contenant quelques offices de l'Eglise à l'usage de Rome & de Paris. vol. in-12. petit format. A Auxerre, chez Fournier; & à Paris, chez Aumont, dans la place du collège Mazarin, à Ste Monique.

Ce livre renferme des Prières, un examen de conscience sur les Commandemens de Dieu & de l'Eglise, un modèle de confession générale, un discours abrégé sur le scandale, des réflexions sur la

SEPTEMBRE. 1773. 135

Foi , l'emploi du tems , les quatre fins de l'Homme , &c. Le pieux auteur desiré bien ardemment que ces réflexions soient pour tous les Chrétiens comme des flèches aigues & des charbons ardens qui , jetés dans le sein de leur esprit & de leur cœur , les échauffent & les brûlent pour les faire arriver , par les pratiques austères de la pénitence , à la gloire éternelle.

Traité des Couleurs & Vernis , par M. Mauclerc , marchand épicier. vol. in-8°. Prix 3 liv. 12 s. broché. A Paris , chez Ruault , libraire , rue de la Harpe ; & chez l'auteur , rue Quincampoix.

La plus grande partie de ce traité contient une réfutation du livre intitulé , *l'Art de faire & d'employer les Vernis* , par le Sr. Watin. M. Mauclerc reproche à l'auteur des erreurs & des inutilités , reproches qui méritent d'autant plus d'attention qu'ils viennent de la part d'un homme qui a lui-même fait beaucoup de recherches sur les vernis , les huiles & les couleurs , & a travaillé à les dépouiller des odeurs , des crasses & de toutes les matières hétérogènes qui peuvent être nuisibles dans l'emploi que les Artistes en font. Les Offi.

136 MERCURE DE FRANCE.

ciers de l'Académie de St Luc & communauté des Peintres ont même sur cet objet donné un témoignage public d'approbation à M. Mauclerc. Ce marchand continue de vendre des couleurs, des huiles & des vernis préparés suivant la nouvelle méthode.

Nouveaux Elémens d'Architecture, dédiés à M. le Lieutenant-Général de Police, par le Sr Panferon, professeur d'Architecture, ancien professeur de dessin à l'Ecole royale militaire; seconde partie, in-4°. A Paris, chez l'auteur, cul-de sac Ste Marine, & chez Denos, libraire, rue St Jacques.

L'auteur a traité dans la première partie de ces élémens des cinq ordres d'Architecture. Il parle dans la seconde de la Sculpture relativement à l'Architecture. Il expose d'abord l'origine de la Sculpture & de la Peinture. Il trace l'histoire de leurs progrès & de leurs différentes révolutions, & entre ensuite dans quelques détails sur les ornemens qui peuvent s'appliquer sur les moulures. Ces détails sont dictés avec précision; mais ils sont suffisans pour donner la connoissance des ornemens qui sont ici représentés par des

SEPTEMBRE. 1773. 137

planches gravées. Plusieurs de ces planches contiennent aussi des modèles de chapiteaux, & divers croquis de trophées, figures, bas-reliefs pour faciliter aux jeunes Architectes la composition de différens projets sans avoir recours aux œuvres de le Pautre & de le Clerc qui ont excellé dans cette partie.

Nouvelle Bibliothèque de Campagne, ou choix d'épisodes intéressans & curieux, tirés des meilleurs romans tant anciens que modernes; Tome septième & huitième in-12. A Paris, chez le Jay, rue St Jacques au-dessus de celle des Mathurins.

Ces épisodes forment autant d'historiettes détachées qui étant extraites de différens écrits, offrent nécessairement beaucoup de variété, soit pour les faits, soit pour la diction. Comme l'éditeur a soin de citer les sources où il a puisé, on peut y avoir recours & se procurer si l'on veut une connoissance plus particulière de l'écrivain original.

Grammaire Anglo-Irlandoise, in-4°. ou Système complet de la langue Hiberno-Celtique, contenant les parties du

158 MERCURE DE FRANCE.

discours, la syntaxe, la prosodie, un ample vocabulaire, & des phrases familières, imprimé en caractère vulgaire. On y a joint des extraits d'anciens poèmes en caractère irlandais, avec la traduction, en Anglois, par colonnes. Huit planches gravées pour l'explication de l'*Ogham* des Druides, & des contractions à l'usage des copistes Irlandais, anciens ou modernes. A la tête se trouve une préface très étendue destinée à faire voir combien la connoissance de la langue Irlandaise ou Hiberno-Celtique, doit être utile aux historiens, aux antiquaires, & généralement à tous les savans & gens de lettres; l'affinité qui se rencontre entre l'Irlandais, la *Langue Prisque* & celle des Osciens, & de plus, avec la langue que parlent aujourd'hui les *Algonquins*, Peuples de l'Amérique septentrionale; des remarques critiques sur l'originalité de la langue *Erse* du poème de *Temora*, & l'histoire de l'Expédition Milésienne d'Espagne en Irlande, prouvée par l'histoire des antiquités de *Brigantia*, du Père *Hieronimo Contadore*; par Charles Valencey, écuyer, auteur de l'*Essai sur l'Antiquité de la langue*

SEPTEMBRE. 1773. 139
Irlandoise. A Dublin, imprimé pour
Ald. G. Faulbner, MM. Erving &
Moncrief.

*Manière d'enluminer l'Eстамpe posée sur
toile.* Par ce moyen l'on apprend soi
seul à peindre l'estampe & la poser sur
toile, à faire méconnoître la gravure :
il n'est pas besoin d'avoir jamais eu
aucuns principes ni de peinture, ni
même de dessin. Par M. L. B. D. S. J.
Prix, 10 sols. A Londres; & se trouve
à Paris, chez d'Houry, seul imprimeur - libraire de Mgr le Duc d'Orléans; rue de la Vieille Bouclerie, au
St Esprit & au Soleil d'or, 1773; in-
8°. d'environ 16 pages.

On décrit d'abord ce qui doit composer la boîte du Peintre; on donne la composition du vernis propre au travail de l'enluminure; on enseigne la façon d'apprêter l'estampe & de mettre les couleurs, de poser le châssis, & de faire les carnations & les différentes nuances. Ces procédés sont faciles, c'est une manière de multiplier les tableaux quia son utilité & son agrément.

*LETTRE de M. de V. à Madame la
C. D. B.*

MADAME,

M. de la B. m'a dit que vous lui aviez ordonné de m'embrasser des deux côtés de votre part.

Quoi ! deux baisers sur la fin de ma vie !
Quel passeport vous daignez m'envoyer.
Deux ! c'est trop d'un , adorable Egérie ,
Je serois mort de plaisir au premier.

Il m'a montré votre portrait ; ne vous fachez pas, Madame, si j'ai pris la liberté de lui rendre les deux baisers.

Vous ne pouvez empêcher cet hommage,
Foible tribut de quiconque a des yeux.
C'est aux mortels d'adorer votre image ;
L'original étoit fait pour les dieux.

J'ai entendu plusieurs morceaux de la Pandore de M. de la B. Ils m'ont paru bien dignes de votre protection, la faveur donnée aux véritables beaux arts est la seule chose qui puisse augmenter l'éclat dont vous brillez.

SEPTEMBRE. 1773. 141.

Daignez agréer, Madame, le profond respect d'un vieux solitaire dont le cœur n'a presque plus d'autre sentiment que celui de la reconnoissance.

A C A D É M I E.

I.

C H E R B O U R G.

IL s'est formé le 14 Janvier 1755, à Cherbourg, ville maritime du diocèse de Coutances, une société littéraire qui s'occupe de l'histoire civile & naturelle, des mathématiques, de l'hydrographie, de l'agriculture, & de l'étude des loix de la marine. Ses assemblées se tiennent depuis 18 ans les jeudis de chaque semaine; elle porte pour devise *religion & honneur*. Elle est connue sous le nom de Société Académique de Cherbourg.

Sur le compte rendu au roi, de l'état actuel de cette compagnie, par M. Bertin, secrétaire d'état, ayant le département de la province de Normandie, Sa Majesté a bien voulu permettre à cette société littéraire de tenir chaque année deux séances publiques, suivant la dépêche

142 MERCURE DE FRANCE.

de ce ministre, datée le 9 Mars 1773. Ainsi elle jouira des mêmes avantages que les académies d'Arras, d'Auxerre, de Châlons-sur-Marne, de Clermont, de Senlis, & des autres villes qui sont ainsi autorisées du gouvernement.

I I.

Sujets proposés par l'Académie royale des Sciences, Inscriptions & Belles-Lettres de Toulouse, pour les prix des années 1768, 1769 & 1770.

L'Académie avoit proposé pour sujet du prix double de 1767, de déterminer l'origine & le caractère des Tectosages, l'étendue & l'état de la partie de la Celtique qu'ils occupèrent jusqu'à l'entrée des Romains dans leur pays, les excursions qu'ils firent avant cette époque. Le discours qui a pour devise : *Ut potero explicabo ; nunc tamen, ut Pythius Apollo, cetera ut sint & fixa quæ dixerò : sed ut Homunculus. . . . probabilia conjecturâ sequens Cic. Tusc. Quæst. l. 1, c. 9*, a été couronné. M. Beniac, le fils aîné, en est l'auteur. L'Académie a eu le regret de ne pas admettre au concours un ouvrage dont la devise étoit : *Mundam tradidit*

SEPTEMBRE. 1773. 143

disputationi eorum. Ecclesiast. cap. 3, v. 11, parce qu'il n'avoit pas été remis dans le tems prescrit par le programme.

Plusieurs parties de l'histoire des Volcés Tectosages ayant été déjà traitées avec succès dans les ouvrages qui ont été couronnés en 1759, 1761 & cette année 1767, l'Académie, dont l'objet est de rendre cette histoire complète, propose pour le sujet du prix de 1770, *de déterminer, 1°. les révolutions qu'éprouvèrent les Tectosages, la forme que prit leur gouvernement, & l'état de leurs pays sous la domination successive des Romains & des Visigoths, 2°. Leurs loix & leur caractère sous la puissance des Romains.*

On fut informé l'année dernière, que le prix de 1769, seroit quadruple, & que l'Académie proposoit pour sujet, *les moyens de reconnoître les contre-coups dans le corps humain, & d'en prévenir les suites.*

Quant au prix de 1768, on fut informé, il y a deux ans que l'Académie proposoit pour sujet, *de déterminer les loix du retardement qu'éprouvent les fluides dans les conduites de toute espèce.*

Le Prix que l'Académie distribue est de la valeur de 500 liv. Il est dû aux li-

béralités de la ville de Toulouse, qui le fonda en 1745, pour contribuer toujours de plus en plus au progrès des sciences & des lettres.

Les savans sont invités à travailler sur les sujets proposés. Les membres de l'Académie sont exclus de prétendre au prix, à la réserve des Associés étrangers.

Ceux qui composeront sont priés d'écrire en françois ou en latin, & de remettre une copie de leurs ouvrages qui soit bien lisible, sur-tout quand il y aura des calculs algébriques.

Les auteurs écriront au bas de leurs ouvrages une sentence ou devise; mais ils pourront néanmoins y joindre un billet séparé & cacheté, qui contienne la même sentence ou devise, avec leur nom, leurs qualités & leur adresse; l'Académie exige même qu'ils prennent cette précaution, lorsqu'ils adresseront leurs écrits au secrétaire. Ce billet ne sera point ouvert, si la pièce n'a remporté le prix.

Ceux qui travailleront pour le prix pourront adresser leurs ouvrages à M. l'Abbé de Rey, Secrétaire perpétuel de l'Académie, ou les lui faire remettre par quelque personne domiciliée à Toulouse.

Dans

Dans ce dernier cas, il en donnera son récépissé, sur lequel sera écrite la sentence de l'ouvrage, avec son numéro, selon l'ordre dans lequel il aura été reçu.

Les paquets adressés au secrétaire, doivent être affranchis du port.

Les ouvrages ne seront reçus que jusqu'au dernier jour de Janvier des années pour le prix desquelles ils auront été composés.

L'Académie proclamera dans son assemblée publique du 25 du mois d'Août de chaque année, la pièce qu'on aura couronnée.

Si l'ouvrage qui aura remporté le prix, a été envoyé au secrétaire à droiture, le Trésorier de l'Académie ne délivrera le prix qu'à l'auteur même qui se fera connaître, ou au porteur d'une procuration de sa part.

S'il y a un récépissé du secrétaire, le prix sera délivré à celui qui le représentera.

L'Académie, qui ne prescrit aucun système, déclare aussi qu'elle n'entend point adopter les principes des ouvrages qu'elle couronnera.

I I.

Eclaircissemens à joindre à l'ouvrage intitulé *Monumentorum-Galaticorum Synopsis*. . . . *Liburni* 1772.

Ce recueil des monumens de Galatie doit être regardé comme une suite d'un discours couronné en 1767 par l'Académie des belles-lettres de Toulouse (comme on voit par le programme ci joint) & dont le sujet étoit de

Déterminer l'origine & le caractère des Tectosages, l'étendue & l'état de la partie de la Celtique qu'ils occupèrent jusqu'à l'entrée des Romains dans leur pays, & les excursions qu'ils firent avant cette époque.

En traitant cette question, l'auteur avoit fait l'histoire des Colonies des Tectosages, & notamment de celle qu'ils fondèrent en Galatie, depuis son établissement jusqu'à l'entrée des Romains dans cette partie de l'Asie-Mineure. C'est précisément à cette époque que commence l'abrégé historique qui précède l'exposition des monumens de Galatie, & il se termine à la réduction de ce pays en province Romaine. Les personnes qui ren-

dront compte de cet ouvrage sont priées de lire l'épître qui est à la tête & qui peut tenir lieu de préface.

S P E C T A C L E S.

O P É R A.

L'ACADEMIE Royale de Musique continue la représentation des fragmens héroïques; mais elle a substitué à l'acte d'*Ovide & Julie* celui d'*Apollon & Coronis*, du ballet des amours des Dieux, paroles de Fuzelier, musique de Moutet. Apollon rappelé par Jupiter qui l'avoit banni des cieux, quitte à regret l'air & la terre où la belle Coronis doit couronner ses vœux. On le croit à peine remonté dans l'Olympe que la Bergère lui est infidelle & s'empresse de reprendre sa première chaîne. Apollon, jaloux & furieux contre les deux amans, lance d'une main sûre un trait vengeur, & les punit tous les deux à la fois. Les plaintes des Bergers & la vue de ces amans sacrifiés à sa colère, excitent les regrets & son désespoir. Le rôle d'Apollon chanté avec beaucoup de goût, & joué avec action par

G ij

M. le Gros, a été généralement applaudi. Celui de Coronis est parfaitement rendu par Mlle Rosalie. Le dessin du ballet a paru agréable & bien exécuté.

D É B U T.

M. Legier qui avoit débuté en 1771 dans le rôle d'Ixion, a reparu avec succès dans le rôle de Valere de l'acte du *Feu*, & dans celui de Dom Alvar, de l'acte des *sauvages*. Cet Acteur a une magnifique basse-taille, & donne une grande espérance de son talent : il a une taille avantageuse au théâtre; sa voix est pleine, sonore & d'un timbre agréable; ses cadences sont franches & sa prononciation est nette. L'habitude de la scène le rendra un acteur très-essentiel à ce spectacle.

COMÉDIE FRANÇOISE.

L Le Samedi 31 Juillet, les Comédiens François ont donné la première représentation de *Regulus*, Tragédie nouvelle en trois actes, & de *la feinte par amour*, Comédie nouvelle en trois actes & en vers. Ces deux Drames font beaucoup d'honneur à M. Dorat, qui, le même

jour & sur le même théâtre, a réuni les deux lauriers de la Tragédie & de la comédie. Nous ne pouvons donner qu'une légère esquisse de ces pièces qui ne sont pas imprimées, & seulement telle que nous l'avons pu saisir à la représentation.

La vertueuse Marcie, épouse de Regulus, ne cesse de solliciter auprès du Consul la liberté du Général Romain fait prisonnier par les Carthaginois : elle est bien secondée dans ses vœux impatiens pour le retour de ce grand homme, par *Servilius*, Tribun du Peuple, qui lui doit l'exemple de ses vertus & les conseils de son amitié. Manlius, l'ami de Regulus, mais plus encore l'ami de la Patrie, désire que ce Général revienne, mais sans nuire à sa gloire & à celle des Romains. Il entend sans s'émouvoir les plaintes de la tendre Marcie & les reproches du zélé Manlius ; alors on annonce Regulus qui vient à Rome accompagné d'Hamilcar, Ambassadeur Carthaginois. Le Peuple s'empresse d'aller à sa rencontre, & Marcie, transportée de joie, veut paroître la première aux regards de son époux. Regulus arrive, mais avec le sentiment profond de ses malheurs & de ceux des Romains.

150 MERCURE DE FRANCE.

Le Senat est assemblé dans le Temple de Bellone hors les murs de Rome , où elle recevoit les Ambassadeurs étrangers , en tems de guerre. Le Consul invite Regulus à prendre sa place dans le Senat ; mais prisonnier des Carthaginois , il refuse cet honneur. L'Ambassadeur déclare que Carthage offre de rendre Regulus & les autres prisonniers Romains , en échange des prisonniers Carthaginois. Regulus combat cette proposition comme contraire aux intérêts de Rome. Le Consul & le Sénat le laissent lui même l'arbitre de son sort. En vain Marcie , le Tribun & les amis de ce Général font tous leurs efforts pour l'engager à consentir à l'échange des prisonniers Carthaginois & des jeunes Officiers , l'élite & l'espérance de Carthage , avec les prisonniers Romains & leur Général. Regulus leur oppose la plus forte résistance ; il sait que la prison & la mort même l'attendent , s'il retourne à Carthage ; mais il est prêt de se sacrifier pour la patrie , plutôt que de souffrir que lui-même & les Romains qui ont porté des fers , recouvrent la liberté. Un soldat Carthaginois qui servoit Regulus dans sa prison , & qui l'a suivi à Rome , vient déclarer à Marcie

que par un sublime silence , Regulus lui cache les tourmens horribles que les Carthaginois lui préparent , s'il revient sans avoir obtenu l'échange des prisonniers. Marcie veut récompenser ce généreux Carthaginois , qui ne demande , pour prix de son secret , que son estime & la conservation de Regulus. Cependant elle emploie tous les moyens pour fléchir le fanatisme patriotique du Général Romain. Le Tribun & ses amis soulèvent le Peuple contre le dessein funeste de Regulus ; le Consul sert le projet de son ami ; il fait ordonner que l'échange ne sera pas accepté. Regulus apprend avec joie le décret du Sénat qui l'a jugé assez grand pour l'immoler à l'intérêt de la République. Marcie ayant épuisé tous les moyens d'arrêter son époux , lui présente son fils qui le conjure de ne pas aller à Carthage. Regulus , sollicité par tous les objets de sa tendresse , ne peut leur refuser des regrets & des larmes. Son courage se rallume en laissant dans son fils un vengeur de sa honte & de sa mort, en espérant que ses mânes animeront encore les Romains à la vengeance , & guideront les légions à la victoire. Marcie ose accuser le Consul , qui n'oppose à ses re-

proches que le sentiment de son amitié & ses intentions. Regulus au contraire le regarde comme son ami & le soutien de sa gloire; il lui recommande son fils, &, malgré la foule des Romains qui s'opposent à son passage, il s'élance dans le vaisseau qui doit le reporter à Carthage.

On a applaudi beaucoup de vers & de traits heureux qui peignent avec énergie la grande ame d'un Romain tout dévoué à l'intérêt de la patrie. On auroit désiré que l'Ambassadeur eût agi davantage, & qu'il eût employé lui-même les motifs du soldat Carthaginois pour faire consentir le Sénat à l'échange des prisonniers. C'est aussi, dit-on, ce que M. Dorat se propose de faire. On a remarqué & applaudi l'art avec lequel M. Dorat a fait passer dans notre langue plusieurs beautés du Regulus italien de Métastase.

Cette tragédie annonce que le peintre des Grâces peut dessiner avec non moins de succès les traits mâles de l'héroïsme & de la fierté romaine.

Les rôles de cette tragédie ont été parfaitement joués par M^{de} Vestris & par MM. Brisard, Molé, Monvel, Daberval & Pontheuil.

SEPTEMBRE. 1773. 153.

La Feinte par Amour, comédie en trois actes en vers, a plus de succès encore que la tragédie.

Mélisse, jeune veuve, demeurant chez un vieux oncle fort riche, homme à projets, désespère ses amans par sa coquetterie & sa légèreté. Damis, un de ses plus assidus courtoisans, connoissant ses caprices, cache son amour sous les dehors d'une indifférence respectueuse; mais il se dédommage de cet état de contrainte en prodiguant ses caresses au portrait de sa maîtresse qu'il a fait peindre en secret. *Mélisse*, outrée de l'indifférence de *Damis*, lui écrit d'interrompre ses assiduités auprès d'elle. *Marion*, qui favorise *Florissant* son rival, porte ce billet à *Damis*; il cache son dépit en recevant son congé; il récompense même *Marion* de son message, comme d'une faveur. La maligne suivante le félicite d'être si tranquille & si généreux, & de payer une disgrâce comme une bonne nouvelle. Mais *Damis* tire de ce billet un bon augure, & le regarde comme le dépit d'un cœur sensible. Il se promet beaucoup de succès de sa feinte, & la continue. *Florissant*, jeune étourdi, lui annonce avec beaucoup de de gaîté, l'embarras de ses affaires, & le

G v

projet qu'il a de faire payer à l'Hymen les dettes de l'Amour. Il avoue qu'il songe à Mélisse, & qu'il a déjà le consentement de Lisimon son oncle, dont il a gagné la confiance, en flattant sa manie, & promettant de le produire à la Cour, & d'appuyer ses projets. Damis lui dit: « Tu veux donc épouser ? » *Un peu*, lui répond Floricourt. Cependant Damis, qui a pareillement accès auprès de cet oncle dont il a l'estime, lui représente combien sa nièce se fait tort en recevant chez elle tant de jeunes étourdis remarquables par leurs travers, par leurs ridicules & leurs vices ;

Petits Sultans honnis même dans leur sérail.

Il lui dit que Mélisse auroit besoin d'un ami prudent ; & l'oncle le choisit aussi-tôt pour être cet ami, & lui fait l'offre de la main de Mélisse. Damis paroît ne vouloir pas l'accepter, prétextant d'autres engagements. L'oncle insiste, & veut gronder sa nièce, l'accusant d'avoir sans doute donné du chagrin à Damis. Mélisse inquiète du billet que Mariton lui avoit fait écrire, & de l'effet qu'il a produit, plus offensée encore lorsque son oncle lui assure que Damis a refusé l'offre de sa main,

veut le voir & s'expliquer avec lui. Elle l'attend lorsque Floricourt, avec sa légèreté ordinaire, lui fait des reproches sur sa solitude qu'elle garde depuis quelques jours, lui donne des louanges, & ne s'oublie pas lui-même; déclare ses arrangemens, arrête son mariage avec elle, & se met à ses pieds. Damis vient; & surpris, il veut sortir. Melisse le rappelle, & lui demande s'il seroit jaloux. Damis se défend de ce sentiment. Mélisse attaque alors son indifférence, & lui parle d'un certain portrait; dont on dit qu'il fait ses délices; l'amant avoue que c'est l'unique objet de sa tendresse; il fait l'éloge des qualités du cœur & de l'esprit de sa maîtresse. Elle s'étonne pourtant de la froideur de cette Beauté qui ne prend aucune inquiétude de ses assiduités auprès d'elle. *Il faut donc, dit-elle, que cette femme ait cinquante ans ? Non : elle n'en a pas même vingt,* reprend paisiblement Damis. Melisse demande à voir ce portrait. Il paroît céder à ses instances. Floricourt survient & veut aussi voir cette charmante personne qui a toute sa passion; mais Damis refuse de la faire voir à Floricourt, parce que, dit-il, autant vaudroit en répandre des copies que de lui montrer son tableau. Il sort pour

156 MERCURE DE FRANCE.

laisser satisfaire la curiosité de Melisse. Damis cède enfin à son impatience; le portrait passe dans ses mains. Elle est bien étonnée de se reconnoître; elle regarde Damis qui demeure immobile & en silence. Comme elle l'interroge, *c'est le portrait*, dit-il, *qui est chargé de tout; je ne me mêle de rien*. Enfin elle ajoute: *puisque'il a été chargé de votre demande, qu'il le soit donc aussi de ma réponse*; & le lui rend. Alors Damis laisse éclater toute la vivacité de sa passion, & lui dit :

J'ai feint quelques instans pour ne feindre jamais.

L'oncle & Floricourt viennent pour conclure l'hymen qui paroissoit arrêté; mais Damis aux genoux de Melisse, leur désigne assez l'époux qu'elle choisit, & tout deux y applaudissent.

Cette comédie est charmante, écrite avec beaucoup de facilité, vivement dialoguée, pleine de traits ingénieux, & de vers faillans que l'on aime à retenir & à citer. Elle a le plus grand succès.

On ne peut mettre plus de finesse, d'élégance, & de naturel que Mlle Doligni, dans le rôle de Melisse. Celui de Damis est joué avec un art prodigieux, & avec autant de vérité que de délicatesse, par

SEPTEMBRE. 1773. 157
M. Molé. Mlle Fanier a joué avec gaîté
& vivacité le rôle de Marton. Floricourt
par M. de Montvel, Lisimon par M.
Feulhie, le valet par M. Auger ont été
rendus aussi avec beaucoup d'intelligence
& de talent.

COMÉDIE ITALIENNE.

LES comédiens italiens continuent
avec un succès marqué, les représenta-
tions d'*Acajou*, opéra-comique. Mes-
dames Trial & Billioni y jouent avec
beaucoup d'intelligence, & rajeunissent
le vaudeville par le charme de leur chant
& de leur goût. On espère que l'empres-
sement du Public, pour cet ancien genre,
invitera les comédiens à donner plus
souvent de ces drames trop négligés. M.
Anfaulme est principalement invité à faire
renaître la gaîté des opéra-comiques,
qui ne cessera de plaire & d'amuser.



LETTRE de M. SAVÉRIEN à M. Lacombe , contenant l'histoire des opinions des plus célèbres Philosophes , sur la fin du monde.

Oui , Monsieur , dans tous les tems les hommes ont été curieux de connoître le commencement & la fin du monde Ses premiers habitans croyoient que la terre ne pouvoit conserver toujours la forme qu'elle avoit reçue , & qu'après un certain nombre de révolutions , elle redeviendrait chaos. Les Egyptiens craignoient les tems des solstices , parce qu'ils s'imaginoient que la Terre risquoit d'être embrasée lorsque le Soleil (ou la Terre) est dans le signe de l'Ecrevisse , & qu'elle pouvoit être inondée quand il est dans le signe du Capricorne.

Plutarque nous apprend dans la vie de *Sylla*, qu'au commencement des brouilleries qui survinrent entre *Marius* & *Sylla* , un jour que le Ciel étoit fort clair & très - serein , on entendit dans l'air un bruit terrible & semblable au son d'une trompette aiguë : ce qui alarma tout le monde. On consulta là-dessus les hommes les plus éclairés de ce tems - là ; c'étoient les Prêtres de l'Etrurie , & ils répondirent que cela signifioit un remuement général qui se faisoit dans la nature. Ils ajouterent que la Terre éprouveroit huit grandes révolutions avant que de se déboîter ; mais que le nombre de ces catastrophes étant rempli , la grande année arriveroit , c'est-à-dire que tout seroit consommé.

C'étoit le sentiment de *Platon*. Ce philosophe assuroit que la Terre éprouve sans cesse des changemens & des dégradations, & qu'à la fin elle deviendra chaos. Comme il n'assignoit point de terme à cette révolution, on chercha à la deviner, en observant avec soin toutes les dégradations qu'éprouvoit ce globe, & ces observations donnoient souvent beaucoup d'inquiétude. Les hommes, prompts à se gêner & à prendre l'alarme, suivant la juste remarque de l'auteur de l'Histoire critique de la philosophie, (tome 1.) ont toujours appréhendé la fin ou la dissolution du monde lorsque les saisons se sont dérangées; mais ce fut sur-tout à la naissance du Christianisme que cette crainte redoubla.

St Pierre ayant dit que ce sera dans le bruit d'une horrible tempête qu'éclatera le dernier embrasement du monde, il n'arrivoit rien, soit dans le physique, soit dans le moral, qu'on ne se regardât à la veille de périr. En vain *St Paul* voulut rassurer ces âmes pusillanimes. Les moindres orages, le moindre tremblement de terre sembloient conspirer à leur perte. Enfin, le moyen le plus efficace pour les tranquilliser, fut de convenir que la fin du monde auroit lieu comme *St Pierre* l'avoit dit; mais que cela n'arriveroit qu'800 ans après la naissance de *Jesus Christ*.

On ne pensa donc plus à cela; seulement les doctes s'en occupèrent. *Hipparque*, en observant les étoiles, crut s'apercevoir que leur longitude augmentoit tous les jours; qu'elles avoient un mouvement parallèle à l'écliptique, & qu'il viendrait un tems où elles se réuniroient, ce qui causeroit infailliblement une terrible catastrophe. *Ptolomée* vérifia cette conjecture, & trouva qu'elles avançaient d'un degré en cent ans.

160 MERCURE DE FRANCE.

Depuis *Ptolomée* on a déterminé ce mouvement avec plus d'exactitude : on fait aujourd'hui qu'il est d'un degré en 72 ans ; par conséquent les étoiles feront le tour du Firmament , par leur mouvement propre , dans l'espace de 25920 années.

Or, quelques philosophes, & nommément l'illustre *Descartes* , estiment qu'après ce tems, les corps du monde se trouvant tous dans la même situation dans laquelle ils étoient au commencement de cette période , ils rentreront dans le même état où ils étoient avant la formation du monde. Ainsi en fixant le commencement de cette période à la création du monde , où , selon *Descartes* , la Terre étoit enflammée , c'est-à-dire étoit une étoile , ces philosophes croient très-probable que la Terre s'enflammera de nouveau & que le Monde périra par le feu.

Voilà un beau raisonnement & une conséquence bien déduite ; il est fâcheux sans doute que le principe soit faux : je veux dire que les étoiles ne changent pas plus en longitude qu'en latitude. Leur mouvement au tour de l'écliptique n'est qu'apparent , & cette apparence provient d'un mouvement de l'axe de la Terre , qui en conservant son inclinaison de 66 degrés 31 minutes , au plan de l'écliptique , fait une révolution en sens rétrograde , de sorte que cet axe se tourne successivement de tous les côtés , & que ses extrémités décrivent au tour des pôles de l'écliptique des cercles d'Occident en Orient. Cette révolution s'acheve dans l'espace de près de vingt-six mille ans , & c'est ce qu'on appelle la *Grande Année*.

La Terre paroissant immobile à ses habitans ,

nous rapportons ce mouvement aux étoiles. Pendant que les pôles du Monde se meuvent en sens rétrograde au tour des pôles de l'écliptique, & passent successivement par les étoiles éloignées de ces pôles de 23 degrés 29 minutes, ces étoiles paroissent s'approcher successivement des pôles du Monde, le mouvement en sens direct & décrire des cercles que les pôles du Monde décrivent réellement au tour des pôles de l'écliptique. Les autres étoiles paroissent aussi transportées, puisqu'elles gardent toutes entre elles la même situation.

Il faut donc s'inscrire en faux sur la conjecture de *Descartes*. La catastrophe dont il nous menaçoit n'est plus qu'une illusion; & quoiqu'elle ne dût arriver que dans environ vingt mille ans, il est toujours consolant d'être assuré qu'elle n'aura pas lieu; mais en voici une qui paroît, & plus prochaine & plus probable: c'est celle que pourroit produire une comète en traversant l'orbite de la terre.

Les Romains regardoient les comètes comme les avant-coureurs des grands événemens, & il n'y a pas long-tems qu'on étoit persuadé qu'elles étoient des signes extraordinaires de la colère du Ciel. C'est ce qu'on objecta à *Jacques Bernoulli* lorsqu'il soutint que les comètes étoient des astres réglés. Ce savant étoit trop sage pour mépriser cette objection; il savoit combien il étoit dangereux de manquer de ménagement pour une opinion populaire; il falloit donc concilier la vérité avec le préjugé. Dans cette vue, *Bernoulli* dit que la comète, qui est éternelle, n'est pas un signe, mais que sa chevelure ou sa queue, lesquelles sont accidentelles, pouvoient en être un.

162 MERCURE DE FRANCE.

On fut content de cette réponse ; mais un prédicateur Anglois ne le fut pas de cette superstition. M. *Neuman*, c'est le nom de cet Anglois, monta en chaire pour la combattre, & les sermons eurent tout le succès qu'il pouvoit s'en promettre.

On paroissoit tranquille & on commençoit à croire que les comètes n'avoient aucun rapport avec les événemens de ce monde, lorsque le célèbre *Wifthon* vint troubler ce calme apparent. Ce savant Anglois rendit une comète responsable de toutes les grandes révolutions qui sont arrivées au globe terrestre. Elle causa le déluge en s'approchant de la terre, & changea totalement, & son mouvement & sa constitution. Avant cette catastrophe la figure de la terre étoit sphérique, & son orbite étoit un cercle ; l'année solaire & l'année lunaire avoient chacune 360 jours, & l'année commençoit à l'équinoxe d'automne. L'air qu'on y respiroit étoit si pur & si salubre, que les hommes vivoient jusqu'à 900 ans ; mais le globe terrestre en traversant la queue aqueuse de la comète qui causa le déluge, se chargea des exhalaisons pernicieuses qu'elle contenoit, & ces exhalaisons ont infecté pour toujours l'air de notre atmosphère.

C'est, selon *Wifthon*, la comète qu'on vit en 1680 & 1681, qui produisit ce ravage, & voici pourquoi : on estime la période de cette comète de $575 \frac{1}{2}$ ans. Or, en remontant de sa dernière période & en comptant sept périodes, on a 4028 ans : ce qui tombe dans l'année du déluge.

Voilà la comète qui s'est le plus approchée

SEPTEMBRE. 1773. 163

de la terre, & cependant suivant les calculs même de *Wifthon*, elle en étoit à 3000 lieues: c'est, selon le système de ce philosophe, la queue seule qui a fait tout le mal. Mais on a prouvé qu'une queue de trois mille lieues ne pouvoit produire l'effet qu'on lui attribue; & quand même la comète & la terre passeroient extrêmement près l'une de l'autre, la vitesse respective qui seroit très grande dans ce cas ci, & le peu de séjour que feroit la terre dans la partie basse & très-mince de l'atmosphère de la comète, la garantiroit de l'inondation.

Et puis est-il bien prouvé qu'il a paru une comète dans le tems du déluge, & la période de 575 ans de la comète de 1680, est-elle réelle? Ce n'est point par le calcul qu'on a déterminé cette période: on ne l'a connue que par estimation & en remarquant que tous les 575 ans il a paru une comète qui avoit tous les caractères de celle de 1680.

Lorsque *M. Haller* a prédit le retour de celle qui a paru à la fin de 1758, c'est bien moins sur son calcul qu'il s'est fondé que sur l'estimation qu'il avoit faite de la longueur de la période de cette comète; ou, si l'on veut, c'est son estimation qui a guidé son calcul, quelque savant qu'il soit; il avoit découvert que les comètes de 1456, 1531, 1607 & 1682, n'étoient qu'une comète dont la période est de 575 ans $\frac{1}{2}$.

Pour calculer exactement la route d'une comète & déterminer son retour, il faut connoître la courbe qu'elle décrit. *Newton* assure bien qu'elle est une section conique; mais il ignore quelle sorte de section conique.

Plusieurs Astronomes soutiennent que c'est une parabole, & M. *Sgravezande* croit que c'est une ellipse très-excentrique. La question n'est point décidée.

M. *Struiks*, auteur d'un ouvrage très-savant, intitulé *introduction à la connoissance universelle*, pense que ce n'est qu'après six cens ans d'observations des périodes de toutes les comètes qui sont visibles avec des télescopes, qu'on pourra prédire leur retour? C'est alors, dit-il, qu'on sera en état de reconnoître, moyennant les comètes précédentes, si dans le tems de trois mille ans chaque période subit un changement, si les comètes s'approchent du soleil dans chaque révolution, & plusieurs autres particularités que nous ignorons jusqu'à présent.

Ce n'est qu'après ce travail qu'on pourra, à la première apparition d'une comète, découvrir sa période par une seule ou tout au plus par deux observations de son lieu en longitude & en latitude (a). Au reste *Wifthon* ne pense pas que jamais aucune comète cause encore quelque dommage à la terre, vu le changement de route de ce dernier globe, & il est porté à croire comme son illustre compatriote *Woodward*, que la terre périra par le feu. Sa destruction sera précédée, si on l'en croit, de tremblemens épouvantables, de tonnerres terribles & de météores effrayans.

En effet, pourquoi chercher si loin la cause

(a) On peut voir dans le *Dictionnaire universel de Mathématique & de Physique* un modèle ou un exemple de cette opération astronomique. Art. *Comète*.

de notre ruine ? Le péril est si près de nous ! Depuis le déluge, notre globe a subi deux grandes révolutions par deux tremblemens universels, & il y a lieu de présumer qu'il sera bouleversé par un troisième tremblement, ou plutôt par une conflagration générale de tout le globe.

Ce sont-là des sujets de crainte bien pardonnable. Au lieu de regarder en l'air pour savoir ce que nous deviendrons, il seroit bien plus sage de chercher sous nos pieds. On pourroit appliquer aux Philosophes à ce sujet & avec plus de raison encore, cette leçon que fait l'inimitable *Lafontaine* à un astrologue qui se laissa choir dans un puits.

Pauvres bêtes,

Tandis qu'à peine à vos pieds pouvez voir,

Pensez-vous lire au-dessus de vos têtes ?

Il est vrai qu'il est difficile de connoître les symptômes de la maladie de la terre, qui peut lui donner la mort. Il est des philosophes qui se croient bien fondés à soutenir que ce globe se dessèche tous les jours, qu'il tombe en érysie, tellement que les eaux de la mer, qui diminuent sensiblement, s'évaporeront à la fin, & alors le feu central se fera jour à travers les fentes de la terre, & l'embrasera.

Si l'on en croit d'autres philosophes, la terre mourra de froid. Le feu central, disent-ils, souffre de jour en jour une diminution considérable, & un tems viendra où nous serons obligés d'abandonner nos climats & de nous retirer tous dans la zone torride : encore y périrons nous

un jour; car le froid faisant des progrès continuels par la diminution du feu central, la terre restera enfin sans chaleur, sans mouvement & sans vie.

Enfin pour épuiser apparemment tous les moyens qu'on peut employer afin de connoître la fin du monde, deux fameux géomètres sont venus au secours des astronomes, des physiciens & des naturalistes.

Le premier s'appelle *Michel Stifels*. C'étoit à la fois un habile algébriste & un grand fou. Il étoit encore ministre protestant. Cet homme chercha pendant toute sa vie dans l'algèbre un nombre qui lui découvrit la fin du monde; & lorsqu'il étoit persuadé qu'il avoit fait cette découverte, il ne manquoit pas de monter en chaire pour l'annoncer au peuple. La grande autorité qu'il s'étoit acquise sur les esprits par sa capacité & par l'austérité de sa vie, le firent écouter. Enfin après avoir préparé ses auditeurs à croire en lui, il annonça que le monde devoit finir à la fin de l'année.

Les payfans, avant que de penser à mourir, songèrent à vivre : ils mangèrent gaîment leur bien & prirent si bien leurs mesures que le jour marqué pour la fin du monde, ils se trouvèrent absolument sans pain. Alors *Stifels* monta en chaire pour exhorter ces pauvres gens à se préparer à recevoir Dieu qui alloit descendre, disoit-il, pour juger les hommes; mais Dieu ne parut point. Indigné d'avoir été trompé, le peuple arracha *Stifels* de sa chaire, & après l'avoir maltraité de coups, le mena garotté à Wittemberg, où il eût mal passé son temps, si

Luther, dont il avoit été disciple, ne fût venu à son secours.

Le second géomètre qui a cherché la fin du monde étoit incomparablement plus sage & plus savant que *Stifels*: c'est M. *Craige*, si connu par son ouvrage intitulé : *philosophia christiana principia mathematica*. Fondé sur ce passage de l'écriture que le monde finira quand la foi sera éteinte, il cherche la diminution de la validité que le tems peut apporter à un témoignage ; & voici comment : supposons qu'une tradition orale se transmette d'âge en âge, & que chaque âge soit de 20 années, il est certain que cette tradition transmise ainsi de vive voix perd à chaque âge : on évalue cette perte à chaque âge à $\frac{1}{2}$ de sa certitude : ainsi au bout de 240 ans elle n'en aura plus que la moitié, & en 480 elle n'aura plus du tout aucun degré de certitude morale quel qu'il soit.

C'est à peu près ainsi que M. *Craige* trouve par un calcul fort délié que 3150 ans après la naissance de J. C. il n'y aura plus de probabilité que le fils de Dieu soit venu au monde, & par conséquent le monde finira ; mais quelque juste que puisse paroître cette conséquence, jamais personne de la clarté des mathématiques & de la sainte obscurité de la foi, ne pourra faire un alliage. C'est une remarque fort judicieuse de l'auteur de l'essai sur l'analyse des jeux de hasard, (M. de Montmort.)



A R T S.

G R A V U R E S.

I.

La fécondité & les sabots, deux estampes en pendant d'environ 18 pœuces de haut, sur 14 de large, gravées d'après les tableaux de François Boucher, par R. Gaillard. A Paris, chez l'auteur, rue Saint Jacques, au dessus des Jacobins.

Ces deux estampes offrent deux jolis sujets de pastoral. Dans la première, intitulée *la fécondité*, on voit une jeune bergère, ayant auprès d'elle une poule qui couve ses œufs. Elle tient dans sa main un de ces œufs qu'un petit amour, qu'elle porte sur ses genoux, a brisé avec sa flèche, & d'où sort un poulet. La seconde pastorale nous représente une bergère qui fait manger des cerises à son berger. On remarque sur le devant de l'estampe des sabots, une calbasse & autres accessoires. La gravure de ces deux estampes fait honneur à l'artiste.

II.

I I.

Le Pâtre amoureux, estampe d'environ 20 pouces de large, sur 18 de haut, gravée sous la direction du sieur Duret, graveur de S. M. Danoise, d'après le tableau de Berghen. A Paris, chez Duret, rue du Fouarre.

Un bouvier que l'on apperçoit sur le côté droit de l'estampe, au milieu de son troupeau, paroît épier deux jeunes pâturelles. Six vers placés au bas de l'estampe renferment une leçon pour ces bergères. Cette gravure nous rappelle bien agréablement un des plus beaux tableaux de Berghen.

I I I.

La Nympe Erigone, estampe de 9 pouces de haut, sur 8 de large, gravée d'après le tableau de N. R. Jollain, peintre du Roi, par J. C. Muller, Pensionnaire de son A. S. M. V. Charles, Duc Regrant de Wirtemberg & Feck, &c. A Paris, chez Basan, rue Serpente, & Chereau, rue S. Jacques, prix 1 liv. 10.

Erigone est vue à mi-corps, & la tête

H

panchée sous une treille. Elle approche de sa bouche la grappe de raisin que le Dieu Bacchus a choisie pour se métamorphoser & surprendre la Nymphé. Cette figure est gravée en demi teinte, & néanmoins d'un ton brillant qui produit un bon effet,

I V.

Portrait de Boerhaave, dessiné & gravé par Noël Pruneau. A Paris chez l'Auteur rue de la Harpe, au Collège de Narbonne, & aux adresses ordinaires. Prix 1 liv. 4 s.

Ce portrait, que l'on pourra être curieux de mettre à la tête des ouvrages de ce célèbre médecin, mort en 1738, est ici vu de profil. Il est du même format que celui de Gerard Van-Swiéten, gravé en 1771 par le même artiste,

V.

La justice divine, Estampe allégorique ; hauteur sept pouces & demi ; largeur six pouces.

Cette allégorie est énigmatique, la composition négligée, & le dessin de la plus grande foiblesse. La gravure par

SEPTEMBRE. 1773. 171.
roît être d'un jeune élève qui ne fait pas
encore manier le burin.

V I.

La justice humaine , autre Estampe ;
qui semble faite pour servir de pendant
& de réponse à la gravure précédente. Un
dessin correct , une composition pit-
toresque & d'une exécution agréable
annonce du moins de l'esprit & du ta-
lent ; il est facile de saisir ce que l'ar-
tiste a voulu faire entendre.

V I I.

La fraîche Matinée. L'Orphée rustique ;
deux payfages en pendant d'environ 7
pouces & demi de hauteur , & 9 &
demi de largeur.

Ces payfages sont agréables, & bien gra-
vés d'après les tableaux de M. Casanova ,
peintre du Roi , par M. Gaudefroy ; ils
sont chacun du prix de 24 s. A Paris ,
chez Godefroy , rue des Francs Bour-
geois St Michel , vis-à-vis la rue de Vau-
girard.

H ij

T O P O G R A P H I E.

Etat présent de la Ville de Lyon, par le Sr Moithey, ingénieur - géographe du Roi, professeur de mathématiques des Pages de LL. AA. SS. les Princes de Conti & de la Marche. A Paris, chez l'auteur, rue la Harpe, la porte cochère à côté d'un parfumeur, vis-à-vis la Sorbonne.

Ce nouveau plan de la ville de Lyon est exécuté avec beaucoup de soin & de netteté, Il est assujetti aux nouveaux accroissemens & projets qu'on exécute actuellement à la partie méridionale de cette ville. Ces projets sont de l'invention de M. Perrache, l'un des Quarante de l'Académie royale des Sciences de Lyon. Ce plan lavé & blasonné se vend 6 liv. à l'adresse ci-dessus; les projets lavés avec les deux rivières, 1 liv. 10 s.; le plan en blanc, 1 liv. 4 sols.

M U S I Q U E.

I.

*Méthode pour apprendre en peu de tems à
jouer de l'instrument appelé Cytre , ou
Guittarre allemande , deuxième partie.*

CETTE deuxième partie contient une dissertation intéressante pour les amateurs du Cytre & les Luthiers , facteurs de cet instrument , dans laquelle les uns & les autres trouveront tout ce qui est relatif à sa construction , la fixation de son diapason , & ce qu'il est essentiel d'observer pour qu'il se trouve juste de ton , qu'il puisse s'accorder avec la voix , & être accompagné par le clavecin , la flûte , le violon ou tout autre instrument , sans qu'aucun de ces accompagnateurs soit obligé d'avoir recours à la transposition. On y a joint diverses petites pièces faciles pour le Cytre , comme ouverture , marche , menuets , allemande , contredanses & autres ; plusieurs ariettes choisies dans *Lucile* , les *Chasseurs* , & la *Laitière* , dans *Annette & Lubin* ; dans la *Cinquantaine* ;

H iij

174 MERCURE DE FRANCE.

Tom Jones, & autres bonnes pièces, avec des accompagnemens d'une exécution aisée. Le tout est terminé par une Sonnette pour le Cytre avec accompagnement de violon. On y trouve aussi un catalogue des ouvrages de l'auteur, & les noms des plus habiles maîtres en ce genre. Cette méthode est dédiée à M. Enguehard, contrôleur - Général des Postes de France, Seigneur haut-justicier des Fiefs de Gaudete, & de la Maillarde, sis à Chenevières-sur-Marne, par M. l'Abbé Carpentier, chanoine & garde des archives du chapitre royal de St Louis du Louvre, amateur ; prix 8 liv. A Paris, chez l'auteur, rue & cloître St Thomas du Louvre ; & aux adresses ordinaires de musique.

I I.

Troisième & dernière partie de la Méthode, pour apprendre à jouer de la Mandoline sans Maître, contenant la manière facile de s'accompagner soi-même en chantant, & de broder les passages d'un air.

De plus le cinquième Recueil de petits airs de la Comédie Italienne, avec l'accompagnement de Mandoline ;

SEPTEMBRE. 1773. 175
& d'autres airs à deux Mandolines avec
des variations , dédié à M. de Tarade ,
Lieutenant de vaisseau de Roi , par le
Sr Pietro Denis ; prix 6 liv. A Paris ,
chez l'Auteur, chez M. Garnier , Basson
de l'Opéra, rue S. Honoré, maison de
l'Apothicaire, à côté de la Croix-du-
Trahoir ; & aux adresses ordinaires.

I I I.

Le Printems , Ariette à voix seule
& symphonie, dédié à M. le Baron
de la Richerie, & composé par M.
Joubert, Organiste de l'Abbaye Royale
de S. Aubin d'Angers ; prix 2 liv. 8.
sols avec les parties séparées. A Paris ,
chez Moria , vis - à - vis la Comédie
Françoise , au Café de M. Bigarne ; &
à Angers, chez l'Auteur, rue haute S.
Martin ; & aux adresses ordinaires.

I V.

La nouvelle méthode de Musique ,
connue sous le nom de solfèges Ita-
liens , sera donnée pendant tout le cours
de cette année 1773 seulement au prix
de 12 liv. , au lieu de 24 que cette
méthode se vendait ci-devant. A Paris ,

H iv

chez Coutineau, Luthier & Marchand de Musique, rue des Poulies.

Le même Luthier vient de recevoir d'Angleterre un certain nombre de Piano forte très bien conditionnés.

V.

Le retour de Thémire, Ariette nouvelle, avec accompagnement de deux violons, hautbois & basson seul, alto & basse continue, cors *ad libitum*, dédiée à Madame la Comtesse de Lislebone, par M. Feray. A Paris, au Bureau d'Abonnement de Musique, cour de l'ancien Grand-Cerf, rues S. Denis, & des Deux-Portes S. Sauveur; & aux adresses ordinaires de Musique. A Lyon, chez Castaud, place de la Comédie.

Horloge de l'Ecole royale militaire, par Lepaute, horloger du Roi.

CETTE Horloge est horizontale; elle marque sur quatre cadrans, dont deux sont à minutes, *le temps vrai*, & sonne les heures, les quarts & les avant-quarts; la cage est composée de six barres de

SEPTEMBRE. 1773. 177

cuivre parfaitement forgées & rabotées d'épaisseur. Pour avoir plus de propriété & de solidité , on y a rapporté des épau temens ornés de moulures, assemblés en reinures pour éviter le jeu ; elle est montée avec de forts écroux dont les vis sont faites au tour.

Toutes les pièces de cette Horloge peuvent se démonter séparément les unes des autres : les roues sont montées à vis sur leurs arbres , de même que les lanternes ; chaque lanterne a des fuseaux d'acier d'Angleterre, trempé dur, parfaitement égaux , ajustés carrément dans une entaille particulière faite à l'outil , afin qu'on puisse les changer de côté , ou les repolir au tour , à l'effet de quoi il y a deux points de centre marqués sur chaque base de fuseaux.

Chaque lanterne a son chassis fait exprès pour sa roue , qui est à six pans & qu'on a étampée sur les arbres afin qu'elle s'ôte sans jamais prendre de jeu ; on a aussi ajusté à chaque bout des lanternes , des recouvrements. Ce sont des pièces de cuivre qui rentrent sur les fuseaux & les tiennent chacun avec trois vis , au moyen desquelles on pourra , quand on voudra , changer de place les fuseaux , ou en mer-

H v

178 MERCURE DE FRANCE.

tre d'autres ; précautions qui assurent la durée de l'ouvrage , par la facilité de les réparer & de retourner chaque pièce.

Pour arrêter les lanternes sur leurs arbres & conserver la grosseur apparente , l'uniformité & la propreté des axes , on y a rapporté des virolles d'acier de même grosseur , retenues par des goupilles qui passent au travers. Toutes les assiettes contre lesquelles sont appuyées les roues , sont de la même pièce que l'arbre , en sorte que l'on ne craint rien du côté de la solidité , & les roues peuvent se démonter quand on le voudra.

Pour conserver le mouvement à l'horloge pendant qu'on la remonte , on a pratiqué dans l'intérieur du cylindre du mouvement , un mécanisme composé de deux pignons & une roue , de manière qu'on peut remonter vite ou lentement , sans rien changer à l'exactitude du mouvement. La manivelle pour remonter a un encliquetage , de sorte que si on venoit à tourner en sens contraire , on n'éprouveroit aucune résistance.

Sur l'arbre de la première roue du mouvement on a ajusté un cadran à frottement , pour régler l'horloge & la mettre à l'heure ; il sert aussi comme de clef

SEPTEMBRE. 1773. 179

à la grande roue du mouvement, pour la tenir droite sur son plan. Ce cadran a 60 dents avec un cliquet qui rentre dans chacune des dents, pour empêcher que les grands cadrans ne restent en arrière & ne changent de position par rapport à la sonnerie. Ce cadran porte la petite roue de renvoi, où sont les chevilles pour lever les détentes, laquelle conduit les quatre cadrans, par le moyen d'une petite tringle qui y vient répondre; il y a sur cette tringle deux roues de renvoi, dont l'une engreine dans les quatre roues de départs. On a ajusté des virolles cylindriques sur les tringles, qui donnent la facilité de former les engrenages, d'y donner plus ou moins de jeu & d'accorder les cadrans avec l'horloge.

Les pivots de cette pièce roulent dans des trous qui sont dans des bouchons mobiles & de matière dure; ceux-ci sont retenus avec des vis qui appuient dans un cône au milieu du bouchon: ces vis sont taraudées dans les barres & dans les tasseaux qui portent les détentes & bascules; ainsi il n'y a qu'à détourner les vis pour faire sortir les bouchons, & l'on pourra en tout temps reboucher tous les trous sans crainte de changer les engrenages, puisque les bouchons sont parfaitement

Pl. vj

ronds & ont une place déterminée qu'il est impossible de changer quand on changeroit les bouchons.

Toutes les détentes & les bascules sont d'acier, rapportées carrément sur les arbres & retenues avec des écroux d'acier, qui sont de même grosseur & ajustés sur la même clef. On a mis un rouleau de matière dure sur chacune des chevilles qui levent les marteaux, pour en adoucir les frottemens. Ces chevilles sont des vis d'acier avec des portées, afin qu'on puisse mettre facilement d'autres rouleaux quand l'usure l'exigera.

L'échappement est ajusté carrément sur son arbre, qui a une affiette fixe, d'un côté, & une goute à vis de l'autre, pour pouvoir l'y fixer solidement. La fourchette est brisée pour qu'on puisse mettre l'horloge dans son échappement. Il y a aussi un contre-écrou pour fixer la partie mobile de la fourchette, quand elle est bien droite, & pour empêcher le jeu.

Le pendule est suspendu au milieu de la cage par une forte conselle ou cocq, qui porte aussi l'échappement. Vis-à-vis est un montant qui porte l'autre pivot & qui sert aussi à porter la roue annuelle. Au sommet de la conselle est ajusté un levier dont un des bouts porte le pendule,

& l'autre extrémité appuie dans l'intérieur du champ de la roue annuelle, taillée sur l'équation du temps, de façon qu'elle alonge ou raccourcisse le pendule selon qu'il est nécessaire pour faire suivre le temps vrai à l'horloge ; par ce moyen elle sera d'accord avec les méridiennes & les cadrans solaires, sans exiger aucun calcul.

On a fait conduire la roue annuelle par le chapron des heures afin de ne pas charger le mouvement. On a ajusté des rouleaux pour adoucir les frottemens des leviers, qui font avancer l'étoile qui conduit la roue annuelle.

Les volans sont brisés pour faire sonner l'horloge plus vite ou plus lentement à volonté. On y a mis des ressorts ronds que l'on fait appuyer plus ou moins, selon qu'il est nécessaire. Il y a un délai pour la sonnerie des heures, afin qu'elle ne sonne pas trop tôt après les quarts, & que l'intervalle soit fixé. Il y aussi à cette horloge un marteau pour sonner l'avant-quart, qui fait son effet au délai cinq minutes avant les heures ou avant les quarts.

Les poulies même qui servent à renvoyer les cordons & à mouffler les poids, sont de cuivre, croisées & ajustées sur des

chapes qui se démontent ; leurs pivots roulent dans des bouchons de matière dure , pour en diminuer les frottemens. Enfin l'on n'a rien négligé pour la propreté & pour la belle exécution de cet ouvrage.

*Extrait du Procès-verbal d'appréciation
de ladite Horloge*

Nous soussignés *Dom Bedos*, Prêtre, Religieux de l'Abbaye Saint Denis en France, & *Ferdinand Berthoud*, Horloger mécanicien du Roi & de la Marine, de la Société Royale de Londres ; en vertu de l'invitation & de la commission expresse qui nous a été donnée par le Conseil de l'Ecole Royale Militaire, & *Lepaute*, Horloger du Roi, pour examiner l'horloge dudit Hôtel, nous avons trouvé cette pièce de la plus grande beauté & de la plus élégante exécution ; nous avons considéré le système de l'ouvrage, visité toutes les pièces, chacune en particulier ; elles sont très - solidement & très - proprement construites selon les principes de la statique & de la mécanique, &c. Après avoir vu soigneusement ladite pièce, nous pensons que

S E P T E M B R E. 1773. 183
l'Auteur est digne de l'estime du Public,
pour avoir fait la plus belle horloge
qu'on ait encore vue, tant pour le génie
que pour la belle exécution; laquelle n'a
pu être construite qu'à grands frais; ce
qui étant bien pesé nous estimons que
le sieur Lepaute mérite pour son paie-
ment la somme de vingt-cinq mille liv.
en foi de quoi nous avons dressé le pré-
sent Procès-verbal. A Paris, le 27 Juillet
1773. *Signé,*

Dom BEDOS; FERD. BERTHOUD.

COURS D'ACCOUCHEMENT.

J E A N . B A P T I S T E G A U C H E Z , Maître-ès-
Arts, en l'Université de Paris, Maître en
Chirurgie à Versailles, fera, conformé-
ment à l'article 25 des Statuts de la Com-
pagnie, un Cours Public & Gratuit sur
l'Art des Accouchemens, en faveur des
Elèves en Chirurgie & des Elèves Sages-
Femmes.; dans lequel M. Marrigues,
Lieutenant de M. le premier Chirurgien,
&c. Chirurgien-Juré aux Rapports au
Bailliage Royal de cette Ville, traitera
toutes les matières qui sont relatives à
la Chirurgie Légale.

184 MERCURE DE FRANCE.

Il commencera le 31 Août 1773 , à trois heures précises après midi , & continuera les Mardi , Jeudi & Samedi à la même heure.

En la Chambre de Jurisdiction de la Compagnie de M M. les Maîtres en Chirurgie , rue de la Charité , à Versailles.

FÊTE donnée par Madame la Comtesse de Marfan , à MADAME de France , le 15 Août , jour de sa fête , dans le jardin de Montreuil près Versailles.

Le jardin étoit orné de beaucoup d'illuminations , & représentoit une guinguette. On y voyoit par-tout des tables couvertes , & prêtes à servir. La fête commença par un bouquet magique , haut d'environ sept pieds , qui fut présenté à MADAME. On vit ce bouquet s'avancer de lui-même vers cette Princesse. On entendit plusieurs airs très-agréables & analogues à la circonstance , après quoi , les Dames de la suite de MADAME ayant attaché les fleurs attachées au bouquet magique , lui en firent hommage en les jetant à ses pieds , & danserent au tour du

SEPTEMBRE. 1773. 185
bouquet. Ce bouquet s'ouvrit. M. Richer, habillé en Amour, & Mlle Collette Cifolelli chantèrent le duo dont nous allons rapporter les paroles, qui sont de M. Guichard.

Chantons l'aimable Flore :
A peine de ses jours
On voit briller l'aurore ,
Que sur les pas des Ris & des Amours
Les Talens s'empreslent d'éclorre ,
Et les Vertus d'en illustrer le cours.
L'esprit anime les attraits ;
L'accent de sa voix nous enflamme ;
La Candeur dessina ses traits ,
La Bonté règne dans son ame..

Ce duo , dont la musique agréable & pleine d'expression est de M. Cifolelli, excellent compositeur, fut chanté supérieurement. M. Richer s'y distingua avec le goût qui lui est ordinaire, & Mlle Collette Cifolelli, fille de l'auteur de la musique, âgée de neuf ans, enchantait tous les auditeurs par une voix très agréable & par son goût bien extraordinaire dans un enfant de cet âge. Cette jeune musicienne chanta encore plusieurs airs italiens, où elle fut applaudie avec transport, ainsi que dans le duo ; Mesdames de France

lui témoignèrent de la manière la plus flatteuse la satisfaction qu'elles avoient de ses talens.

On passa ensuite dans une autre partie du jardin , où l'on joua un proverbe à la louange de Madame la Comtesse de Marfan. La fête fut terminée par un souper très-splendide servi aux tables qu'on avoit dressées dans le jardin.

USAGES ANCIENS.

Le Mouton de Bapaume.

LE fief de Bapaume , dans la paroisse d'Ouvrouer-les-champs , près la Vrillière sur Loire , est sujet à un droit original envers le Doyen du chapitre de St Pierre-Empont d'Orléans.

Tous les ans , la veille de l'Ascension , le fermier de ce domaine se trouve devant la porte de l'Eglise de St Pierre-Empont à l'heure de vêpres pendant *Magnificat* , avec un mouton gras de l'année vêtu de sa laine , ayant les cornes dorées : sur ces cornes il y a deux écussons des armes de St Pierre , & il porte à son col une bourse

SEPTEMBRE. 1773. 187

dans laquelle est une ceinture * de bergère de la valeur de cinq sols *parisis*. Le Doyen, après avoir appelé trois fois Bapaume, vient ensuite le recevoir en cérémonie, & la fait constater par un procès-verbal.

Le jour de St Etienne, premier Martyr, ce même Doyen perçoit plus utilement une rente foncière de deux mines de froment, une mine d'avoine, mesure de Jarreau, 6 deniers & 2 chapons.

L'origine de ce droit est vraisemblablement à cause d'une ancienne Mairie de la paroisse d'Ouvrouer; ces Mairies fieffées étoient sujettes aux Eglises dans l'Orléanois, à raison d'une part qu'ils percevoient dans les droits de la Cure: ce n'est point un hommage qui est rendu; c'est une offrande payée au Patron de St Pierre d'Ouvrouer, par l'avoué de cette Eglise.

* Espèce de tissu de laine brute, avec lequel les bergères font des ceintures pour attacher leurs quenouilles, des jarretières, &c.



ANECDOTES.

I.

*LE DÉSERTEUR.**Lettre à Madame L. M. D. P.**

UNE petite aventure , comme il nous en arrive trente dans l'année , vous attire une petite importunité de ma part. Ce matin on fait entrer chez moi un jeune homme de bonne mine , très-simplement vêtu. Une femme d'environ dix-huit ans , & qui sembloit accablée de lassitude , s'appuyoit sur lui d'un bras & portoit un enfant sur l'autre. C'est elle qui vous porte cette lettre. Faites-la entrer , & dites-moi si elle n'est pas intéressante. Nous sommes François , me dit le jeune homme ; nous voudrions retourner dans notre patrie ; mais ce n'est que par la protection. . . . Il ne put achever , tant son embarras devint grand. Je vais vous dire notre histoire , me dit la jeune femme les yeux baissés , en rougissant un peu & avec de petites grâces qui me prévirent d'avance que leur faute étoit de la natu-

* Cette lettre est un modèle de narration.

re de celles que je suis trop porté peut-être à excuser. Voyons, Madame, si je vous rendrai le désordre aimable de sa narration. « Il y a deux ans. . . . Il n'en » avoit que vingt alors, & l'on est bien » jeune à vingt ans. . . Il étoit soldat; il » avoit eu la permission de venir passer » six mois chez nous, à cause d'une blessure. Il venoit travailler, comme garçon menuisier, dans la boutique de » mon père. Il étoit très habile, & mon » père disoit toujours : *Je prendrois ce » garçon-là pour mon gendre, si je n'étois » pas si riche.* Enfin, j'entendois tout le » monde en dire du bien, & puis les » soirs nous chantions ensemble; pendant que je filoïs, il nous contoit aussi » la prise du Port-Mahon & la guerre » contre les Hanovriens. Il y a été blessé » trois fois. . Je voyois bien qu'il avoit » de l'amitié pour moi, & j'en pris pour » lui. . . . Monseigneur, vous saurez. . . » Il faut tout dire à Monseigneur, n'est-ce pas, mon ami. . . Monseigneur, il » nous arriva un accident. . . » Imaginez-vous, Madame, un regard jeté sur l'enfant, & dans ce regard tout ce qu'il y a de plus comique & de plus touchant à la fois, & vous saurez la valeur de cet *accident.* « Je craignois tant mon père ! je

» forçai mon ami à fuir. Il ne vouloit
 » pas ; & moi-même , par réflexion , je
 » ne voulois pas non plus en faire un Dés-
 » serteur. Je m'enfuis toute seule, en lui
 » écrivant que j'allois mourir. Je voya-
 » geai long tems ; & un soir, comme j'al-
 » lois toucher la frontière , il me joignit ;
 » je tremblois de joie & de frayeur. Enfin
 » nous sortîmes heureusement du pays. Il
 » fut le premier à chercher un Prêtre ;
 » nous sommes actuellement mariés , &
 » voici notre enfant... Nous avons jus-
 » qu'aujourd'hui vécu de notre travail.
 » Nous avons vû bien des pays ; mais qu'ils
 » sont différens de la France ! Que nous
 » serions heureux si nous pouvions y ren-
 » trer... Mais il faut obtenir du Roi la
 » grâce de mon mari. . . — Et de ton père
 » la tienne , interrompit le jeune Désér-
 » teur. — D'où êtes - vous ? . . Monsei-
 » gneur elle est fille d'un menuisier de
 » M. , & mon père est un des jardiniers
 » de Madame L * * * . » Voilà un nouveau
 motif de m'intéresser à eux ; sur le champ
 j'écris , j'écris , mais je n'ai foi qu'en vous,
 Madame. Faites la paix de cette jolie en-
 fant avec son père. Et moi , j'espère qu'en
 faveur des trois blessures , je ferai celle
 de son mari avec le Roi. Et comment
 voyagez - vous , mes amis ? » Monsei-

» gneur, il porte notre enfant sur son
 » bras. — Montaigneur, elle va à pied.
 » — Quoi si délicate & si loin? — Ah! si
 » vous saviez ce qu'elle a déjà souffert!..
 » Et lui donc? vous ne sauriez vous ima-
 » giner!... Je ne suis pas riche, mes
 enfans, cependant je vous ferai chemi-
 ner plus commodément. Où attendez-
 vous votre grâce? « En Suisse, Monsei-
 » gneur, parce que mon régiment est
 » près delà. » En Suisse! allez loger dans
 le vieux château de W. . . . , chez
 mes bons & anciens parens. Dites-leur
 que vous m'avez vu.... Vous pouvez
 imaginer que j'étois extrêmement ému;
 sans enfantillage cependant, & j'en étois
 tout fier; mais ce couple intéressant étoit
 tout attendri. Ce sont deux belles ames,
 dans cette classe, je vous proteste. On
 me prit les mains, on me les pressa,
 « Monsieur, que de bontés! nous don-
 » nerions notre vie pour vous. » Rien,
 mes amis, rien.. Alors, par je ne fais quel
 hasard, l'enfant me caressa avec ses peti-
 tes mains. Je suis vieux, mais sensible
 comme à quinze ans. Aussi tôt la digue
 se rompit. Je fus contraint de leur tour-
 ner brusquement le dos, en leur balbu-
 rant de s'en aller; & ils m'auront pris
 pour un insensé, ou, s'ils ont vu mon

trouble , pour un enfant ; car , en vérité , toutes ces puérilités ne sont pas d'un homme.

I I.

Un Payfan ayant tué d'un coup de hallebarde le chien de son voisin , qui le vouloit mordre , fut cité devant le Juge qui lui demanda pourquoi il avoit tué ce chien ; le payfan lui ayant répondu que c'étoit en se défendant , le Juge lui repartit : tu devois tourner le manche de ta hallebarde. « Je l'aurois fait , répliqua » le Payfan , s'il eût voulu me mordre de » la queue & non pas des dents.

I I I.

Il n'appartient qu'à un Prince habile d'avoir un Ministre habile , d'en tirer vanité , & de reconnoître le besoin qu'il en a. « Buvons , disoit Philippe de » Macédoine faisant la débauche avec » ses amis , parmi ses plus grandes affaires ; buvons : il suffit qu'Antipater » ne boive pas. » Voilà un des plus glorieux témoignages que jamais Souverain ait portés en faveur d'un Particulier.

III.

« M. de Turenne disoit, en parlant
 » des Généraux auxquels il avoit affaire,
 » qu'un sot l'embarraisoit quelque fois
 » plus qu'un habile homme. »

IV.

Monsieur de * * * , Grand Prévôt
 avoit le nez fort long & les narines fort
 ouvertes. Il étoit très-grand. M. d'Ar-
 genfon disoit : « Quand je lui parle de
 » près, j'ai toujours peur qu'il ne me
 » renifle. »

V.

« Un Gascon disoit au Ministre de la
 » Guerre, vous me donneriez la majorité
 » du Paradis que je n'en voudrois pas. »

ÉDITS, ARRÊTS, &c.

I.

LETtres-Patentes du Roi, par lesquelles Sa
 Majesté approuve, confirme & autorise un
 Bref du Souverain Pontife, portant « qu'il lui
 » paroît nécessaire que les Archevêques & Evê-

» ques visitent ou fassent visiter, chacun dans
 » son diocèse, les Monastères de ces Religieux,
 » qu'ils usent de tous les moyens d'y rétablir
 » une réforme salutaire & durable, & qu'ils pro-
 » posent, où la réforme ne pourroit avoir lieu,
 » ce qu'ils croiront être le plus utile, soit par
 » rapport aux Religieux de ces Monastères, soit
 » par rapport à leurs biens & revenus ». Veut
 qu'il ait lieu selon sa forme & teneur, pourvû
 qu'il ne renferme rien de contraire aux constitu-
 tions canoniques, aux Privilèges, franchises &
 libertés de l'Eglise Gallicane & aux Ordonnances
 du Royaume; enjoint aux Archevêques & Evê-
 ques, dans les diocèses desquels sont situés les
 Monastères de l'Ordre des Céléstins, de les visi-
 ter ou faire faire visiter incessamment, pour y éta-
 blir la réforme, conformément à la règle de ces
 Religieux & aux mitigations approuvées par le
 Saint Siège; de proposer, où la réforme ne pour-
 roit-être établie, le parti qu'ils jugeront être le
 plus convenable, tant à l'égard des Religieux,
 qu'à l'égard de leurs maisons; & de représenter
 les procès-verbaux de visites, réglemens, ordon-
 nances & avis à ce sujet, pour être communiqués
 au Souverain Pontife.

I I.

Edit du Roi qui ordonne qu'à l'avenir le Du-
 ché d'Anjou, les Comtés du Maine & du Perche
 & le Thimerais seront distraits des recettes gé-
 nérales des domaines & bois, des généralités de
 Tours, d'Alençon & de Paris; crée & érige, en
 même tems, en titre d'office, deux receveurs &
 deux contrôleurs généraux des domaines & bois

SEPTEMBRE. 1773. 195

dans l'étendue de l'appanage de Monseigneur le Comte de Provence, pour y jouir des honneurs, rang, séance, prérogatives & Privilèges dont jouissent ailleurs les receveurs généraux.

I I I.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui ordonne que les Notaires & tabellions de la Principauté de Dombes, seront désormais, comme les autres Notaires du Royaume, assujettis aux visites des Procureurs, commis & préposés de l'adjudicataire des fermes générales, & tenus de leur communiquer, pour la partie des domaines, les minutes de tous les actes dont ils seront dépositaires, &c.

I V.

Arrêt du Conseil d'Etat qui porte que les 2 sols pour livre, établis par les Déclarations des 3 Février 1760 & 21 Novembre 1763, ainsi que les 6 nouveaux sols pour liv. imposés par l'Edit du mois de Novembre 1771, seront & continueront d'être perçus à Vitry le François, en sus du nouvel octroi ou tarif en communication de taille de cette Ville.

V.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi qui porte que Sa Majesté étant informée que les propriétaires des offices municipaux supprimés, indépendamment du contrat qui leur a été passé, sont restés dépositaires du jugement de liquidation de leurs offices & de leurs anciennes provisions & quittan.

I ij

ces de finance sur lesquelles on n'a fait aucune mention de décharge ni de conversion des liquidations en contrats, & voulant empêcher qu'ils ne se prévalent de ces provisions, & éviter les doubles emplois auxquels le défaut de remise & décharge des quittances de finance, pourroit donner lieu, ordonne que les contrats passés sur ces liquidations, seront remboursés, à compter du 1 de Janvier de cette année, en quittances de finance, produisant intérêt.

V I.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui fixe le prix pour lequel on recevra aux hôtels des Monnoies les nouvelles pistoles d'Espagne *au balancier, aux armes & à l'effigie*, ainsi que les nouvelles piastras à *l'effigie*, de la fabrication commencée en 1772, lesquelles se sont trouvées, par les essais que sa Majesté en a fait faire, à des titres inférieurs à ceux précédemment reconnus dans les piastras & pistoles d'Espagne, & fixe en même temps les titres pour lesquels les Directeurs des Monnoies en compteront à sa Majesté.

V I I.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui ordonne que l'Arrêt du 15 Septembre 1771, & le tarif y annexé, seront exécutés selon leur forme & teneur; & fixe en conséquence, le prix aux changes des monnoies, tant des anciennes pièces de 4 sols, que celle de 6, 12, 24 sol. 3 l. 6 francs, de la fabrication actuelle, lesquelles seront effacées.

V I I I.

Déclaration du Roi, par laquelle sa Majesté ordonne que les Articles XVII & XIX, concernant les faux sauniers seront exécutés, & les interprétant, en tant que de besoin, veut que dans le cas où les faux sauniers se seront évadés, ils puissent être arrêtés & constitués prisonniers sur une simple permission du Juge, à la requête de l'adjudicataire des fermes, dans laquelle ils seront nommés, ou du moins suffisamment désignés; que cette permission s'étende même hors des lieux soumis à la juridiction du Juge qui l'aura accordée, sans qu'il soit besoin de commission, *visâ ni pareatis*.

I X.

Lettres-Patentes du Roi, par lesquelles sa Majesté, en interprétant la disposition de l'article XIV des Lettres-Patentes du 2 Avril 1772, au sujet de la régie des cuirs, ordonne que les Juges ne pourront choisir pour experts, à l'effet de procéder à la vérification des marteaux & empreintes saisis, que des graveurs établis dans les Villes où il y a des hôtels ou juridictions des Monnoies, & exerçant principalement & habituellement la profession de la gravure sur métaux.

X.

Lettres-Patentes du Roi, qui ordonnent que les offices de Maire, Lieutenant de Maire, Echevin, Assesseurs, Trésoriers, Receveur & autres Officiers établis à Dieppe, en exécution de l'Edit de No-

vembre 1771, seront réunis & incorporés à la Ville & Communauté, à la charge de faire pourvoir un homme sous le nom duquel seront payés les droits casuels dont-ils sont redevables; que la Ville sera subrogée à l'acquisition de ces offices, en remboursant aux Maire & consorts qui en seront pourvus par Lettres - Patentes du 22 Mai 1772, tous leurs frais & loyaux coûts; qu'elle demeurera par cette réunion, autorisée à élire & nommer les Officiers municipaux qui jouiront de tous les droits, fonctions, rang, séance, privilèges & prérogatives accordés par l'Edit de Novembre 1771; mais que ces Officiers ne pourront exercer leurs fonctions sans l'agrément de sa Majesté.

X I.

Lettres-Patentes du Roi, par lesquelles sa Majesté ordonne que la compagnie du grand Prévôt des Monnoies de France jouira des Privilèges, droits & exemptions accordés par les Edits, Déclarations & Lettres Patentes du Roi, dont les articles seront exécutés en ce qui n'est point contraire à ces nouvelles Lettres-Patentes; que les offices qui composent cette Compagnie cesseront d'être à la nomination du grand - Prévôt; seront soumis à l'évaluation, centième denier & casualité au profit de sa Majesté, suivant les dispositions de l'Edit de Février 1771.

X I I.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui ordonne que les fonds de la chaire de syriaque du Collège Royal,

à la mort des titulaires, ou dès à présent, s'ils y consentent, soient appliqués à l'établissement d'une chaire de mécanique; ceux de la chaire de Philosophie Grecque & Latine à l'établissement d'une chaire de Littérature Françoisse; que la seconde chaire d'Arabe soit convertie en une chaire de Turc & de Persan; l'une des deux chaires de Médecine pratique, en chaire d'histoire naturelle & l'une des deux chaires de droit canon, en chaire de droit de la nature & des gens, de sorte qu'après ces changemens, il y ait dans le Collège Royal, outre l'Inspecteur chargé de veiller à la discipline, un Professeur d'hébreu & de syriaque, un d'arabe, un de Turc & de Persan, deux de grec, dont l'un expliquera les écrits des anciens Philosophes, un d'éloquence latine, un de Poésie, un de Littérature Françoisse, un de Géométrie, un d'astronomie, un de Mécanique, un de Physique expérimentale, un d'histoire naturelle, un de chimie, un d'Anatomie, un de Médecine - pratique, un de droit canon, un de droit de la nature & des gens, & un d'histoire.

X I I I.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, qui ordonne que les enfans & descendans des ennoblis depuis 1715, lesquels se trouvoient, à la publication de l'Edit, pourvus de charges & offices donnant la noblesse au premier degré ou graduelle, soient exempts de payer le droit de confirmation établi par cet Edit, de la maniere que sa Majesté en a affranchi les enfans & descendans des ennoblis depuis 1715, qui servoient, lors de l'Edit, dans

ses armées de terre & de mer, conformément à l'article X.

X I V.

Arrêt de la Cour des Monnoies, qui enjoint aux exempts & archers de la Prévôté générale des Monnoies, de mettre à exécution les Jugemens des Officiers des Monnoies & de leur prêter main forte.

A V I S.

I.

JOURNAL HISTORIQUE ET POLITIQUE des principaux événemens des différentes Cours de l'Europe.

C'EST actuellement chez LACOMBE, Libraire, rue Christine, à Paris, que MM. les Souscripteurs sont priés de s'adresser pour le *Journal Historique & Politique*.

Ce Journal a commencé le 10 Octobre 1772. Il rassemble & fixe, en quelque sorte, les événemens principaux de l'Histoire Universelle, Française & Etrangère.

On peut consulter ce Journal & le conserver même en corps d'Histoire, comme le résultat non-seulement des Gazettes, mais encore de tous les Papiers publics. Il est, par sa distribution, la Gazette générale la plus complète, &, dans son ensemble, il offre les Mémoires les plus détaillés

du tems présent ; & il aura de plus l'avantage de donner souvent des notices nouvelles sur des Mémoires particuliers & intéressans.

Ce Journal est composé de 36 cahiers par an, chacun de 60 pages, & paroît, très-exactement, trois fois par mois, c'est-à-dire les 10, 20 & 30 du mois ; il n'y en a point de ce genre qui soit distribué dans des tems plus courts, pour répandre les nouvelles & satisfaire la curiosité.

On est libre de souscrire en tout tems, à telle époque que l'on veut.

Le prix de la souscription, *pour une année entière*, de ce Journal, rendu franc de port par la poste, soit à Paris, soit en Province, est de 18 liv.

MM. les souscripteurs sont priés d'affranchir le port de leurs lettres & de l'argent, & de donner leurs noms & leur adresse exacte, d'une écriture lisible.

I I.

Lettre de M. de Lalouette à M. Babelin.

Je suis bien étonné Monsieur, que l'on ait pu vous attribuer l'état de cécité dans lequel je suis. Au mois de Septembre dernier je ne distinguois aucun objet, & ma vue s'affoiblit insensiblement, desorte qu'au mois de Septembre je ne vis plus la lumière ; alors des étourdissemens, des maux de tête & de la fièvre, me déterminèrent à être saigné trois fois du pied ; ma tête fut soulagée, je revis pendant quelques jours la lumière sans pouvoir distinguer les objets ; peu de jours après je me retrouvai dans le même état d'aveugle-

I V.

ment. Comme les journaux faisoient mention de gouttes sereines guéries par les saignées ; que cette doctrine ne répugnoit point du tout à mon expérience ; que d'ailleurs j'avois encore des étourdissemens considérables, & que je sentoient le besoin d'être encore saigné, je vous fis prier de me venir voir. Je fus saigné trois fois de la gorge : mes étourdissemens se dissipèrent, mais je ne revis pas la lumière. Ce ne sont donc pas les saignées qui m'ont rendu aveugle ; je l'étois auparavant, & malheureusement je le suis encore.

J'ai l'honneur d'être très-parfaitement, &c.

DE LALOUPETTE.

Ce 18 Août 1773.

N. B. Des personnes mal intentionnées ayant fait courir le bruit que M. Babelin avoit fait perdre la vue au Sr de Lalouette, voilà une lettre qui justifie la conduite du sieur Babelin.

I I I.

On trouvera dès cette Automne un assortiment complet d'arbres & arbustes étrangers, utiles & agréables, de la meilleure qualité, & à juste prix, parfaitement élevés, & sur-tout une belle collection d'arbres & arbustes qui ne perdent pas leurs feuilles. S'adresser à M. Braye, rue des Pécheresses à Metz. Ceux qui désireront avoir un catalogue se le procureront en en demandant un par une lettre franche de port. On trouvera chez la même personne d'excellens arbres fruitiers.

I V.

Le sieur Jean-Baptiste Dubost, distillateur & Parfumeur, Enclos S. Martin, vis-à-vis le nouveau passage de la boucherie, connu depuis long-tems par son Essence de beauté, a perfectionné cette composition au point que MM. les maîtres Perruquiers, Barbiers, Eruvistes de la Ville & Fauxbourgs de Paris, ont délivré le certificat à l'auteur, qui en conséquence, a obtenu la permission de Monseigneur le Lieutenant-Général de Police & de la Commission Royale, pour la distribution de cette Essence de Beauté, reconnue par ses qualités supérieures à tout ce qui a paru jusqu'à présent, tant pour la barbe, que pour la peau; en conséquence il est autorisé à la fabriquer & à la débiter à Paris & dans l'étendue du Royaume.

Cette essence, qui se vend aussi chez le Suisse de la Bourse, rue Vivienne à Paris, & au bureau des Perruquiers, rue St Germain, ne forme aucun dépôt, procure un tranchant doux aux rasoirs, adoucit la peau, & tient le teint frais: les Dames s'en servent au lieu de pâte pour se laver. Pour éviter les contrefactions, le Sr Dubost apposera son cachet sur chaque bouteille, & sa signature.

Maniere de s'en servir.

Vérsez quatre gouttes de ladite essence dans une cuillerée d'eau; battez-la avec un pinceau, & savonnez-vous ensuite.

Prix des bouteilles depuis 1 liv. 4 s. jusqu'à 12 liv.

I vj

V.

Nouveau Vernis qui donne de l'éclat aux tableaux sans les altérer.

M. Julliac, peintre & doreur, entrepreneur des bâtimens du Roi, rue Bourtibourg, a découvert un vernis à détrempe qui donne de l'éclat au tableau, sans altérer les couleurs, ni même les glacis, qui en retire tout l'embue & le met en état de passer à la postérité avec la fraîcheur des teintes & du coloris, de même que si le tableau sortoit de dessous le pinceau. On fait le tort que les vernis ordinaires font aux tableaux en les faisant gercer, & en s'y adhérant si fortement qu'il faut ensuite des matières fortes & pénétrantes pour les détacher de la couleur qu'ils endommagent nécessairement, surtout les glacis.

L'avantage du nouveau vernis est de pouvoir être enlevé avec une éponge & de l'eau simple au bout d'un grand nombre d'années, comme s'il venoit d'être employé dans le moment. Ce vernis nettoie sans endommager les tableaux les plus anciens & les plus sales ; il prend même jusques sur le vernis de Venise.

Plusieurs de MM. de l'Académie royale de Peinture en font usage avec succès. Leurs tableaux sur lesquels on l'a employé en font un sûr témoignage.

Le Public pourra juger de l'effet de ce vernis employé sur les tableaux indiqués ci-après, exposés au salon.

S A V O I R ;

Quatre Tableaux de M. Vernet , appartenans à Mde la Comtesse du Barry , sous le N^o. 39 ; & un autre , du même auteur , sous le N^o. 41.

Deux Tableaux de Mlle Valayer , sous les Nos 139 & 140.

Et le Tableau de réception de M. Chardin , représentant des fruits , peint depuis 41 ans : nouvellement nettoyé & revernis.

On prévient qu'il faut que ce soit le Sieur Juliac qui emploie lui - même son vernis. On peut s'adresser à lui à l'adresse ci-dessus indiquée.

NOUVELLES POLITIQUES.

De Constantinople , le 3 Juillet 1773.

LE Prince Repnin qui a été fait prisonnier à l'affaire de Giurgewo , est arrivé ici , il y a trois jours , accompagné , par ordre du Grand Seigneur , de son propre chirurgien. Il a été guéri en route des coups de feu qu'il avoit reçus. On a logé ce Prince au quartier des Sept-Tours , dans une maison meublée exprès pour lui.

Un détachement de huit cens Albanois passa , ces jours derniers , par cette capitale , pour se rendre à Varna , & un autre corps de la même Nation est destiné à rester en garnison dans les forteresses nouvellement construites à l'entrée de la Mer Noire en Europe & en Asie. Toutes les batteries sont achevées , & on va les garnir de canons.

De Warsovie, le 30 Juillet 1772.

Le Maréchal Comte de Romanzow , après avoir fait une tentative inutile sur Silistrie , avec toute son armée au delà du Danube , s'est vu contraint de repasser ce fleuve , & il est rentré dans le camp qu'il occupoit auparavant. Les Turcs ont repris tous leurs postes , & le Grand Visir n'est point sorti de sa position. Il n'avoit fait marcher contre les Russes que des corps détachés de la grande armée.

De Vienne, le 28 Juillet 1773.

Le Général Loudon partit, la semaine dernière, pour aller rejoindre l'Empereur à Caschau , en Hongrie , & pour l'accompagner en Pologne. Il a eu , avant son départ , plusieurs conférences avec l'Impératrice Reine qui lui a fait remettre 30 , 000 ducats (environ 315 , 000 liv.) pour les distribuer , de sa part , dans ses nouvelles possessions. L'Empereur a fait de grandes largesses en Transylvanie , & a promis aux Peuples de faire cesser les abus dont ils se sont plaints.

On célébra , lundi , à Luxembourg , la fête de l'Archiduchesse Marie-Anne.

Depuis que les Russes ont été forcés de s'éloigner de Silistrie , on n'a reçu aucune nouvelle intéressante des deux armées. On sait seulement que celle du Général Romanzow étoit campée , le 13 Juillet , à Gala Braila , & qu'à la même époque le Grand Visir n'avoit encore rien changé à sa position.

De Stockolm , le 27 Juillet 1773.

Le Roi vient d'augmenter les peines portées par les loix contre les Avocats qui engagent les plaideurs à entreprendre des procès injustes & ruineux. Ceux qui violeront , par cette conduite criminelle , les devoirs de leur profession honorable , seront punis corporellement. Ils ne recevoient auparavant que des réprimandes.

De Coppenhague , le 20 Juillet 1773.

Une Escadre Russe composée de cinq vaisseaux de soixante six canons chacun , d'une frégate de trente , & commandée par le Contre-Amiral Bafballe , mouille actuellement dans la Baye de Kioger , à trois milles de cette ville. On prétend qu'une autre escadre de la même Nation , également composée de cinq vaisseaux de ligne & de trois senauts , croise dans les environs de l'isle de Gothland.

D'Amsterdam , le 5 Août 1773.

On commence à ressentir ici les effets du discrédit où cette place est tombée par les faillites arrivées au commencement de cette année. Les Négocians étrangers partagent la crainte de ceux d'Amsterdam. Toutes les opérations du commerce languissent , & cette espèce d'inaction ruine tous les ouvriers. Depuis quinze jours on se plaignoit de vols faits dans la nuit. On a doublé en conséquence les gardes ordinaires , & distribué dans différens quartiers de la ville , des patrouilles bourgeoises. Ces précautions ont rassuré les habitans.

208 MERCURE DE FRANCE.

De Pétersbourg, le premier Juillet 1773.

Le Gouvernement a envoyé au Général Commandant à Astracan & au Gouverneur de Terki, dans la Circassie Russe, l'ordre de lever dix mille Tartares. Ces nouvelles troupes seront réparties dans divers régimens qui doivent aller renforcer l'armée du Maréchal Romanzow, en Moldavie.

On a publié ici un manifeste en réponse à celui que la Porte avoit répandu, relativement aux négociations de paix & à l'indépendance de la Crimée.

De Ratisbonne, le 18 Juillet 1773.

La Diète doit s'occuper incessamment d'un projet de réglemeut pour le Tribunal de Wetzlar; & malgré l'opposition que plusieurs Cours avoient montrée, il paroît que l'on commencera, avant les vacances, à donner les suffrages pour reprendre les délibérations après la rentrée.

L'Impératrice de Russie, non contente d'encourager les sciences & les arts dans son empire, protège encore, d'une manière particulière, les Littérateurs, même dans les pays qui ne lui sont pas soumis. Sa Majesté Impériale vient d'en donner une nouvelle preuve. S'étant fait rendre compte du mérite & de l'utilité des ouvrages du sieur Scheffer, Pasteur Luthérien de cette ville, connu par ses expériences sur l'histoire naturelle, Elle lui a fait présent de 1000 roubles (environ 530 l. liv.), gratification également honorable à ce savant & à son auguste Bienfaitrice.

De Deux-Ponts, le 20 Juillet 1773.

Un courrier dépêché de Pétersbourg & arrivé,

SEPTEMBRE. 1773. 209

ces jours derniers, à Pirmasentz, résidence actuelle du Langrave de Hesse - Darmstadt, a apporté à ce Prince la nouvelle que le choix du Grand-Duc de Russie étoit tombé sur la Princesse Wilhelmine, sa seconde fille, & que le mariage seroit célébré incessamment.

De Malte, le 14 Juin 1773.

Une des galiotes corsaires qui croisoit sur les côtes de Barbarie, sous le pavillon Napolitain, amena, avant-hier, en ce port, une sandale chargée de sel & de quelques jarres d'huile. Ce bâtiment étoit armé de cinq Maures qui se sont défendus avec tant de courage qu'il y en a eu trois de tués & un de blessé. Le corsaire n'a pas perdu un seul homme.

De Cadix, le 16 Juillet 1773.

La Cour d'Espagne ayant appris que l'Empereur de Maroc se dispoisoit à entreprendre le siège de Ceuta, vient d'y envoyer le Sr Sherloc, maréchal de camp, avec le premier ingénieur de cette ville.

De Londres, le 26 Juillet 1773.

L'acte passé dans la dernière séance du Parlement, relativement aux espèces d'or, a occasionné un dérangement si considérable dans le commerce & des altercations si vives parmi le Peuple, qu'on s'attend à en voir suspendre l'exécution. On tint conseil, vendredi dernier, à ce sujet. On observe d'ailleurs qu'à la faveur de cette confusion, on a transporté chez l'étranger une quantité considérable de cette monnoie d'or, ce qui favorise la contrebande & achève de ruiner le commerce.

210 MERCURE DE FRANCE.

Le bruit s'étoit répandu que le Nabab de Benares, dans le Bengale, s'étant joint aux Marattes, avoit taillé en pièces un corps d'environ deux mille Anglois, sans compter les Cipayes; que le Mogol & les Nababs avoient résolu, entre eux, d'abandonner aux Marattes la moitié des revenus de ce vaste empire, de rendre leurs intérêts communs, & de nous chasser de nos nouvelles possessions; mais les dernières lettres arrivées du Bengale annoncent au contraire que le Mogol ayant levé une armée contre les Marattes, pour s'affranchir du joug sous lequel ils le tiennent, depuis qu'ils l'ont placé sur le trône, a été totalement défait, & que les Marattes, après l'avoir fait prisonnier, ont pillé la ville de Delhi.

Un particulier de Colchester observant, il y a plusieurs jours, que certains arbres fruitiers de son jardin ne réussissoient pas aussi bien que les autres, fit creuser à quelque profondeur au pied de ces arbres. Il s'attendoit à trouver un lit de gravier ou un autre corps dur qui empêchoit les racines de s'enfoncer librement dans la terre; mais on découvrit, après avoir fouillé pendant quelque tems, une chaussée romaine construite en brique, sous laquelle étoit une couche de froment. Ce grain étoit pur, sans aucun mélange de terre, aussi noir que s'il avoit été brûlé & entièrement semblable à celui qu'on a trouvé enseveli sous les ruines d'Herculanum.

De Paris, le 15 Août 1773.

Les établissemens formés par les Prévôt des Marchands & Echevins de la Ville de Paris, en faveur des noyés, ont eu tant de succès qu'on s'est empressé d'en faire de semblables dans les

provinces. Les Maire, Echevins & Officiers Municipaux de la Ville de Tours, secondés par l'Intendant de la Généralité, ont établi différens dépôts où l'on administrera les remèdes nécessaires. Pour détruire, en même tems, les préjugés du Peuple, qui par crainte d'être inquiété, refuse de toucher aux personnes tombées dans l'eau, ils ont assigné différentes récompenses à ceux qui viendront à leur secours & même aux chirurgiens, quoique les gens de l'art n'aient besoin d'aucune promesse de cette nature pour être excités à exercer leur zèle & leur humanité.

N O M I N A T I O N S.

Le Roi a accordé les Entrées de sa Chambre au Marquis de Choiseul, Menin de Monseigneur le Dauphin.

Le Sieur le Prestre de Châteaugiron, Président du Parlement, ayant demandé au Roi la permission de se démettre de la charge de Surintendant de la Maison de Madame la Dauphine, Sa Majesté a nommé à cette place le sieur de Giac, Maître des Requêtes.

Le 8 Août, l'Abbé Terray, Contrôleur-général des Finances, prêta serment entre les mains du Roi, pour la charge de Directeur & Ordonnateur général des bâtimens de Sa Majesté.

P R É S E N T A T I O N S.

Le Comte de Broglie, chevalier des Ordres du Roi & lieutenant général de ses armées, nommé commissaire plénipotentiaire pour aller recevoir, sur la frontière, Madame la future Comtesse d'Artois, a eu l'honneur de faire les remerciemens à sa Majesté à qui il a été présenté par le Duc d'Ai-

212 MERCURE DE FRANCE.

guillon , ministre & secrétaire-d'état , ayant le département des affaires étrangères.

Le premier Août , la Vicomtesse du Barry eut l'honneur d'être présentée au Roi & à la Famille Royale par la Comtesse du Barry.

Le 5 Août , le Comte de la Marmora , ambassadeur de Sardaigne , eut une audience particulière du Roi à qui il remit ses lettres de récréance & prit congé de Sa Majesté. Le Comte de Viri , succédant au Comte de la Marmora dans l'ambassade de France , eut , immédiatement après , audience du Roi. Ces deux Ambassadeurs furent conduits à cette audience , & à celle de la Famille Royale , par le sieur Tolozan , introducteur des Ambassadeurs.

Le 8 Août , le Marquis de Noailles , ambassadeur du Roi auprès des Provinces - Unies , prit congé de Sa Majesté & de la Famille Royale. Il eut l'honneur d'être présenté au Roi par le Duc d'Aiguillon , ministre & secrétaire d'état , ayant le département des affaires étrangères.

Le 12 Août , le Comte de Guines , ambassadeur du Roi auprès de Sa Majesté Britannique , arriva à Compiègne , & fut présenté au Roi par le Duc d'Aiguillon , ministre & secrétaire d'état , ayant le département des affaires étrangères.

N A I S S A N C E .

Des lettres de Broadberg , dans le District d'Aalborg , en Danemarck , portent qu'une femme vient d'y accoucher de quatre garçons , deux morts , & deux qui n'ont vécu qu'un jour.

M O R T S.

Le nommé Martin Montaldo est mort à Gènes, dans la cent dixième année de son âge. Il étoit né sur la paroisse de Morta, en Polcevera.

Julien d'Aboville, Lieutenant-général des armées du Roi, ancien inspecteur de l'artillerie, est mort, le 23 Mai dernier, à la Fère, dans la quatre-vingt-sixième année de son âge. Il s'étoit trouvé à plus de cinquante sièges.

Jean-Joseph de Mellet de Fargues, chevalier de l'Ordre de St Jean de Jérusalem, commandeur d'Olloy, bailli & maréchal de son Ordre, est mort, le 22 Juillet, au château de Fargues, en Auvergne, dans la soixante-septième année de son âge.

Catherine Richard, veuve de Guy Allard, avocat, est mort à Grenoble, dans la cent quatrième année de son âge.

N. de Poiresson, Marquis de Chamarande, est mort à sa terre de Chamarande, près de Chaumont en Bassigny, dans la quatre-vingt-huitième année de son âge.

Thomas Garbut est mort à Hurtford, dans la province d'Yorck, à l'âge de cent un ans. Il a conservé l'usage de tous ses sens jusqu'au dernier moment de sa vie.

L O T E R I E S.

Le tirage de la loterie de l'Ecole royale militaire s'est fait le 5 Août. Les numéros sortis de la roue de fortune, sont 74, 7, 41, 22, 19. Le prochain tirage se fera le 6 Septembre.

NB. On a oublié d'indiquer le nom de M. de la Harpe au bas du premier article des *Nouvelles Littéraires* du dernier Mercure.

T A B L E,

P IECES FUGITIVES en vers & en prose, page 5	
Sur les trois Grâces, peintes en émail, <i>ibid.</i>	
Épître en vers, à Mademoiselle de B***,	6
Cantate bachique,	7
Vers à l'Auteur du <i>Testament de ma Raison</i> ,	9
Ode d'Horace à son Esclave,	10
La vertueuse Ingratitude, conte,	11
Les deux yeux, <i>apologue</i> ,	28
A M. Aufrêne,	29
A Madame la Comtesse de V...,	30
A Mademoiselle V***** d'A...,	31
Dialogue entre Jeanne d'Ark & Jeanne Laïsne,	32
Chanson sur les Vieux,	40
Parodie. Les jeunes Gens vengés,	43
Quatrain impromptu,	46
Hymne de Callimaque à Apollon,	<i>ibid.</i>
La Défiance punie, <i>fable</i> ,	57
Fable orientale,	59
Vers à une Dame,	60
Explication des Enigmes & Logogryphes,	61
ENIGMES,	62

S E P T E M B R E. 1773. 215

LOGOGRYPHES ,	64
NOUVELLES LITTÉRAIRES ,	68
Christophe Colomb , poëme ,	<i>ibid.</i>
Dictionnaire pour l'intelligence des Auteurs classiques , &c.	77
Le Chemin du Ciel, ou la Vie du Chrétien ,	96
Théâtre de M. Poinfnet de Sivry ,	101
Tobie , poëme en quatre chants ,	113
Essai sur la Fièvre Miliaire ,	118
Œuvres de Molière , avec des remarques grammaticales , &c.	122
Œuvres de M. Franklin ,	126
Recherches sur la Ville de Paris ,	128
Abrégé de l'histoire de la Milice Françoisé du P. Daniel ,	130
Traité des Lésions de la tête par contre-coup ,	131
Articles de l'Encyclopédie , concernant la grammaire ,	133
Livre des Réflexions chrétiennes ,	134
Traité des Couleurs & Vernis ,	135
Nouveaux Elémens d'Architecture ,	136
Nouvelle Bibliothèque de campagne ,	137
Grammaire Anglo Irlandoise ,	<i>ibid.</i>
Manière d'enluminer l'estampe posée sur toile ,	139
Lettre de M. de V. à Madame la C. D. B. ,	140
ACADÉMIES ,	141
Subjects proposés par l'Acad. de Toulouse ,	142
Eclaircissemens à joindre à l'ouvrage intitulé , <i>Monumentorum Galaticorum Synop sis</i> ,	146

216 MERCURE DE FRANCE.

SPECTACLES , Opéra ,	147
Comédie Française ,	148
Comédie Italienne ,	157
Lettre de M. Saverien , sur la fin du monde ,	158
ARTS , Gravures ,	168
Etat présent de la Ville de Lyon ,	171
Musique ,	173
Horloge de l'Ecole royale militaire ,	176
Cours d'accouchement ,	183
Fête donnée par Mde la Comtesse de Marfan à Madame de France ,	184
Usages anciens , Le Mouton de Bapaume ,	187
Anecdotes ,	188
Edits , Arrêts ,	193
Avis , Journal historique & politique ,	200
Lettre de M. de Lalouette à M. Babelin ,	201
Nouveau vernis qui donne de l'éclat aux tableaux sans les altérer ,	204
Nouvelles politiques ,	205
Nominations ,	211
Présentations ,	<i>ibid.</i>
Naissance ,	212
Morts ,	213
Loteries ,	<i>ibid.</i>

A P P R O B A T I O N .

J'AI lu , par ordre de Mgr le Chancelier , le volume du Mercure du mois de Septembre 1773 , & je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression.

A Paris , le 30 Août 1773.

LOUVET.

De l'Imp. de M. LAMBERT , rue de la Harpe.



SEP 9 - 1940

